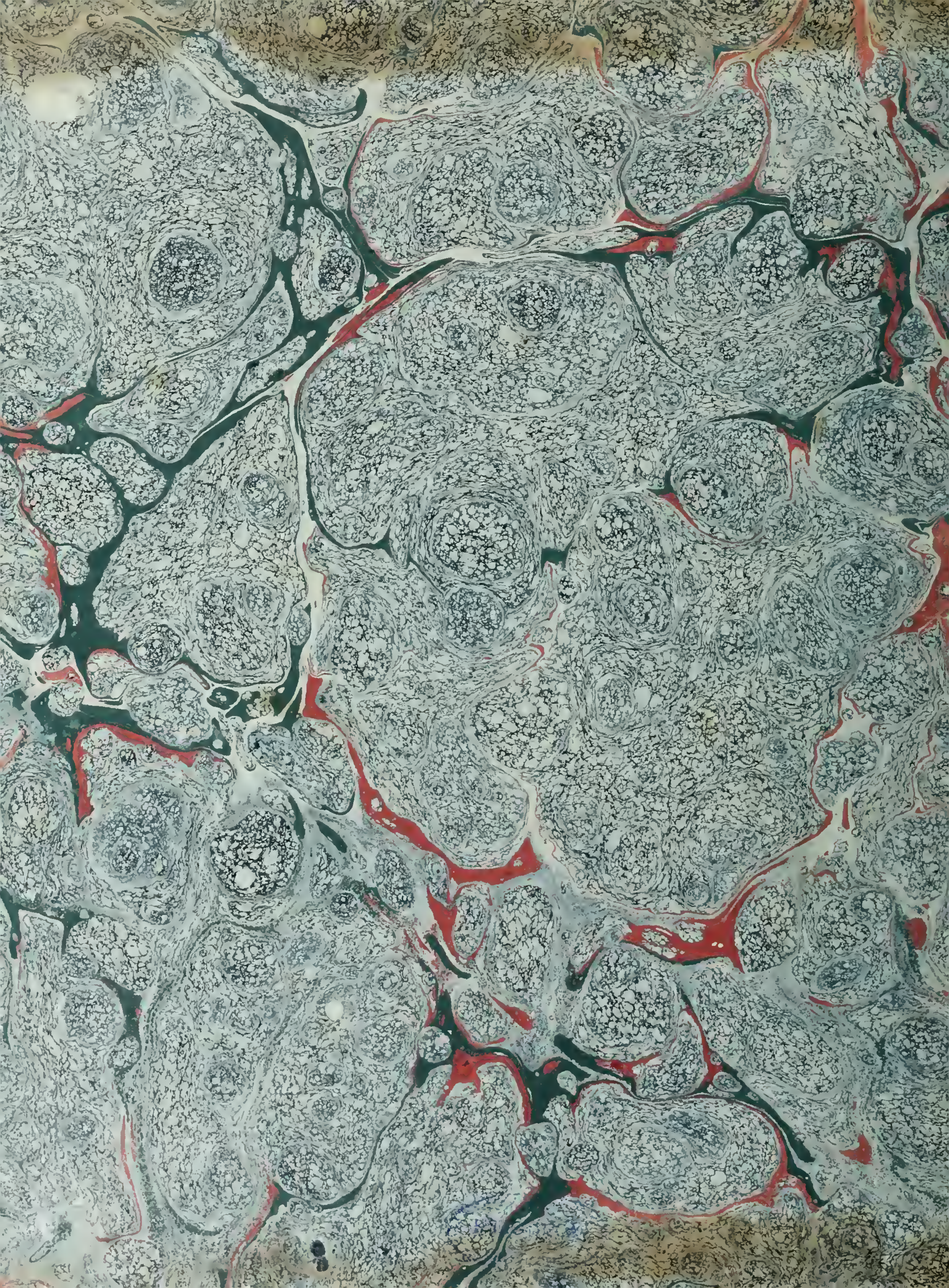
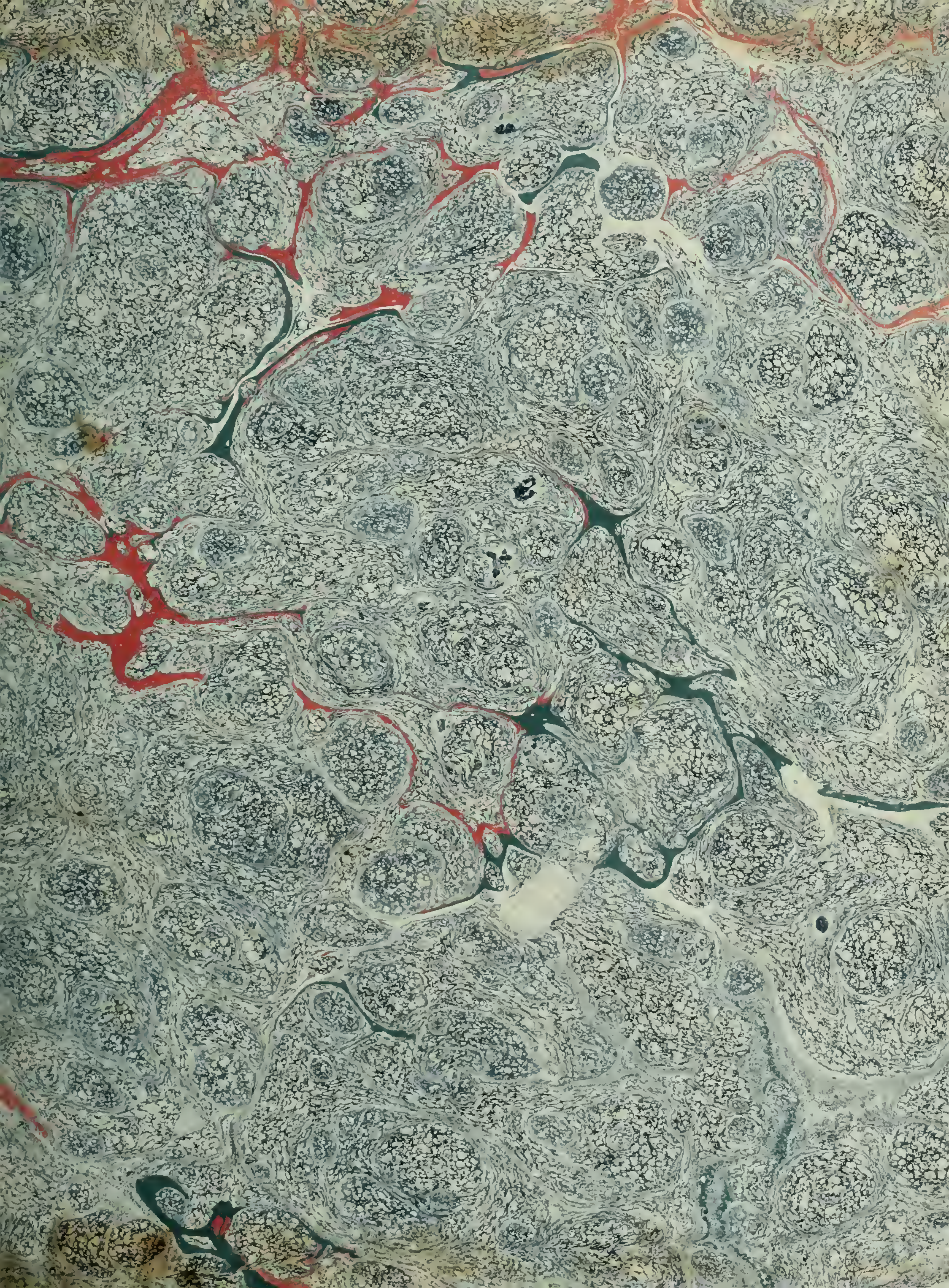
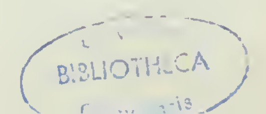










L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez PANCKOUCKE, Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

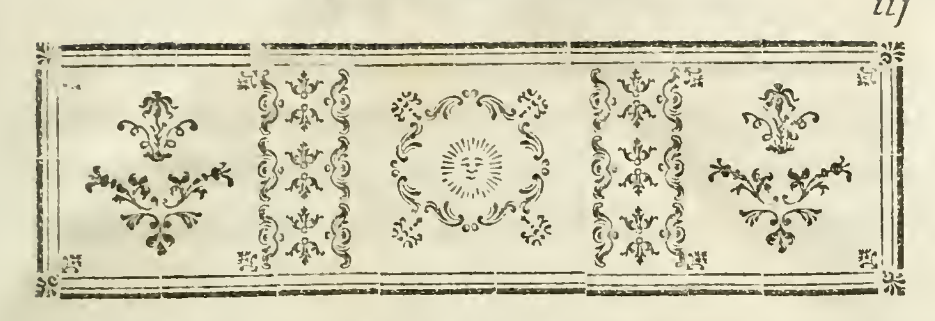
M. ROBERTSON *avoit desiré que son* Histoire de l'Amérique *fût traduite en François par l'Ecrivain qui a traduit son* Histoire de Charles-Quint. *Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance ; mais des raisons particulieres ne lui ont pas permis d'entreprendre seul ce travail. Un excellent Ecrivain, très-familiarisé avec la langue Angloise, mais qui a desiré de n'être point nommé, a bien voulu se charger de la moitié de l'entreprise.*

Les deux Traducteurs se sont attachés à faire disparoître, autant qu'il leur a été possible, l'inégalité de ton qui devoit résulter de la différence de style. Ils ne peuvent se dissimuler qu'il s'est glissé dans leur traduction des négligences & des inexactitudes, qu'ils ont reconnues trop tard, en relisant l'Ouvrage imprimé ; mais ils osent du moins se flatter d'avoir en général rendu avec fidélité non-seulement l'esprit & le sens de l'Auteur, mais même le caractere de son style.

Ils se croient dispensés de faire l'éloge de cette

Hiſtoire de l'Amérique : *l'importance du ſujet, le nom de l'Auteur, la célébrité de ſes premiers Ouvrages, le grand ſuccès que celui-ci a eu en Angleterre, ont prévenu l'empreſſement du Public, plus efficacement que ne peuvent le faire les louanges toujours ſuſpectes des Traducteurs.*





PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

EN rempliſſant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'Hiſtoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'Ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies Britanniques m'a obligé à changer de deſſein. Pendant que ces colonies ſont engagées dans une guerre civile avec la Grande Bretagne, des recherches & des ſpéculations ſur d'anciennes formes de gouvernement & de légiſlation qui n'exiſtent plus, ne pourroient être intéreſſantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque maniere que cette malheureuſe querelle ſe termine, on verra naître dans l'Amérique ſeptentrionale un nouvel ordre de

choſes & ſes affaires prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'appaiſe, & qu'un gouvernement régulier s'établiſſe : alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage, dans laquelle je ſuis déjà aſſez avancé; & en y joignant l'Hiſtoire des colonies Portugaiſes à celle des établiſſemens des autres nations de l'Europe dans les iſles d'Amérique, j'aurai completté mon plan.

Les deux Volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les colonies Eſpagnoles y ont faits. Cette partie de l'Hiſtoire d'Amérique en eſt non-ſeulement la plus brillante, elle eſt encore tellement détachée du reſte, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du ſujet. Comme les principes & les maximes des Eſpagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque ſorte par toutes les nations de l'Europe, ſont développés dans cette partie de mon Ouvrage, elle ſervira d'introduction à l'Hiſtoire des autres établiſſemens Européens en Amérique, & elle répandra ſur cet objet intéreſſant des connoiſſances que

peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuſes.

En décrivant les exploits & les inſtitutions des Eſpagnols dans le nouveau monde, je me ſuis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai ſouvent rapporté des faits qu'ils paroiſſent avoir ignorés. Je dois au Public d'indiquer les ſources d'où j'ai tiré les informations qui m'autoriſent ou à placer les événemens dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle ſur leurs cauſes & leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs ſecours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Eſpagne que je devois attendre les éclairciſſemens les plus eſſentiels, à l'égard de cette premiere partie de mon Ouvrage, j'ai regardé comme une circonſtance heureuſe pour moi de voir nommer à l'ambaſſade de Madrid Mylord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu perſonnellement de lui, & je devois tout eſpérer de ſon caractere naturellement généreux & obligeant.

Quand je m'adressai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je desirois; & en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devrois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de son ambassade, à se charger de la conduite de mes affaires en Espagne, je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans, avec une activité, une persévérance & une connoissance de la matiere, qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres Espagnols que j'ai consultés ; & comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizieme siecle, & qui sont devenus très-rares, la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'est à ses soins & à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs manuscrits importans qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés en vain dans les

Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liſte de queſtions relatives aux coutumes & à la politique des naturels de l'Amérique & à pluſieurs inſtitutions des établiſſemens Eſpagnols ; & j'avois eu ſoin de préſenter ces queſtions de maniere qu'un Eſpagnol pût y répondre ſans divulguer rien qui pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes demandes en Eſpagnol, & il a obtenu de différentes perſonnes qui avoient réſidé dans la plupart des colonies Eſpagnoles, des éclairciſſemens qui m'ont été du plus grand ſecours.

Malgré ces avantages ſinguliers, c'eſt à regret que je me vois obligé d'ajouter que le ſuccès de mes recherches en Eſpagne doit être attribué uniquement à la bonté des individus & non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II, tous les regiſtres de la monarchie Eſpagnole ſont dépoſés dans l'*archivo de Simancas*, près de Valladolid, à la diſtance de cent vingt milles du ſiege du gouvernement & des cours ſuprêmes de juſtice. Les papiers relatifs à l'Amérique, particulierement ceux qui attiroient mon attention, parce qu'ils regar-

dent la premiere époque de l'hiſtoire du nouveau monde, rempliſſent, dit-on, une des plus grandes chambres de l'*archivo*, & composent huit cens ſoixante-treize liaſſes. Comme je crois poſſéder en partie le degré d'induſtrie qui convient à un hiſtorien, la perſpective d'un ſemblable tréſor excita en moi la curioſité la plus ardente; mais je n'ai joui que de la perſpective.

L'Eſpagne, par un excès de précaution, a conſtamment jetté un voile ſur ſes opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers ſur-tout avec un ſoin particulier. *L'archivo* de Simancas n'eſt pas ouvert, même aux nationaux, ſans un ordre exprès de la cour; &, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des papiers ſans payer des frais de bureau ſi exorbitans, que la dépenſe excede les ſacrifices qu'on peut faire à une ſimple curioſité littéraire. Il faut eſpérer que les Eſpagnols ſentiront un jour que cet eſprit myſtérieux eſt auſſi contraire à la bonne politique qu'à la généroſité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je ſuis perſuadé que ſi l'on pouvoit approfondir plus en détail les premieres opérations de l'Eſpagne dans le nouveau monde, quelque repréhenſibles que

puſſent paroître les actions des individus, la conduite de la nation ſe montreroit ſous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des diſpoſitions bien différentes. Après avoir fait chercher ſans ſuccès en Eſpagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après ſon débarquement dans l'empire du Mexique & qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet empereur étant ſur ſon départ pour l'Allemagne dans le tems que les députés de Cortès arriverent en Europe, il étoit poſſible que la lettre dont ils étoient chargés ſe fût conſervée dans la bibliotheque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith (*aujourd'hui miniſtre d'Angleterre à Vienne*), qui m'honore depuis long-tems de ſon amitié, & j'eus bientôt le plaiſir d'apprendre qu'à ſa ſollicitation Sa Majeſté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-ſeulement de cette lettre ſi on la trouvoit, mais auſſi de tous les papiers qui pourroient jetter quelque jour ſur l'Hiſtoire de l'Amérique. La lettre de Cortès n'eſt pas dans la bibliotheque impériale, mais on y trouve

une copie authentique & légalisée par un notaire, de celle qui fut écrite par les magistrats de la colonie qu'il avoit établie à la Vera-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire & de me l'envoyer. Cette lettre, non moins curieuse & aussi peu connue que celle qui avoit été l'objet de mes recherches, ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon histoire à laquelle elle se rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des notes du dernier Volume. J'ai reçu en même-tems une lettre de Cortès qui contient une longue relation de son expédition à Honduras, & sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des peintures Mexicaines très-curieuses, dont on trouvera la description à la fin cet Ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même succès dans mes recherches à Saint-Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique, il m'étoit essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes, dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'A-

mérique. A l'égard de leur premier voyage, en 1741, Muller & Gmelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Russie cachoit soigneusement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs, & qu'elle souffroit que le Public fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paroissoit incompatible avec les sentimens généreux, la grandeur d'ame & la protection accordée aux sciences, qui distinguent la Souveraine actuelle de Russie, & je ne pouvois appercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclaircissemens sur les dernieres tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie & l'Amérique. Mon savant compatriote, le docteur Rogerson, premier médecin de l'Impératrice, présenta ma requête à Sa Majesté Impériale, & non-seulement elle désavoua toute idée de mystere, mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine Krenitzin, qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741, fût traduit, & que sa carte originale fût copiée pour mon usage. En les consultant, je suis

parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes Ruſſes, plus ſatisfaiſante que ce qu'on a juſqu'ici préſenté au Public.

J'ai reçu auſſi d'ailleurs des inſtructions très-utiles & importantes. M. le chevalier de Pinto, miniſtre de Portugal à la cour Britannique, qui a commandé pluſieurs années à Matagroſſo, établiſſement Portugais dans l'intérieur du Bréſil, où les Indiens ſont en grand nombre & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens, a bien voulu m'envoyer des réponſes très-ſatisfaiſantes à pluſieurs queſtions ſur le caractere & les inſtitutions des naturels de l'Amérique, que j'avois été encouragé à lui adreſſer par la politeſſe avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponſes m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention & de diſcernement les objets curieux que ſa poſition avoit offerts à ſa vue, & je l'ai ſouvent ſuivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard, qui par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Hiſtoire du regne de Charles-Quint*, a procuré à cet Ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu ſur le continent, m'a envoyé des réponſes

aux mêmes queſtions, rédigées par M. de Bougainville, qui a eu occaſion d'obſerver les naturels de l'Amérique ſeptentrionale, & par M. Godin le jeune, qui a réſidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito & vingt ans à Cayenne. Celles-ci ſont d'autant plus précieuſes, qu'elles ont paſſé ſous les yeux de M. de la Condamine qui, peu de ſemaines avant ſa mort, y fit quelques additions, qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour pour les ſciences qui a rempli l'eſpace d'une longue vie.

Mes recherches ne ſe ſont pas bornées à une ſeule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinſon a pris la peine de recommander mes queſtions à MM. Hawley & Brainerd, deux miſſionnaires proteſtans employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponſes qui montrent une grande connoiſſance des peuples dont ils décrivent les uſages. J'ai reçu de M. Guillaume Smith, auteur d'une hiſtoire intéreſſante de la nouvelle Yorck, quelques éclairciſſemens utiles. En traitant l'Hiſtoire de nos colonies de l'Amérique ſeptentrionale, j'aurai occaſion de reconnoître tout ce que je dois à pluſieurs habitans de ces colonies.

Dans la collection précieuse de voyages, assemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-rares, & particulierement deux grands volumes de mémoires, moitié manuscrits & moitié imprimés, qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies Espagnoles & sur les différens projets pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenoit autrefois à la bibliotheque de Colbert, c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

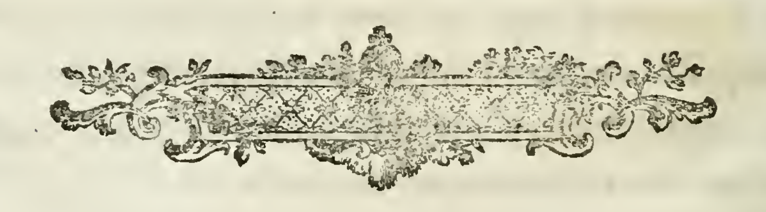
J'ai lu tous ces livres & ces manuscrits avec l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au Public, & j'ai cherché à constater, par des citations, l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis sur la nature des ouvrages historiques, plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événemens de son tems est cru en proportion de l'opinion que le Public a conçue de sa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les évé-

nemens d'un tems éloigné n'a aucun droit à la confiance du Public, à moins qu'il ne produiſe des témoignages à l'appui de ſes aſſertions. Sans ces autorités il pourra écrire des récits amuſans, mais on ne dira pas qu'il ait fait une hiſtoire authentique. J'ai été confirmé dans ces ſentimens par l'opinion d'un auteur à qui ſes recherches laborieuſes, ſon érudition & ſon diſcernement ont donné avec juſtice un rang diſtingué parmi les premiers hiſtoriens de ce ſiecle (1). Encouragé par ſon autorité, j'ai publié un catalogue des livres Eſpagnols que j'ai conſultés. Cet uſage étoit commun dans le dernier ſiecle, & on le regardoit comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine oſtentation ; mais, comme pluſieurs de ces livres ſont inconnus dans la Grande-Bretagne, les renvois au bas de chaque page auroient occupé trop de place, puiſqu'il auroit fallu inſérer les titres en entier. Tous ceux qui voudront me ſuivre dans la même route, trouveront ce catalogue très-utile.

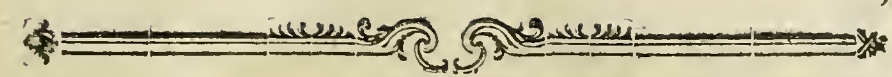
---

(1) M. Gibbon, auteur d'une excellente *Hiſtoire de la décadence & de la chûte de l'empire Romain*, dont il vient de paroître une traduction Françoiſe écrite avec beaucoup de fidélité & d'élégance, par M. Leclerc de Septchênes.

Mes Lecteurs observeront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode Espagnole de compter par *pezos*. Le pezo *fuerte* ou *duro*, est le seul qui soit connu en Amérique, & c'est celui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le pezo *fort* a varié, ainsi que les autres monnoies, dans sa valeur numéraire; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légeres variations & de l'évaluer à quatre chelins six sous de notre monnoie (*environ 5 liv. 2 sols tournois*). Il faut cependant se souvenir que dans le seizieme siecle, la valeur effective d'un pezo, c'est-à-dire, la quantité de travail qu'il représentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

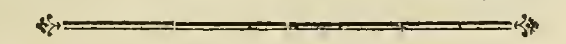


TABLE



TABLE

DES SOMMAIRES.



LIVRE I.

LIVRE II.

ſes de ces difficultés. --- Méthode obſervée dans ces recherches. — I. Conſtitution phyſique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domeſtique. — IV. Leur état & leurs inſtitutions politiques. — V. Syſtême de guerre & de ſûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & inſtitutions religieuſes. — VIII. Uſages ſinguliers qui ne peuvent être rangés ſous aucun des articles précédens. --- IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

LIVRE V.

Hiſtoire de la conquête de la nouvelle Eſpagne par Cortés.

LIVRE VI.

Hiſtoire de la conquête du Pérou par Pizarre — Et des diſcuſſions & guerres civiles des Eſpagnols dans ce pays. — Origine. — Progrès. — Suite de ces diſſenſions.

LIVRE VII.

Tableau des inſtitutions & des mœurs des Mexicains & des Péruviens. — Ces peuples étoient civiliſés en comparaiſon des autres Américains. — Origine récente des Mexicains. — Faits qui prouvent à quel point ils étoient civiliſés. — Examen de leur politique dans ſes différentes branches. — Faits qui démontrent les foibles progrès de leur civiliſation. — Idée qui doit naître de la comparaiſon de ces faits contradictoires. -- Eſprit de leur religion. — L'empire du Pérou eſt plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étoit fondée ſur la religion. — Effets ſinguliers qui en réſultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins. — Ponts. — Bâtimens. — Eſprit peu guerrier. — Tableau des autres poſſeſſions Eſpagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chili. — Tucuman. — Royaume de Tierra-Firme. — Nouveau royaume de Grenade.

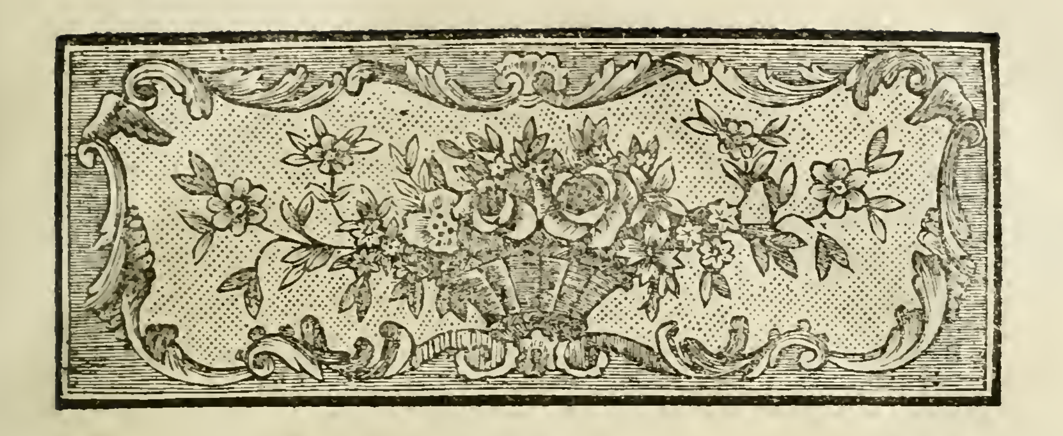
LIVRE VIII.

Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Eſpagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établiſſement. — Elle n'a pas été la ſuite d'aucun ſyſtême politique. — Ni de la religion. — Nombre des Indiens qui s'y trouvent actuellement. — Maximes fondamentales

Fin de la Table des Sommaires.



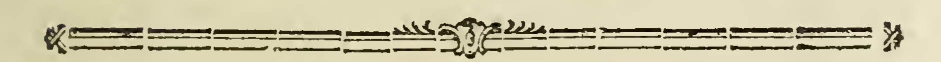
L'HISTOIRE



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE PREMIER.

LES hommes ne ſont parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula pluſieurs ſiécles avant qu'ils puſſent s'éloigner des heureuſes & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occaſion de leur premiere diſperſion générale; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations & le tems où ils prirent poſſeſſion des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'hiſtoire, ni la tradition ne nous ont laiſſé, ſur ces tems reculés, aſſez de

La terre ſe peuple lentement.

lumieres pour nous mettre en état de ſuivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des ſociétés.

Premieres émigrations par terre.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premieres émigrations des hommes ſe firent toutes par terre. L'Océan, qui par-tout environne la terre habitable, & les différens bras de mer qui ſéparent une région de l'autre, quoique deſtinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, ſemblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme & pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avoit renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long eſpace de tems que les hommes tenterent de franchir cette formidable barriere, & acquirent aſſez d'habileté & d'audace pour ſe livrer à la merci des vents & des vagues, & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées & inconnues.

Premiers eſſais de navigation.

La navigation & la conſtruction des vaiſſeaux ſont des arts ſi délicats & ſi compliqués qu'on a eu beſoin de l'induſtrie & de l'expérience de pluſieurs ſiécles, pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot qui le premier ſervit à faire paſſer à un Sauvage la riviere qui l'arrêtoit dans ſa chaſſe, juſqu'à la conſtruction d'un vaiſſeau capable de tranſporter avec ſûreté une foule nombreuſe à une côte éloignée, le progrès de l'induſtrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail & d'adreſſe pour venir à bout de cette grande & difficile entrepriſe. L'état d'imperfection où ſe trouve la navigation chez les Peuples qui ne ſont pas encore civiliſés, juſtifie l'idée que nous donnons ici de ſes progrès, & prouve clairement que dans les premiers tems l'art n'étoit pas aſſez

avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

Introduction du commerce.

Mais dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correſpondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les Peuples qui mérite le nom de commerce. La civiliſation doit être aſſez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété & en avoir fixé les principes avec aſſez de préciſion pour connoître le plus ſimple de tous les contrats, celui d'échanger en troc une denrée groſſiere contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorſque chaque individu ſentit qu'il avoit un droit excluſif à poſſéder ou aliéner tout ce qu'il avoit acquis par ſon travail & par ſon adreſſe, ſes propres beſoins & ſon induſtrie lui ſuggérerent bien-tôt un nouveau moyen d'augmenter ſes acquiſitions & ſes jouiſſances, en diſpoſant de ce qu'il avoit de ſuperflu pour ſe procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le ſuperflu des autres. C'eſt ainſi que le commerce s'introduiſit & s'établit parmi les membres de la même ſociété ; ils découvrirent enſuite par degrés, que des tribus voiſines poſſédoient ce qui leur manquoit, ou jouiſſoient de quelque commodité qu'ils deſiroient de partager. Il ſe forma alors un commerce avec les autres tribus ou nations, de la même maniere & ſur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domeſtique dans l'intérieur de la ſociété. L'intérêt & les beſoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduiſirent inſenſiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en aſſurent les opérations. Cependant il ne peut

pas s'établir un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le ſol & le climat étant à peu près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher & leur donneroit un grand prix. C'eſt la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de tranſporter le ſuperflu d'une partie de la terre pour ſubvenir aux beſoins d'une autre : dès-lors, les productions d'un climat particulier ne ſont plus bornées à un ſeul canton; le commerce en communique la jouiſſance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les Peuples s'étendit à meſure que la connoiſſance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de ſe répandre. L'ambition des conquêtes & le beſoin de ſe procurer de nouveaux établiſſemens ne furent plus les ſeuls motifs des émigrations. Le deſir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité : il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays, dont les productions ou les beſoins puſſent augmenter la circulation, qui ſeule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grande ſource de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, & contribua plus qu'aucune autre cauſe à faire connoître aux hommes la ſituation, la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civiliſation eût fait de grands progrès, & que les ſciences & les arts fuſſent cultivés avec autant d'ardeur que de ſuccès, la navigation reſta ſi imparfaite qu'à peine peut-on la

regarder comme ſortie de l'enfance dans l'ancien monde.

Imperfection de la navigation chez les anciens.

La conſtruction des vaiſſeaux chez les anciens étoit extrêmement groſſiere, & la maniere de les manœuvrer n'étoit pas moins défectueuſe. Ils ignoroient entierement quelques-uns des grands principes & des opérations principales, qui ſont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connoiſſoient à la vérité cette propriété de l'aimant par laquelle il attire le fer; mais la propriété, plus merveilleuſe & plus importante qui le dirige vers le pole, avoit entierement échappé à leurs obſervations. Privés de ce guide fidele, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immenſité des mers, & pendant l'obſcurité de la nuit & quand le ciel eſt obſcurci par les nuages, les anciens n'avoient d'autres moyens de régler leur route que l'obſervation du ſoleil & des étoiles. Leur navigation étoit par conſéquent incertaine & timide; rarement oſoient-ils perdre de vue la terre; ils ſe traînoient le long des côtes, retardés par tous les obſtacles, expoſés à tous les dangers qu'entraînoit cette maniere de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujourd'hui en quelques ſemaines: même dans les climats les plus doux & dans les mers les moins orageuſes, c'étoit ſeulement pendant l'été que les anciens ſe haſardoient à ſortir de leurs ports. Le reſte de l'année ſe perdoit dans l'inaction: on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents & des vagues (1).

Dans l'état d'imperfection où étoient la ſcience & la pratique de la navigation, c'étoit donc une entrepriſe auſſi difficile

(1) Vegetius, *de Re milit. Lib. IV.*

Navigation & commerce des Egyptiens.

que dangereuse, de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obstacles; les Egyptiens, peu de tems après l'établissement de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe arabique ou la mer rouge & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiroient de l'Orient étoient transportées par terre du golfe arabique jusqu'au bord du Nil, & descendoient cette riviere jusqu'à la Méditerranée; mais l'attention que les Egyptiens donnerent dans les premiers tems au commerce, ne fut pas de longue durée; la fertilité du sol & la douceur du climat leur fournissoient toutes les choses nécessaires & agréables, avec une profusion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays: aussi ce peuple, dont les idées & les institutions différent presqu'en tout point de celles des autres peuples, eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers; en conséquence les Egyptiens ne sortirent bien-tôt plus de leur pays; ils détesterent tous les navigateurs comme des impies & des profanes; ils fortifierent leurs ports & n'y admirent aucun étranger (1): ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils rouvrirent leurs ports, reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phéniciens.

Le caractere & la situation des Phéniciens étoient aussi favorables à l'esprit de commerce & de découverte, que ceux des Egyptiens y étoient contraires: leurs mœurs & leurs institutions n'étoient distinguées par aucune particularité marquée; ils n'avoient aucune forme de culte, aucune superstition con-

---

(1) Diod. Sicul. *Lib. I*, *pag.* 78, *Ed. Wesselingi. Amst.* 1756. Strabo, *Lib. XVII*, *pag.* 1142, Ed. *Amst.* 1707.

traire à la ſociabilité ; ils pouvoient enfin, ſans ſcrupule & ſans répugnance, ſe mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils poſſédoient n'étoit ni grand ni fertile : le commerce étoit donc l'unique ſource qui pouvoit leur donner la puiſſance & la richeſſe ; auſſi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoiſſe chez les anciens. Le génie de ce peuple, la nature de ſon gouvernement, l'eſprit de ſes loix, ſe rapportoient entierement au même but : c'étoit une nation de marchands, qui prétendit à l'empire de la mer & qui l'obtint. Leurs vaiſſeaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée ; ils oſerent même franchir les anciennes limites de la navigation, & paſſant le détroit de Gadès, ils viſiterent les côtes occidentales de l'Eſpagne & de l'Afrique.

Dans pluſieurs des lieux où ils aborderent, ils établirent des colonies, & communiquerent aux groſſiers habitans du pays quelque connoiſſance de leurs arts & de leur induſtrie. Tandis que d'un côté ils pouſſoient leurs découvertes au nord & à l'oueſt, ils ne négligerent pas de pénétrer dans les régions plus riches & plus fertiles de l'eſt & du midi. Après s'être rendus maîtres de pluſieurs ports commodes au fond du golfe arabique, ils établirent, à l'exemple des Egyptiens, une correſpondance réguliere avec l'Arabie & le continent de l'Inde d'une part, & avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirerent de ces contrées différentes denrées précieuſes, inconnues au reſte du monde, & pendant un long période de tems jouirent ſeuls de cette branche lucrative de commerce (1).

Les richeſſes immenſes que les Phéniciens acquirent par le Des Juifs.

(1) Voyez la NOTE I, à la fin de ce volume.

commerce exclusif qu'ils avoient établi sur la mer rouge ; exciterent leurs voisins, les Juifs, sous les regnes prosperes de David & de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la mer rouge, en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équippa des flottes qui, sous la conduite des pilotes Phéniciens, naviguerent de la mer rouge à Tarsis & Ophir, qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs : ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse & la magnificence dans le royaume d'Israël (1). Les institutions singulieres, que le divin Législateur des Juifs avoit établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolatrie en le séparant des autres, lui avoient donné un caractere national, incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tomberent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Des Carthaginois.

Si l'instruction & les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs & le caractere des Juifs & lutter contre la tendance de leurs loix, il n'en fut pas de même des Carthaginois qui, descendans des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce, & s'y adonnerent, ainsi

(1) Voyez un Mémoire sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXX, pag. 83.

qu'aux

qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une induſtrie & un ſuccès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bien-tôt la rivale de Tyr, & la ſurpaſſa enſuite en puiſſance & en richeſſe ; mais il ne paroît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étoient emparés, & avoient dans la mer rouge une force qui leur aſſuroit la poſſeſſion excluſive du commerce. L'activité des Carthaginois ſe porta d'un autre côté : ne voulant pas diſputer à leur métropole le commerce de l'orient, ils étendirent particulierement leur navigation vers l'occident & le nord. Ils ſuivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : paſſant le détroit de Gadès & pouſſant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils viſiterent non-ſeulement toutes les côtes d'Eſpagne, mais encore celles des Gaules, & pénétrerent à la fin juſqu'en Angleterre. En même-tems qu'ils acquéroient la connoiſſance de ces contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendoient par degré leurs recherches vers le midi : ils pénétrerent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, & en ſoumirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de ce grand continent, preſque juſqu'au tropique du Cancer, & y planterent pluſieurs colonies, dans la vue de civiliſer les naturels du pays & de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les iſles fortunées, connues aujourd'hui ſous le nom de *Canaries*, leſquelles formoient la derniere limite de la navigation des anciens dans l'océan occidental (1).

Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. VI*, *cap. 37*, *edit. in uſum Delph.*

dans la connoiſſance du globe, ne furent pas uniquement l'effet du deſir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue par-tout ; il éveilla la curioſité, agrandit les idées & les deſirs des hommes, & les excita aux entrepriſes hardies. On fit des voyages, dont le ſeul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées & de parcourir des mers inconnues : telles furent, pendant la proſpérité de la république Carthaginoiſe, les navigations fameuſes de Hannon & de Himilcon. On leur donna des flottes équipées par ordre du Sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le ſud, le long des côtes d'Afrique, & ſemble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, & d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2). La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte Phénicienne équipée par Necho, roi d'Egypte, partit d'un port de la mer rouge environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, & après un voyage de trois ans, revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil (3). On prétend qu'Eudoxe de Syzique a exécuté auſſi cette périlleuſe navigation en ſuivant la même route (4).

Si ces expéditions ſe ſont réellement faites de la maniere

---

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. V*, *cap.* 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores*, *edit. Huſdoni*, *vol.* 1, *pag.* 1.

(2) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. II*, *cap.* 67. *Feſtus Avienus apud* Bochart. *Geograph. ſacr. Lib. I*, *cap.* 60, *pag.* 652. *Oper. vol. III*, *L. Bat.* 1707.

(3) Herodot. *Lib. IV*, *cap.* 42.

(4) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. II*, *cap.* 67.

que je viens d'expofer, on peut avec raifon les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens ; & fi nous réfléchiffons à l'état d'imperfection où l'art étoit alors, il eft difficile de juger fi nous devons admirer davantage ou la hardieffe & la fagacité du projet, ou la fageffe & le bonheur de l'exécution; mais malheureufement le tems a détruit toutes les traditions origninales & authentiques des voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent, foit par ordre public, foit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons fur cet objet dans les auteurs Grecs & Romains, eft non-feulement obfcur & inexact, mais fi nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en eft même très-fufpecte (1). Les Phéniciens & les Carthaginois, animés d'une jaloufie mercantile, cachoient avec foin aux autres peuples la connoiffance des pays éloignés avec lefquels ils avoient formé des liaifons. Toutes les circonftances de leur navigation étoient non-feulement des myfteres de commerce, mais encore des fecrets d'état. On raconte des traits exrtraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur cacher (2). En effet, la connoiffance d'une partie de leurs découvertes femble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, eft citée par les auteurs Grecs & Romains, plutôt comme une hiftoire amufante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumieres nouvelles (3).

(1) Voyez la NOTE II.

(2) Strabo *Geogr. Lib. III*, *pag.* 265, *Lib. XVIII*, *pag.* 1154.

(3) Voyez la NOTE III.

Comme les Phéniciens & les Carthaginois n'ont fait connoître au reste du monde ni le progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoissances dans cet art semblent avoir péri en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Des Grecs.

Il faut donc abandonner à la curiosité & aux conjectures des savans, les récits obscurs & pompeux des expéditions Phéniciennes & Carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation & les découvertes chez les Grecs & les Romains; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumiere. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connoissances qu'ils avoient acquises dans l'art de la navigation, & les Romains d'un autre côté n'avoient pas adopté cet esprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes qui distinguoient les Carthaginois. Quoique la Grece fût presque entierement environnée de la mer qui formoit sur leurs côtes un grand nombre de baies spacieuses & de havres commodes; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'isles fertiles, & qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitans à s'adonner à la navigation; cependant il s'écoula un long espace de tems avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit mettre les chefs

au nombre des demi-dieux, & donna à leur vaiſſeau un rang parmi les conſtellations du ciel. En deſcendant à un période moins reculé, lorſque les Grecs entreprirent le fameux ſiege de Troye, il ne paroît pas qu'ils euſſent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le ſeul poëte dont l'hiſtoire oſe invoquer l'autorité, & qui par ſon exactitude ſcrupuleuſe à décrire les mœurs & les arts des premiers tems, a mérité cette ſinguliere diſtinction, la ſcience de la navigation étoit encore dans ſon enfance. Les Grecs ignoroient alors l'uſage du fer, ce métal le plus utile de tous, & ſans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts méchaniques. Leurs vaiſſeaux petits, & la plupart ſans ponts, n'avoient qu'un ſeul mât, qu'on élevoit ou qu'on abaiſſoit à plaiſir : ils ne ſe ſervoient point d'ancre, & les manœuvres des voiles étoient ſimples & groſſieres. Ils n'avoient, pour régler leur route, que l'obſervation des étoiles, & leur maniere de les obſerver étoit fautive & trompeuſe. Lorſqu'ils avoient achevé un voyage, ils tiroient leurs miſérables barques ſur le rivage, comme les Sauvages font aujourd'hui de leurs canots, & les y laiſſoient juſqu'à la ſaiſon de ſe remettre en mer. Ce n'eſt donc pas dans les tems héroïques de la Grece que nous devons nous attendre à voir la ſcience de la navigation & l'eſprit de découverte faire des progrès ſenſibles ; dans ce période d'ignorance & de barbarie, mille cauſes concouroient à reſſerrer dans des bornes étroites la curioſité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs paſſerent rapidement à un état de civiliſation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduiſirent par degrés ; les

ſciences & les arts qui ſervent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, & pluſieurs des républiques Greques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de ſuccès, qu'elles furent regardées par les anciens comme des puiſſances maritimes du premier ordre; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple & au courage qu'inſpire la liberté, qu'à ſon habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perſe, que l'éloquence de leurs hiſtoriens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes compoſées principalement de vaiſſeaux ouverts & ſans ponts (1), d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuſe & ſans regle, pour aborder les vaiſſeaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèſe, leurs vaiſſeaux n'étoient encore conſidérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grece n'envoyoient guere de vaiſſeaux au-delà de la Méditerranée : leur principale correſpondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Aſie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thrace; ou, traverſant l'Heleſpont, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance ſur les pays mêmes ſitués entre les limites où ſe renfermoit leur navigation. Lorſque les Grecs eurent raſſemblé à Egine la flotte combinée contre Xercès, ils jugerent impraticable de la porter juſqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la diſtance de cette iſle à Egine étoit

(1) Thucyd. *Lib. I*, *cap.* 14.

aussi considérable que celle d'Egine aux colonnes d'Hercule (1). Ils ne connoissoient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée ; du moins ce qu'ils en connoissoient étoit uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations de quelques voyageurs qui, guidés par la curiosité & l'amour des sciences, avoient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étoient allés par mer en Egypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie & des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources, ils paroissent avoir ignoré les faits les plus importans sur lesquels doit être fondée une connoissance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation & de la science géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les passions violentes qui le porterent quelquefois à commettre des actions cruelles, & à former des entreprises extravagantes, étoit fait par ses talens non-seulement pour conquérir, mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie, n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance & les efforts de la république de Tyr, qui suspendirent si long-tems le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime, & lui donnerent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiroient de leur commerce, sur-tout de celui qu'ils faisoient aux Indes orien-

(2) Herodot. *Lib. VIII*, *cap.* 132.

tales. Dès qu'il eut détruit cette république & soumis l'Egypte à sa domination, il forma le plan d'un nouvel empire, qui devoit être le centre du commerce, ainsi que le siege de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que par le moyen de la mer Méditerranée & par la proximité du golfe arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient & de l'Occident (1). Cette situation fut si heureusement choisie, qu'Alexandrie devint bien-tôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire en Egypte & dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublerent successivement ces contrées depuis le tems des Ptolomées jusqu'à la découverte de la navigation par le Cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulierement celui des Indes orientales, continua de couler par le canal que lui avoit marqué la prévoyance & la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui fournissoient au reste du monde tant de productions précieuses, & il y conduisit son armée par terre : cependant, quelqu'audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivieres qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui

(1) Strabo. *Geograph. Lib. XVII*, *pag.* 1143, 1149.

prouve

prouve la ſupériorité de ſon génie auſſi bien que la grandeur de ſes vues : il avoit pénétré dans l'Inde aſſez avant pour ſe confirmer dans l'opinion qu'il avoit de l'importance de cette contrée relativement au commerce, & pour appercevoir quelles immenſes richeſſes on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés dès long-tems, avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée, il réſolut d'examiner le cours de la navigation, depuis l'embouchure de l'Indus juſqu'au fond du golfe perſique, & ſi elle étoit praticable, d'établir une communication réguliere entre ces deux points. Pour cet effet, il ſe propoſa de détruire les cataractes dont les Perſes, par jalouſie & par haine contre les étrangers, avoit embarraſſé l'entrée de l'Euphrate (2), & de faire remonter par cette riviere & par le Tygre qui s'y joint, les marchandiſes de l'Orient dans les parties intérieures de ſes domaines d'Aſie ; tandis que, par le moyen du golfe arabique & du Nil, ces mêmes marchandiſes pourroient être tranſportées à Alexandrie & diſtribuées dans le reſte du monde. Néarque, officier doué de grands talens, eut le commandement de la flotte deſtinée à cette expédition, & il acheva heureuſement ce voyage, qui fut regardé comme une entrepriſe auſſi périlleuſe qu'importante ; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui aient ſignalé ſon regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrît alors des difficultés & des périls, & les

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV*, *pag.* 1036. Q. Curt. *Lib. XVIII*, *pag.* 9.
(2) Strab. *Geogr. Lib. XVI*, *pag.* 1075.

circonstances dont elle fut accompagnée, fournissent des exemples frappans du peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la science de la navigation (1) : leurs vaisseaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux sont à peine sensibles ; & lorsqu'ils observerent pour la premiere fois ce phénomene à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige, par lequel les Dieux paroissoient leur annoncer que le ciel désapprouvoit leur entreprise (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeoient les côtes de si près, qu'ils ne pouvoient guere profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan Indien ; aussi leur fallut-il dix mois entiers (3) pour parcourir un espace qui, de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions fréquentes que susciterent dans l'Orient les querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes, par la route que Néarque avoit ouverte, fut discontinuée; mais le commerce des marchandises Indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie, non-seulement subsista, mais encore s'étendit sous les rois Grecs qui gouvernerent l'Egypte, & devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Des Romains.

Les Romains resterent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses loix, concoururent à le détourner des objets de commerce & de

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) Voyez la NOTE V.

(3) Plinii *Hist. Nat. Lib. VI*, *cap.* 23.

marine : ce fut par la néceſſité de s'oppoſer à un rival formidable, non par le deſir d'étendre leur commerce, que les Romains aſpirerent à acquérir la puiſſance maritime. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que pour obtenir la domination univerſelle, il falloit ſe rendre maître de la mer; cependant ils regarderent toujours le ſervice naval comme un état ſubordonné, réſervé à ceux des citoyens qui n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1) On trouveroit difficilement dans toute l'hiſtoire romaine un ſeul événement qui prouvât qu'ils viſſent dans la navigation autre choſe qu'un inſtrument de conquête. Lorſque la valeur & la diſcipline des Romains eurent ſubjugué toutes les puiſſances maritimes de l'ancien monde, & que Carthage, la Grece & l'Egypte furent ſoumiſes à leur domination, ils ne prirent point l'eſprit commerçant des nations qu'ils avoient conquiſes : ce peuple de ſoldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen Romain de s'adonner au commerce. Ils laiſſoient les arts méchaniques, le négoce & la navigation aux eſclaves, aux affranchis, aux habitans des provinces & aux citoyens de la derniere claſſe. Lors même qu'après la deſtruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur ſévérité & de leur fierté premiere, le commerce n'acquit pas une grande conſidération chez les Romains. La Grece, l'Egypte & les autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuerent de faire leur commerce comme auparavant. Rome étant la capitale du monde & le ſiege du gouvernement, attiroit naturellement à elle toutes les richeſſes & les productions utiles des provinces. Les Romains, ſatisfaits de

(1) Polyb. *Lib. V.*

cet avantage, paroiſſoient ſouffrir ſans peine que le commerce reſtât preſqu'entierement entre les mains des habitans de ces diverſes contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embraſſoit preſque tout le monde connu, la vigilance des magiſtrats & l'eſprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité, avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de ſécurité: jamais il n'y eut entre les nations une communication auſſi bien établie, une union auſſi parfaite, que celles qui exiſtoient entre les parties de ce vaſte empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ſes opérations par la jalouſie des états rivaux, ni interrompu par des hoſtilités fréquentes, ni limité par des reſtrictions partielles: une Puiſſance ſuprême faiſoit mouvoir & régloit l'induſtrie des hommes, en même-tems qu'elle jouiſſoit des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence ſe fit ſentir à la navigation & ſervit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les ſuperfluités de l'Orient, le commerce qui ſe faiſoit dans l'Inde par l'Egypte fut pouſſé avec plus d'activité, & s'étendit au-delà de ſes anciennes limites: en fréquentant le continent Indien, les navigateurs apprirent à connoître le cours périodique des vents, leſquels, dans la mer qui ſépare l'Afrique de l'Inde, ſoufflent avec très-peu de variation de l'eſt pendant une moitié de l'année, & de l'oueſt pendant l'autre moitié. Encouragés par cette obſervation, ils abandonnerent l'ancienne maniere, auſſi lente que dangereuſe, de naviguer le long des côtes, & auſſi-tôt que la mouſſon de l'oueſt commençoit, ils partoient d'Ocelis à l'embouchure du golfe arabique, & cingloient hardiment à travers l'Océan (1). La di-

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. VI, cap.* 23.

rection uniforme du vent, suppléant au défaut de boussole & rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les conduisoit au port de Musiris sur la côte occidentale du continent Indien. Là ils prenoient à bord leurs cargaisons, & revenant avec la mousson de l'est, achevoient leur voyage au golfe arabique dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de côte de Malabar, paroît avoir été la derniere limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au-delà du côté de l'est, ils n'en avoient qu'une connoissance très-imparfaite, fondée sur les relations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excursions n'étoient pas fort étendues, & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista, aucun voyageur ne s'avança plus loin que les bords du Gange (1). Les flottes d'Egypte qui trafiquoient à Musiris, étoient, il est vrai, chargées d'épiceries & d'autres riches marchandises du continent & des isles des parties ultérieures de l'Inde; mais c'étoit les Indiens eux-mêmes qui venoient dans des canots, faits d'un seul arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris, devenu l'entrepôt de ce commerce (2). Les négocians Egyptiens & Romains, contens de se les procurer de cette maniere, ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues & de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisoient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisoient cependant un commerce qui peut paroître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV*, *pag.* 1006, 1010. *Voyez* la NOTE VI.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI*, *cap.* 26.

qu'on a pu faire ou même concevoir dans aucun période antérieur. Nous apprenons d'un auteur célebre (1) que le commerce de l'Inde faisoit sortir chaque année de l'empire Romain plus de quatre cent mille livres sterlings, & nous trouvons dans un autre qu'il partoit annuellement cent vingt vaisseaux du golfe arabique pour l'Inde (2).

Découvertes des anciens par terre.

La découverte de cette nouvelle maniere de naviguer aux Indes, est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine; mais dans les tems anciens la connoissance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (3); & quoique celles-ci offrissent une maniere plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations civilisées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois & par quelques négocians Carthaginois; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrerent dans tous ces pays : ils subjuguerent entierement l'Espagne & la Gaule;

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI, cap.* 26.

(2) Strabo *Geograph. Lib. II, pag.* 179.

(3) Voyez la NOTE VII.

ils conquirent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancerent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connoissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composoient les empires de Perse & de Macédoine; mais même après leurs victoires sur Mithridate & sur Tygrane, ils paroissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches & commerçantes, situées alors autour du Pont-Euxin.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation, depuis les premieres traditions que nous a laissées l'histoire, jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain, & de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures, si nous nous attachons uniquement à la lumiere & aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer les conjectures de l'imagination ni les rêves des étymologistes ; il faut donc conclure que les anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde habitable. En Europe, ils avoient à peine quelque idée des provinces étendues, situées à l'est de l'Allemagne : ils connoissoient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemarck, de Suede, de Prusse, de Pologne & l'empire de Russie. Les régions plus

Imperfection des connoissances géographiques chez les anciens.

ſtériles, ſituées ſous le cercle arctique, n'avoient jamais été viſitées. En Afrique, leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des provinces qui bornent la Méditerranée & de celles qui ſont ſituées ſur la côte occidentale du golfe arabique. En Aſie, ils n'avoient, comme je l'ai déjà obſervé, aucune connoiſſance des riches & fertiles contrées qui ſont au-delà du Gange & d'où viennent les denrées précieuſes, qui dans les tems modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenſes, occupées alors par ces tribus errantes, connues ſous le nom général de Sarmates ou de Scytes, & poſſédées aujourd'hui par différentes nations Tartares & par les ſujets Aſiatiques de la Ruſſie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens, nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoiſſance du globe habitable, que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme diviſée en cinq régions, auxquelles ils donnoient le nom de zones. Ils appelloient zones glacées celles qui étoient les plus voiſines des poles, & croyoient que le froid exceſſif qui y regnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient zone torride celle qui eſt ſituée ſous la ligne, & qui s'étend d'un & d'autre côté ſous les tropiques, la croyant continuellement embraſée d'une chaleur brûlante qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupoient le reſte de la terre, & prétendoient que celles-ci, étant les ſeules régions où les êtres vivans puſſent ſubſiſter, avoient été deſtinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant

ou

ou une vaine fiction des poëtes : c'étoit un syſtême adopté par les philoſophes les plus éclairés, les meilleurs hiſtoriens & les géographes les plus inſtruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypotheſe il y avoit une grande partie de la terre habitée où l'on croyoit que l'eſpece humaine ne pouvoit pas ſubſiſter : on regardoit comme le ſiege éternel de la ſtérilité & de la ſolitude ces rigions fertiles & peuplées de la zone torride, qui non-ſeulement fourniſſent à leurs habitans avec la plus grande profuſion les choſes les plus néceſſaires & agréables de la vie, mais encore communiquent au reſte de la terre le ſuperflu de leurs richeſſes. Comme toutes les parties du globe que les anciens avoient découvertes ſe trouvent dans la zone tempérée ſeptentrionale, s'ils croyoient que la Zone tempérée du ſud étoit habitée, c'étoit une opinion fondée ſur les raiſonnemens & les conjectures, non ſur l'obſervation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barriere inſurmontable, qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans reſpectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie prouve non-ſeulement que les anciens ignoroient le véritable état du globe, mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur repréſentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais quelque bornées & imparfaites que les connoiſſances géographiques des Grecs & des Romains duſſent nous paroître, ſi nous les comparons à l'état actuel de la géographie, nous ne pouvons pas nous diſpenſer d'admirer les découvertes

(1) Voyez la NOTE VIII.

qu'ils ont faites & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce, si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises & pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particuliere, d'examiner & de décrire les pays divers dont ce grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencerent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles, & s'éclairant par l'expérience de chaque siecle & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès : elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe fleurissoit dans le second siecle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Invasion de l'empire romain par les Barbares.

Ce fut peu de tems après cette époque que des secousses violentes commencerent à agiter l'Empire romain : la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siege du gouvernement, diminua sa force en la divisant : les nations barbares, que la providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencerent à rassembler leur armée sur la frontiere : l'Empire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse & de la décadence des Romains il étoit impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étoient aussi foibles & aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolémée il ne se fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution impor-

rante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation & par les encouragemens des Empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassembloient depuis long-tems autour de l'Empire romain annonçoient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, & dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions & les découvertes des Romains, périrent & disparurent de la terre (1). Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de l'Empire romain & s'y établirent, étoient ignorans & grossiers, étrangers aux lettres & aux arts, sans police, sans loix, sans forme réguliere de gouvernement. Les mœurs & les institutions de quelques-uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie, à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe étant occupée par de semblables habitans, revenoit pour ainsi dire à une seconde enfance, & avoit une nouvelle carriere à commencer pour se civiliser, s'éclairer & se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérans barbares, fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avoit uni les hommes; ils morcelerent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans & différant les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés: accoutumés à une maniere de vivre très-simple, ignorant les arts & craignant le travail, ils n'avoient que peu de besoins à satisfaire & point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* & d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes: il

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

y avoit par-tout des coutumes & même des loix qui expofoient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne pouvoit faire de commerce que dans les villes ; & elles étoient en petit nombre, peu confidérables & dépourvues des priviléges qui peuvent procurer la fûreté & exciter l'émulation. On ne cultivoit aucune des fciences fur lefquelles la géographie & la navigation font fondées. Les traditions que les auteurs Grecs & Romains avoient laiffées fur les travaux & les découvertes des anciens, étoient négligées ou mal entendues. La connoiffance des pays lointains s'étoit perdue; leur fituation, leurs productions & prefque leurs noms étoient oubliés.

Correfpondance de commerce confervée dans l'empire d'Orient.

Il y eut cependant une circonftance qui empêcha la ceffation entiere de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Conftantinople, quoique fouvent menacée par les brigands féroces qui répandoient la défolation fur le refte de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage deftructive. Ce fut dans cette ville que fe conferva la connoiffance des arts des anciens & de leurs découvertes : le goût du luxe & de la magnificence y regnoit ; les productions des pays étrangers y étoient recherchées, & le commerce continuoit d'y fleurir tandis qu'il étoit éteint par-tout ailleurs. Les habitans de Conftantinople ne bornoient pas leur commerce aux ifles de l'Archipel & aux côtes voifines d'Afie ; leur induftrie s'étoit ouvert une carriere plus vafte ; ils fuivoient la route que les anciens leur avoient tracée, & faifoient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Egypte fut féparée de l'Empire romain par les Arabes, les Grecs

(1) *Hift. de Charles V. Introd.*

découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvoient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande riviere cesse d'être navigable; de-là on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la riviere Oxus qui les portoit à la mer Caspienne. Là on les embarquoit sur le Volga, & après avoir remonté ce fleuve on portoit les marchandises par terre jusqu'au Tanaïs qui les conduisoit au Pont-Euxin où des vaisseaux de Constantinople venoient les recevoir (1). Cette longue & pénible route mérite d'être remarquée, non-seulement comme une preuve de la passion violente que les Grecs avoient conçue pour les superfluités de l'Orient, & comme un exemple de l'ardeur & de l'industrie qu'ils portoient dans le commerce; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conservé à Constantinople la connoissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

Connoissances conservées chez les Arabes.

On voit en même-tems quelques rayons de lumiere briller sur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple dont ils avoient contribué à renverser l'empire, traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes Grecs. Un des premiers qu'ils s'approprierent ainsi, fut un ouvrage estimable de Ptolomée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes; mais ce peuple ingénieux & subtil s'attacha particulierement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure & les dimensions du globe terrestre, ils sçurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie;

(1) Ramusio, *vol.* 1, *pag.* 372. *E.*

ils eurent recours aux obſervations aſtronomiques : ils employerent enfin des expériences & des opérations que les Européens, dans des tems plus éclairés, ſe ſont fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette premiere époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoiſſance de leurs découvertes étoit réſervée à des ſiecles capables de les comprendre & de les perfectionner.

Renaiſſance du commerce & de la navigation en Europe.

Cependant les calamités & les ravages que les provinces occidentales de l'Empire romain avoient ſoufferts par la conquête des Barbares, s'oublierent peu à peu, & ſe trouverent en partie réparés. Les peuples groſſiers qui s'y établirent, ayant acquis par degré quelqu'idée de gouvernement régulier & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile, l'Europe commença à ſortir de ſon état d'inaction & d'engourdiſſement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers ſymptômes de cette renaiſſance. Les tribus ſeptentrionales qui s'emparerent de ce pays, ſe civiliſerent plus promptement que les peuplades qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes cauſes, que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'expoſer ni de développer, concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1) : l'acquiſition de ces avantages y excita l'induſtrie, & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'eſprit humain. Le commerce étranger ſe ranima ; on s'appliqua à la navigation & elle ſe perfectionna. Conſtantinople devint le marché principal où ſe rendoient les négocians Italiens ; & non-ſeulement ils y trouvoient un accueil favorable, mais encore ils y obtenoient des privileges qui les mettoient en état

(1) *Hiſt. de Charles V. Introd.*

de faire le commerce avec un plus grand avantage. On leur fourniſſoit & les denrées précieuſes de l'Orient & des productions de manufactures curieuſes, reſtes des arts anciens qui s'étoient conſervés chez les Grecs. La peine & la dépenſe qu'exigeoit le tranſport des productions de l'Inde juſqu'à Conſtantinople par la route longue & détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandiſes extrêmement rares & d'un prix exceſſif, l'induſtrie des Italiens découvrit bien-tôt d'autres moyens de ſe les procurer & en plus grande abondance & à un prix plus modéré. Ils en achetoient quelquefois à Alep, à Tripoli, & en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivoient par une route qui n'étoit pas inconnue des anciens. On les apportoit de l'Inde par mer juſqu'au golfe perſique, & après avoir remonté l'Euphrate & le Tygre juſqu'à Bagdad, on les tranſportoit par terre à travers les déſerts juſqu'à Palmyre, & delà aux villes ſituées ſur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage & les périls auxquels les caravanes étoient expoſées, rendoient encore cette opération pénible & ſouvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe arabique, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les Chrétiens & les Mahométans les uns contre les autres, ſe rendirent à Alexandrie, & l'amour du gain leur faiſant ſupporter l'inſolence & les exactions des Mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque l'eſprit de commerce acquit une activité ſinguliere en Italie. Veniſe, Gênes, Piſe, qui n'étoient que des bourgs peu conſidérables, devinrent des villes riches & peuplées. Leur puiſſance maritime s'étendit : leurs vaiſſeaux fréquenterent tous les ports de la Méditérrannée ; ils oſerent même quelquefois franchir

le détroit & visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-bas & d'Angleterre ; enfin en distribuant par-tout leurs marchandises, ils donnerent aux différentes nations de l'Europe la connoissance des productions précieuses de l'Orient & quelqu'idée de plusieurs arts & manufactures ignorés jusqu'alors.

Les Croisades favorisent les progrès du commerce & de la navigation.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainsi leur commerce & leur industrie, un des plus extraordinaires événemens que nous offre l'histoire du genre humain concourut à en accélérer les progrès. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zèle religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-sainte de la domination des Infideles. De vastes armées, composées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblerent pour cette étrange entreprise & marcherent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de transport sur lesquels s'embarquerent ces troupes, & les approvisionnerent de vivres & de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des privileges & des établissemens de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les Croisés s'emparerent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même-tems un égal accroissement de pouvoir ; & à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires & jouissant d'un commerce fort étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul pays où les Croisades contribuerent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui

(1) *Essai sur l'histoire du commerce de Venise*, pag. 52.

préparoit

préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations Européennes des pays éloignés, qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom ou par des relations infideles de quelques pélerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'orient & l'occident subsista pendant près de deux siecles. Les aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencerent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts des autres contrées se répandit bien-tôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencerent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (1).

Découvertes des voyageurs par terre.

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les Provinces occidentales de l'Asie encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les Croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuses expéditions : on les répeta ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curiosité. Un

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

Juif de Tudela dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'une ſuperſtition religieuſe pour la loi de Moïſe, ſe propoſa d'aller viſiter ſes freres dans l'Orient où il eſpéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de la ſecte; dans ce deſſein il partit d'Eſpagne en 1160, alla par terre à Conſtantinople, & traverſa les pays qui ſont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caſpienne juſqu'à la Tartarie Chinoiſe. De-là il prit ſa route vers le ſud, & après avoir traverſé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua ſur l'océan Indien, viſita pluſieurs des iſles qui s'y trouvent, & revint au bout de treize ans par l'Egypte en Europe, avec de grandes connoiſſances ſur une portion conſidérable du globe, inconnue alors aux peuples Occidentaux (1). Le zele du chef de l'égliſe chrétienne concourut avec la ſuperſtition du Juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures & éloignées de l'Aſie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui ſe répandoient ſur les progrès rapides des armes tartares ſous Gengis-Kan, le Pape Innocent IV qui avoit la plus haute idée de la plénitude de ſon pouvoir & de la ſoumiſſion due à ſes commandemens, envoya le Pere Jean de Plano Carpini à la tête d'une miſſion de moines Franciſcains, & le Pere Aſcolino à la tête d'une autre miſſion de Dominicains, pour exhorter Cayuk-kan, petit-fils de Gengis & qui lui avoit ſuccédé au trône de Tartarie, à embraſſer la foi chrétienne & à ceſſer de déſoler la terre par ſes armes. Le fier deſcendant du plus grand conquérant que l'Aſie eût jamais vu, étonné d'un meſſage ſi étrange de la part d'un prêtre Italien dont il ignoroit également & le

ANNÉE 1160.

1246.

(1) Bergeron, *Rec. de voyages, &c. tom. I, pag.* 1.

nom & la puiſſance, reçut cette injonction avec le mépris qu'elle méritoit; mais il renvoya les moines qui l'avoient apportée ſans leur faire de mal. Comme ces miſſionnaires étoient arrivés par différentes routes & avoient ſuivi quelque-tems les camps des Tartares qui étoient toujours en mouvement, ils avoient eu occaſion de parcourir une grande partie de l'Aſie. Carpini qui avoit pris la route de Pologne & de Ruſſie, traverſa les provinces ſeptentrionales de l'Aſie juſqu'aux extrêmités du Thibet. Aſcolino qui paroît avoir débarqué ſur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces ſeptentrionales juſques dans l'intérieur de la Perſe (1). 1246.

Peu de tems après cette époque, Louis IX roi de France contribua à étendre les connoiſſances que les Européens commençoient à acquérir ſur ces contrées lointaines. Un impoſteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les Chrétiens s'étoient formées ſur l'état & le caractere des nations Aſiatiques, lui donna avis qu'un Kan des Tartares très-puiſſant avoit embraſſé la religion chrétienne. Le monarque adopta ce conte avec une pieuſe crédulité, & réſolut à l'inſtant d'envoyer des ambaſſadeurs à cet illuſtre converti pour l'engager à attaquer leurs ennemis communs les Sarraſins d'un côté, tandis que Louis tomberoit ſur eux de l'autre. Comme il n'y avoit que des moines qui euſſent les connoiſſances néceſſaires pour exécuter une commiſſion de cette eſpece, il en chargea un P. André Jacobin, auquel ſe joignit enſuite le P. Guillaume de Rubruquis, Franciſcain. Il n'eſt reſté aucune relation du voyage du premier; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'audience de 1253.

(1) Hakluyt, *tom. I*, *pag.* 21. Bergeron, *tom. I.*

1253. Mangu, le troisieme Kan des Tartares depuis Gengis; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avoit fait avant lui (1).

Ces voyageurs qu'un zele religieux avoit conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les
1269. pays lointains. Le premier & le plus célebre de ceux-ci fut Marc Paul, noble Vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans les pays inconnus, dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la Cour du grand Kan des Tartares & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable, Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans; & dans cette espace de tems il s'avança dans les parties de l'est, fort au-delà des lieux où les autres voyageurs Européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini & de Rubruquis, le long des vastes déserts de la Tartarie, il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie, & arriva à Cambalu ou Pekin, capitale du grand royaume du

(1) Hakluyt, *tom. I, pag.* 71, *Rec. de voyages par* Bergeron, *tom. I*.

Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes; il trafiqua dans plusieurs des isles d'où les Européens recevoient depuis long-tems les épiceries & d'autres denrées dont ils faisoient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissoient ces précieuses productions; il se fit donner des informations sur différens pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulierement sur l'isle de Zipangri, qui est probablement le Japon (1). A son retour il excita l'admiration de ses Contemporains par la description de ces vastes contrées dont le nom étoit ignoré en Europe, & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures & de l'étendue de leur commerce; récits qui surpassoient toutes les idées d'un peuple ignorant & grossier. 1269.

1322. Environ un demi-siecle après, le Chevalier Jean Mandeville, Anglois, encouragé par l'exemple de Marc Paul, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit décrits, & comme lui publia à son retour la relation de ses voyages. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géants & d'enchanteurs; mais cela même ne les rendoit que plus intéressans pour un siecle ignorant où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontoient, vraisemblablement sur de simples oui-dire, frappoient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres observations fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premieres circonstances doivent

(1) *Viaggi di Marco Polo.* Ramus II, 2. Bergeron, *tom. II.*

1322. être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils passoient, & elles ont été rejettées à mesure que les lumieres se sont répandues en Europe; mais quelqu'incroyables qu'eussent pu paroître dans le tems plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces relations, vraies ou fabuleuses, ne pouvoient manquer de tourner la curiosité des hommes vers la connoissance des parties éloignées du globe, d'étendre leurs idées sur cet objet, & non-seulement de les disposer insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumieres & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à suivre.

Invention de la boussole.

Tandis que cet esprit de recherche se développoit en Europe, il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts & l'industrie des siecles précédens à perfectionner & à étendre la navigation. On observa cette merveilleuse propriété de l'aiman, par laquelle il communique à une légere verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les poles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation, & l'on construisit cet instrument si utile quoique devenu si commun, qu'on a appellé compas de marine ou boussole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnoître dans toutes les saisons & dans tous les lieux le nord & le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumiere des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage; ils se lancerent hardiment en pleine mer, & sur la foi de leur nouveau guide, navigerent au milieu de

la nuit la plus sombre & dans le tems le plus nébuleux, avec une sécurité & une précision dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer & qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science & perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumiere sur sa profession, sur son caractere, sur le tems précis où il fit cette importante découverte, & sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention dont la connoissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances qui peuvent satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter (1). Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude & de sécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire; cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite & assez générale pour exciter sur le champ l'esprit de découverte & faire entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes 1322.

(1) Collinas & Trombellus *de acûs nauticæ inventore. Instit. Bonon*, tom. II, part. III, pag. 372.

1322. concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par dégré l'art de naviger avec la boussole avec assez d'habileté & de précision pour inspirer une entiere confiance dans sa direction. Les marins accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'oserent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues ; ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs se hasarderent à entrer dans des mers qui n'avoient pas encore été fréquentées.

La navigation prend un caractere plus hardi.

Les voyages des Espagnols aux Isles fortunées ou Canaries, fut la premiere époque où la navigation prit un effort plus hardi. Les écrivains comtemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparerent la découverte de ces petites isles, situées à près de cinq cens milles de la côte d'Espagne, & à plus de cent cinquante milles de celles d'Afrique. Mais on sait que vers le milieu du quatorzieme siecle, les habitans des différens royaumes dont l'Espagne étoit composée, étoient dans l'habitude de faire des excursions dans ces isles pour y piller les naturels ou les amener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le Saint-Siege prétendoit avoir de disposer de tous les pays possédés par les Infideles, érigea ces isles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda, descendu de la famille royale de Castille ; mais ce prince infortuné manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries ;

Canaries ; & Jean de Bethencourt, Baron Normand, en obtint la conceſſion de Henry III roi de Caſtille (1). Bethencourt, brave & heureux comme l'étoient alors preſque tous les aventuriers de ſon pays, entreprit la conquête de ces iſles & en vint à bout ; ſa famille en reſta quelque-tems en poſſeſſion, comme d'un fief relevant de la couronne de Caſtille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt, des navigateurs Normands avoient déjà viſité la côte d'Afrique & s'étoient avancés fort loin vers le ſud des iſles Canaries ; mais ces voyages ne paroiſſent pas avoir été entrepris ſur un plan régulier & national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étoient ou des excurſions ſuggérées par cet eſprit de piraterie que les Normands tenoient de leurs ancêtres, ou des entrepriſes de quelques négocians pour leur commerce particulier, leſquels attiroient ſi peu l'attention publique, qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce tems-là. Il ſuffit, pour une eſquiſſe générale du progrès des découvertes, d'indiquer cet événement ; en les laiſſant au rang de ceux dont l'exiſtence eſt douteuſe & l'influence peu importante, nous pouvons conclure que quoique les voyageurs qui ont viſité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient apporté beaucoup de lumiere ſur cet objet, la navigation, au commencement du quinzieme ſiecle, n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit été avant la chûte de l'Empire romain.

1322.

1365.

Enfin arriva l'époque fixée par la providence où les hommes devoient franchir les limites dans leſquelles ils avoient été ſi long-tems renfermés, & s'ouvrir un champ plus vaſte

Premier plan régulier de découverte, conçu par les Portugais.

(1) Viera y Clavijo. *Notic. de la Hiſt. de Canaria*, liv. I ; pag. 268, &c. Glas *Hiſt. chap.* 1.

1365. pour y déployer leurs talens, leur courage & leur activité. Les premieres tentatives importantes qui se firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de constance & de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carriere étoit réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus & les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises des Portugais pour acquérir la connoissance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémisphère, ont non-seulement étendu & perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un esprit de curiosité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propose de décrire l'histoire, il est nécessaire de jetter un coup-d'œil sur la naissance, les progrès & les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique; & à moins que nous ne suivions tous les pas par lesquels passerent ses maîtres & ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différens motifs déterminerent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route & les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chassé les Maures de leurs domaines, avoient acquis du pouvoir en même-tems que de la gloire par le succès de leurs armes contre les Infideles. Leurs victoires avoient étendu l'autorité royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposoient de la force nationale qu'ils purent

exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution ; & après l'expulsion des Maures ils firent servir cette force à leurs vues sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siecles contre les Mahométans, exalterent & perfectionnerent parmi les Portugais cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit toutes les nations d'Europe dans les siecles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzieme siecle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerriere de la nation, & forma ou appella des hommes d'un génie actif, audacieux & propre aux grandes entreprises. La situation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre; car la force de leur monarchie ne pouvoit pas balancer celle du royaume de Castille; mais le Portugal étant un état maritime qui avoit plusieurs ports très-commodes, les habitans avoient déja fait quelques progrès dans la science & la pratique de la navigation, & la mer s'offroit à eux comme l'unique carriere où leur ambition pouvoit se signaler.

1365.

Premiere tentative des Portugais.

Telle étoit la situation du Portugal & la disposition du peuple, lorsque Jean I surnommé le bâtard se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'apperçut bien-tôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiete de ses

1365. sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume & d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à atta-
1412. quer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique bornée par l'océan Atlantique, & de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvoient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrieres qui avoient si long-tems dérobé aux hommes la connoissance de la moitié du globe terrestre.

À l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoissoit déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais osé passer le cap *Non* : ce promotoire, comme son nom l'indique, avoit été regardé jusques-là comme une borne qu'on ne pouvoit franchir ; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis assez de connoissance pour oser enfin rejetter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long regne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche & de toute entreprise nouvelle, touchoit à son dernier période ; l'aurore de la science jettoit ses premiers rayons ; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & utilité. Les sciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Espagne & en Portugal, & par les Juifs qui étoient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astro-

nomie & la géographie, qui ſont la baſe de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des anciens ſe ranima & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quelques-unes des cauſes qui pendant le dernier ſiecle & dans celui-ci ont arrêté la culture des ſciences en Portugal ou n'y exiſtoient pas dans le quinzieme ſiecle ou n'y produiſoient pas les mêmes effets (1); les Portugais alors paroiſſoient avoir marché dans la carriere des ſciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deça des Alpes. 1412.

Comme l'eſprit du ſiecle favoriſoit l'exécution de la nouvelle entrepriſe à laquelle les Portugais ſe trouvoient invités par la ſituation particuliere de leur pays, elle ne pouvoit manquer d'avoir du ſuccès. Les vaiſſeaux équipés pour cette expédition, doublerent ce cap formidable qui avoit borné la courſe des navigateurs précédens, & s'avancerent à cent ſoixante milles au-delà juſqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap & qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avoient déjà paſſé, ils n'oſerent le tourner, & revinrent à Lisbonne plus ſatisfaits d'être allés juſques-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Le prince Henri dirige les découvertes des Portugais. 1415.

Quelque peu conſidérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à ſe développer en Portugal. Le ſuccès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie, fortifia encore l'eſprit entreprenant des Portugais & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'aſſurer le ſuccès

(1) Voyez la NOTE IX.

1415. de leurs entreprises ils avoient besoin d'être conduits par un homme qui doué des qualités propres à démêler ce qui étoit praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes & eût en même-tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo, quatrieme fils du roi Jean qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV roi d'Angleterre. Ce prince avoit dès sa premiere jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie, & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces tems de chevalerie, caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignoit toutes les qualités d'un siecle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences, alors ignorés & méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie; instruit par les leçons de maîtres habiles, & plus encore par les relations des voyageurs, il acquit bien-tôt assez de connoissance du globe habitable pour appercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles & riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance étoit bien faite pour exciter l'ardeur & l'enthousiasme d'un jeune homme, & il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvoit devenir aussi utile qu'il paroissoit brillant & honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise, il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique, & fixa sa résidence à Sagres près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'océan Atlantique portoit continuellement ses pensées vers son projet favori & l'encourageoit à le mettre en exécution.

Quelques-uns des plus ſavans hommes de ſon pays l'avoient accompagné dans ſa retraite & l'aidoient dans ſes recherches. Il demanda des éclairciſſemens aux Maures de Barbarie, qui étoient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique où ils alloient chercher de l'yvoire, de la pouſſiere d'or & d'autres denrées précieuſes. Il conſulta les Juifs établis en Portugal. Il ſçut par des promeſſes, des récompenſes, des marques d'eſtime & de confiance, attirer à ſon ſervice pluſieurs habiles navigateurs, tant étrangers que Portugais. Dans la diſpoſition de ces préparatifs, les grands talens du prince étoient heureuſement ſecondés par ſes vertus perſonnelles. Sa probité, ſon affabilité, ſon reſpect pour la religion & ſon zele pour la gloire de ſon pays, engagerent des perſonnes de tous les rangs à donner des applaudiſſemens à ſon projet & à en favoriſer l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ſes vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le deſir des richeſſes, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui juſtifioit la deviſe qu'il avoit priſe pour déſigner la ſeule ambition de ſon ame : *Le deſir de faire le bien.* 1415.

Découverte de Porto-Santo. 1418.

L'effet de ſa premiere tentative ne fut pas d'une grande importance; c'eſt le ſort de toute entrepriſe nouvelle. Il équipa un ſeul vaiſſeau dont il donna le commandement à Jean Gonſales Zarco & à Triſtan Vaz, deux gentilshommes de ſa maiſon qui s'offrirent volontairement à diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador & de gouverner de-là vers le ſud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, & en ſuivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés preſqu'inſurmontables pour doubler

1418. le cap; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience, & empêcha leur voyage d'être entierement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout-à-coup les jetta en pleine mer, & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr, ils toucherent à une isle inconnue qu'ils nommerent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation, la découverte de cette petite isle parut une affaire si importante, qu'ils retournerent sur le champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges & les distinctions que méritoit une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivoit son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageans pour en espérer de plus considérables & pour faire de nouveaux efforts. L'année
1419. suivante, Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers auxquels il associa Barthelemi Perestrello, & il leur ordonna de prendre possession de l'isle qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observerent à l'horizon vers le sud une espece de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvoit bien être une terre; ils se remirent en mer pour s'en assurer, & ils arriverent à une grande isle, inhabitée & couverte de bois, à laquelle ils donnerent le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de

De Madere.

Henri étoit de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il
1420. équipa sur le champ une flotte pour aller établir une colonie Portugaise dans ces deux isles. Il eut soin d'y faire porter les

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeira, translated from the Portuguese of Franc. Alcafarano*, pag. 15, &c.

semences,

ſemences, les plantes & les animaux domeſtiques communs en Europe; mais comme il prévit que la chaleur du climat & 1420.
la fertilité du ſol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, ils ſe procura des plants de vigne de Chypre dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de ſucre qu'il tira de Sicile où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux proſpererent rapidement dans les deux nouvelles iſles; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture; & le ſucre & le vin de Madere devinrent bien-tôt des articles conſidérables du commerce du Portugal (1).

Dès qu'on commença à ſentir les avantages qui réſultoient de ce premier établiſſement pour les parties occidentales de l'Europe, l'eſprit de découverte parut moins chimérique & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie, & au lieu de ſe traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de ſe lancer en pleine mer. Gilianez qui commandoit un des vaiſſeaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador qui pendant plus de vingt ans avoit arrêté la navigation Portugaiſe & étoit regardé comme une barriere impoſſible à franchir. Cet heureux voyage, que l'ignorance du ſiecle compa- 1433.
roit aux plus fameux exploits tranſmis par l'hiſtoire, ouvrit une nouvelle ſphère aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaſte continent de l'Afrique, qui baigné par l'océan Atlantique s'étendoit au loin vers le ſud. On eut bien-tôt reconnu une partie du continent; les Portugais s'avancerent dans

(1) *Lud. Guicciardini deſcrit. di paeſi baſſi*, pag. 180, 181.

1433. les Tropiques, & dans l'eſpace de quelques années ils découvrirent la riviere de Sénégal & toute la côte qui s'étend du cap blanc au cap verd.

Les Portugais ſont étonnés de ce qu'ils découvrent aux Tropiques.

Juſques-là les Portugais avoient été guidés & encouragés dans leurs découvertes par les lumieres & les inſtructions qu'ils avoient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens & géographes anciens. Mais lorſqu'ils commencerent à entrer ſous la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur exceſſive & perpétuelle qui regnoit dans cette zone la rendoit inhabitable à l'eſpece humaine, leur ôta le courage d'aller plus avant. Les obſervations qu'ils firent eux-mêmes lorſqu'ils approcherent pour la premiere fois de cette région inconnue & redoutable, tendoient à confirmer l'opinion des anciens ſur l'action violente des rayons directs du ſoleil. Juſqu'à la riviere de Sénégal, les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près ſemblables aux Maures de Barbarie; mais lorſqu'ils s'avancerent au ſud de cette riviere, l'eſpece humaine ſe préſenta à eux ſous une nouvelle forme; ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene, avec des cheveux courts & bouclés, des nez applatis, des levres épaiſſes & tous les traits particuliers qui diſtinguent la race des Negres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur, & ils commencerent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en reſſentiſſent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume, qui par ignorance, par envie ou par cette froide & timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté, avoient juſqu'alors condamné les projets du prince Henri, exagererent les dangers qu'on couroit à porter ces recherches plus loin, & propoſerent d'autres

objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. 1433.
Ils représenterent qu'il étoit absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse & l'expérience des anciens leur avoit fait reconnoître pour inhabitable ; que leurs ancêtres, contens de cultiver le territoire qui leur avoit été assigné par la providence, ne songeoient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux établissemens ; que le Portual étoit déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avoit faites pour découvrir des terres qui n'existoient pas ou que la nature avoit destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avoient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des anciens, ni ces raisonnemens sur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse & vraiment philosophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les anciens n'avoient guere qu'une connoissance conjecturale de la zone torride ; & il savoit que les frivoles argumens de ses adversaires, relativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avoient pour motifs que la malveillance, la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par Dom Pedre son frere, qui gouvernoit le royaume en qualité de tuteur de son
neveu Alphonse V, lequel avoit succédé à la couronne étant 1438.
mineur ; loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce

1438.
Le pape fait cession aux Portugais des pays qu'ils pourroient découvrir.

prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au pape, & lui exposa en termes magnifiques le pieux & infatigable zele avec lequel il s'occupoit depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumieres de la véritable religion, étoient ensevelis dans les ténebres du paganisme ou séduits par les impostures de Mahomet. Il supplioit le S. Pere à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étoient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenans aux Infideles, qui seroient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjuroit de défendre sous les peines les plus séveres à toutes les puissances chrétiennes, de molester les Portugais tandis qu'ils seroient engagés dans cette louable entreprise, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit que le principal objet des Portugais, dans toutes leurs expéditions, seroit de répandre la connoissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-Siége, & d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'étoit en profitant avec adresse de toutes les conjectures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avoit par degré étendu ses usurpations, le pape Eugene IV, à qui Henri s'adressa, saisit avidement l'occasion qui s'offroit à lui. Il sentit promptement qu'en accordant une pareille demande, il exerceroit une prérogative très-flatteuse par elle-même, & dont les suites pouvoient devenir fort avantageuses au saint-Siége. Il fit en conséquence expédier une bulle dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais & les avoir exhortés à poursuivre

la glorieuse carriere où ils s'étoient engagés, il leur accordoit un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde. 1438.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation, qui comprenoit une si grande portion du globe, pût paroître aujourd'hui, même dans les pays catholiques, il n'y avoit personne dans le quinzieme siecle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bien-tôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zele pour la religion ; zele qui étoit un principe puissant, dont l'activité influoit sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts, & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1).

Célébrité & progrès des découvertes des Portugais.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès long-tems à circonscrire l'activité & les lumieres de l'esprit humain dans les limites où elles avoient été jusques-là renfermées, furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout-à-coup, & de voir naître l'espérance de connoître des régions dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée auparavant. Les savans & les philosophes formoient des raisonnemens, & combinoient des théories sur des découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisoit des questions & s'étonnoit. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes

(1) Voyez la NOTE X.

1438. les parties de l'Europe, pour ſolliciter le prince Henri de les employer à ce ſervice honorable. Les Vénitiens & les Gênois qui ſurpaſſoient alors tous les autres peuples dans la connoiſſance & la pratique de la marine, fournirent ſur-tout un grand nombre de marins qui entrerent à bord des vaiſſeaux Portugais, & acquirenr à cette nouvelle école de navigation une connoiſſance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais animés par l'exemple de ces étrangers, s'empreſſerent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation

1446. ſeconda les deſſeins du prince. Des négocians formerent des aſſociations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les iſles du cap verd qui giſſent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, & peu de tems après celles

1449. qu'on a nommées Açores. Comme les premieres ſont à plus de trois cens milles de la côte d'Afrique & les dernieres à neuf cens milles de tout continent, il eſt évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainſi dans les hautes mers, ſans avoir déjà fait des progrès ſurprenans dans l'art de la navigation.

Mort du prince Henri. 1463. Cette paſſion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité lorſqu'elle éprouva un revers funeſte par la mort du prince Henri qui avoit juſques-là dirigé les entrepriſes des navigateurs par ſes grandes connoiſſances, & qui les avoit encouragées & ſoutenues par ſon pouvoir & ſon crédit. Il eſt vrai que pendant ſa vie les Portugais, dans leurs courſes les plus avancées vers le ſud, n'avoient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale; & qu'après une ſuite d'expéditions continuées pendant un demi-ſiecle, à peine avoient-ils découvert quinze cens milles de la côte d'Afrique. Ces eſſais de l'art naiſſant doivent paroître

bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité ; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, & pour frayer la route à d'autres découvertes. 1463.

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelque tems.

Alphonse qui occupoit le trône à la mort du prince Henri, étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie ; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de cette monopole ne pouvoient manquer de ralentir l'esprit de découverte, parce que cessant d'être un objet national, ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasarderent enfin à traverser la ligne, & à leur grand étonnement ils trouverent que cette région de la zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée & très-fertile. 1471.

Elle se ranime avec une nouvelle force.

Jean II qui succéda à son pere Alphonse, avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il étoit prince royal, provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet, & il en sentit 1481.

1481. bien-tôt l'importance, & à mesure qu'il acquit plus de connoissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyerent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la riviere de Sénégal, ils ne trouverent sur cette longue étendue de côte, qu'un terrein sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables & très-peu nombreux, professant la religion Mahométane, & soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même riviere, la puissance & la religion des Mahométans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes; la population y étoit considérable & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bien-tôt qu'il produisoit de l'yvoire, des gommes, de l'or & d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives; & des hommes dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II: il encouragea hautement toutes les entreprises qui avoient pour but quelque découverte, & en favorisa l'exécution avec tout le zele de son grand-oncle le prince Henri, mais avec un
1484. degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas à se faire sentir. Les Portugais équiperent une flotte puissante qui après avoir découvert les royaumes de Benin &

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusti apud novum orbem Gynæi*, *pag.* 2, 18. *Navigat. all Isola di San Tome per un pilotto Portugh*, *Ramusio*, 1, 115.

de

de Congo, s'avança de plus de quinze cens milles au-delà de l'équateur, & les navigateurs Européens, pour la premiere fois, virent un nouveau ciel & obſerverent les étoiles d'un autre hémiſphère. Jean étoit non-ſeulement jaloux de découvrir des terres nouvelles, il s'occupoit auſſi à s'en aſſurer la poſſeſſion. Il bâtit des forts ſur la côte de Guinée, & y envoya des colonies; il établit une correſpondance de commerce avec les états les plus puiſſans, & tâcha de rendre tributaires de ſa couronne ceux qui étoient foibles ou diviſés. Pluſieurs petits princes d'Afrique ſe reconnurent volontairement vaſſaux du roi de Portugal, d'autres y furent contraints par la force des armes. Il ſe forma un ſyſtême régulier & bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, & les Portugais, en l'obſervant invariablement, parvinrent à établir ſur un fondement ſolide, leur puiſſance & leur commerce en Afrique. 1484.

Une communication ſuivie avec les peuples de l'Afrique, procura par degrés aux Portugais quelque connoiſſance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas viſitées. Les inſtructions qu'ils reçurent des habitans, jointes à ce qu'ils avoient obſervé eux-mêmes dans leurs voyages, commencerent à leur offrir des vues plus étendues & à leur ſuggérer l'idée d'entrepriſes plus importantes que celles qui les avoient occupés juſques-là. Ils avoient reconnu l'erreur des anciens ſur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le ſud, ils trouverent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en largeur ſelon la doctrine de Ptolomée (1), qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes, paroiſſoit ſe reſſerrer in-

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. ſecund. Ptolem. Amſt.* 1730.

1484. sensiblement & se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisoient anciennement autour de l'Afrique, & qu'on avoit regardés long-tems comme fabuleux; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avoit conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, & commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande & importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avoient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclud sur le champ que ce devoit être l'Empereur d'Abyssinie, auquel les Européens trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc Paul & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumieres & des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il étoit possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam & Alphonse de Payva, qui entendoient parfaitement la langue

Arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteroient, tous les éclaircissemens qu'on pourroit leur donner sur le commerce de l'Inde & sur le cours de navigation qu'on pourroit suivre pour y pénétrer (1). 1484.

Voyage de Barthelemi Diaz. 1486.

Tandis que Jean faisoit cette tentative par terre pour obtenir quelque connoissance d'un pays qu'il desiroit si ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais eussent encore projettée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la sagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, & franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avoient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cens milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues & par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit, par la perte du vaisseau qui portoit ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux & de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux & l'esprit turbulent de son équipage le forcerent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, *vol. I*, *pag.* 26. Lafitau, *découv. des Port. L. I*, *p.* 46.

1486. une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avoit découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avoit appellé le promontoire qui terminoit son voyage *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit depuis si long-tems pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleure augure; il l'appella le *Cap de Bonne-Espérance* (1).

Ces espérances de succès se trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyssinie. Covillam & Payva se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands Egyptiens, & arriverent à Aden sur la mer rouge. Là ils se séparerent; Payva cingla vers l'Abyssinie; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales, & après avoir visité Calicut, Goa & d'autres villes sur la côte de Malabar, il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique, & de-là au grand Caire où les deux députés s'étoient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avoit été assassiné en Abyssinie; mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui avoient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeoit aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations, & de leur remettre de nouvelles instructions. Covillam envoya en Portugal par un de ces Juifs, un journal de ses voyages par mer & par terre, & ses remarques sur le commerce de l'Inde,

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, *vol. I*, *pag.* 26.

1486.

avec les plans exacts des côtes où il avoit touché ; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissemens que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer on devoit trouver un passage aux Indes orientales (1).

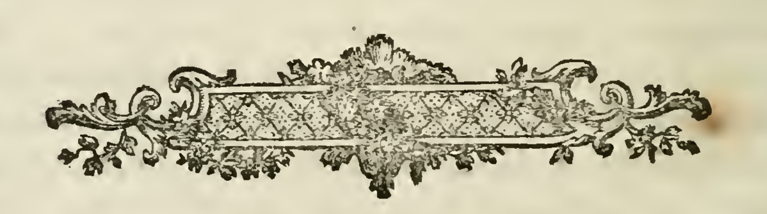
Préparatifs pour un autre voyage.

L'heureuse conformité de l'opinion & du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire, ne laissoit presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage & les tempêtes furieuses que Diaz avoit essuyées près du cap de Bonne-Espérance, avoient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs : il fallut quelque-tems pour rassurer leur esprit & les préparer à cette dangereuse & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque dissiperent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou força de les cacher. Jean se voyant à sa veille d'accomplir le grand dessein qui avoit été le principal objet de son regne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive, que cette idée absorboit ses pensées pendant le jour & le privoit du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les mesures que ses lumieres & l'expérience pouvoient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites, le détail des instructions extraordinaires qu'ils avoient reçues de l'Orient, & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors, attirerent l'attention de toute l'Europe, &

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, *vol. I*, *pag.* 27. Lafitau, *découv. tom. I*, *pag.* 48.

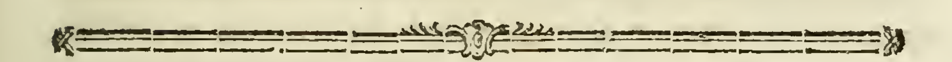
1486. tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens & des Carthaginois, les autres formoient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvoit occasionner dans le cours du commerce & dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençoient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole étoit la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse; & les Portugais jouissoient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnoit un si libre essor aux mouvemens divers de la curiosité, de l'espérance & de la crainte, il se répandit en Europe un bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu; c'étoit la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe, & ce grand objet attira sur le champ les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE SECOND.

PARMI les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avoit attirés au ſervice de cette nation, ſe trouvoit Chriſtophe Colomb, ſujet de la république de Gênes. On ne connoît point avec certitude le tems ni le lieu de ſa naiſſance (1); on ſait ſeulement qu'il étoit d'une famille honnête réduite à l'indigence par quelques événemens malheureux. Ses parens ayant embraſſé pour vivre la profeſſion de marins, Colomb laiſſa entrevoir dès ſa premiere jeuneſſe, les talens & le caractere qui peuvent diſtinguer un homme de cet état; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développerent & les encouragerent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoiſſance de la

Naiſſance & éducation de Colomb.

(1) Voyez la NOTE XI.

langue latine, la ſeule qui fût alors employée à l'enſeignement, on lui fit apprendre la géométrie, la coſmographie, l'aſtronomie & le deſſein. La liaiſon de ces ſciences avec l'art de la navigation, ſon objet favori, excitant ſon ardeur & ſon
1461. application, il y fit des progrès rapides. Avec de ſi heureuſes diſpoſitions il entra à quatorze ans dans la carriere qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentoient ſes compatriotes
1467. les Gênois; mais cette ſphère étant trop étroite pour une ame auſſi active que la ſienne, il fit une excurſion dans les mers du nord, & viſita les côtes de l'Iſlande où la pêche commencoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme la navigation tentoit alors dans tous les ſens des entrepriſes nouvelles, il s'avança au-delà de cette iſle, la Thulé des anciens, juſqu'à pluſieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir ſatisfait ſa curioſité par un voyage qui, en augmentant ſes connoiſſances maritimes, ne ſervoit pas à ſa fortune, il s'attacha à un homme de ſon nom & de ſa famille, capitaine de vaiſſeau, qui jouiſſoit d'une grande réputation. Ce marin conduiſoit une petite eſcadre armée à ſes frais, & faiſant la courſe, tantôt contre les Turcs & tantôt contre les Vénitiens rivaux des Gênois dans le commerce, il avoit acquis des richeſſes & de la célébrité. Colomb le ſuivit dans ſes expéditions pendant pluſieurs années, en ſe diſtinguant autant par ſon courage comme homme de guerre, que par ſon habileté comme homme de mer. A la fin dans un combat opiniâtre ſur la côte de Portugal avec quelques caravelles Vénitiennes, qui retournoient richement chargées des pays-bas, le vaiſſeau ſur lequel il étoit prit feu en même-tems que le vaiſſeau ennemi auquel le ſien étoit fortement attaché par les grappins.

Dans

Dans une ſi terrible extrêmité, ſa préſence d'eſprit & ſon intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il ſe jetta à la mer, ſe ſaiſit d'une rame flottante, & aidé de ce ſecours & de ſon adreſſe à nager, il gagna le rivage éloigné d'environ deux lieues, & ſauva une vie réſervée à de grandes choſes (1). 1467.

Il entre au ſervice des Portugais.

Dès qu'il eut recouvré ſes forces, il ſe rendit à Lisbonne où pluſieurs de ſes compatriotes étoient établis. Ils conçurent bien-tôt une opinion ſi avantageuſe de ſon mérite & de ſes talens, qu'ils le preſſerent vivement de reſter en Portugal où ſon habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le ſervice Portugais étoit alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé ou du deſir de voir des pays nouveaux ou de celui de ſe diſtinguer: Colomb ſe laiſſa facilement ſéduire par ſes amis, & ayant gagné l'eſtime d'une Portugaiſe, il l'épouſa & fixa ſon ſéjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit ſuivi juſqu'alors, contribua à étendre ſes connoiſſances dans la navigation & lui donna le deſir de les augmenter encore. Sa femme étoit fille de Barthelemi de Pereſtrello, un des capitaines employés par le prince Henri dans ſes premieres navigations, & qui avoit découvert & planté les iſles de Porto-Santo & de Madere. Colomb devint poſſeſſeur des journaux & des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes & les diverſes circonſtances qui les avoient encouragés & guidés; cette étude flattoit & enflammoit ſa paſſion dominante. Les cartes de Pereſtrello & les deſcriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues augmenterent tellement ſon

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 5.

1467. impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere, & établit pendant plusieurs années un commerce avec cette isle, avec les Canaries, les Açores & les divers établissemens que les Portugais avoient faits en Guinée & dans le continent de l'Afrique (1).

Effets de leurs découvertes sur son esprit.

L'expérience que Colomb avoit acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais cette louange ne lui suffisoit pas & il ambitionnoit davantage. Les succès heureux des Portugais avoient excité un tel esprit de curiosité & d'émulation, que tous les savans de ce siecle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites & ceux dont on pouvoit se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb naturellement avide de connoître, capable de méditations profondes & tourné vers les spéculations de ce genre, s'étoit souvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles & de la maniere dont ils en avoient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degré à se persuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, & exécuter des entreprises qu'ils avoient jusqu'alors tentées inutilement.

Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap verd, le grand objet qui occupoit les navigateurs, étoit de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étoient rien auprès de celle-là. On connoissoit depuis un grand nombre de siecles la fertilité & les

(1) *Vie de Colomb, chap.* 4, 5.

richesses des Indes. Les épiceries & les autres marchandises précieuses qu'on en apportoit, étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitoient l'envie de toutes les autres nations; mais quelqu'avides que fussent les Portugais de se faire une route nouvelle à ces riches pays, ils ne l'avoient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud dans l'espérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auroient fait le tour de l'extrêmité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue, & au cas qu'on la découvrît elle étoit si longue, qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroissoit une entreprise d'une extrême difficulté & d'un succès très-incertain. On avoit employé plus d'un demi-siecle à avancer du cap Non à l'équateur. On pensoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas possible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cette matiere, aidé des connoissances qu'il avoit acquises dans la théorie & la pratique de la navigation; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en navigant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique, on trouveroit infailliblement des pays nouveaux qui devoient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

1467.

Principes sur lesquels sa théorie étoit fondée.

Cette opinion aussi chimérique au premier coup-d'œil qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle, étoit appuyée dans son esprit par des motifs & des raisons de différens genre. La figure sphérique de la terre étoit connue & la grandeur de son

1467. volume déterminée avec quelqu'exactitude. Il suivoit évidemment de-là que les continens de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique ne faisoient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse & la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penser que le vaste espace qui étoit jusques-là demeuré inconnu, fût entierement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, étoit balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées étoient confirmées par les observations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais s'étant avancé à l'ouest plus qu'on ne le faisoit en ce tems-là, avoit trouvé une piece de bois sculptée, flottante sur les eaux & poussée vers lui par un vent d'ouest, ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit trouvé à l'ouest de l'isle Madere, une piece de bois travaillée aussi de main d'homme, & apportée par le même vent, & des roseaux d'une grosseur énorme ressemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particuliere des Indes orientales (1). Enfin après des vents d'ouest soutenus pendant quelque tems, on avoit trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés, & une fois les corps morts de deux hommes dont les traits ne ressembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raisons puisées dans les faits & la théorie faisoit espérer à Colomb qu'on trouveroit

(1) *Lib. I, cap. 17.*

des terres nouvelles dans l'océan occidental, d'autres considérations lui faisoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs Grecs se sont hasardés à décrire des provinces situées de l'autre côté de ce fleuve; & comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctesias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onesicrite, suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle étoit égale à un tiers de la terre habitable, & Nearque dit que d'une extrêmité à l'autre en droite ligne il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizieme siecle, & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelques défectueuses qu'elles fussent, étoient les plus exactes que les Européens eussent en ce tems-là de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tiroit une conséquence très-juste. Il prétendoit qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'est, il devoit à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des isles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique; que la distance de l'Asie à ces isles ne devoit pas être

1467.

(1) *Nat. Hist. Lib. VI*, *cap.* 17. (2) Strabo, *Lib. XV*, *pag.* 1011.

1467. très-considérable, & que la route la plus droite & en même-tems la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays étoit de naviguer droit à l'ouest (1). L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût, appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Aristote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar, & qu'on pouvoit aller par mer du détroit aux Indes (2). Seneque s'exprimant encore d'une maniere plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de tems d'Espagne aux Indes (3). La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel & au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb qui unissoit la modestie & la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entierement ni sur la force de ces preuves, ni sur l'autorité des anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ses contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens sur lesquels il appuyoit son opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest, à Paul, médecin Florentin, célebre pour ses connoissances dans la cosmographie, & qui dans ses réponses montre un savoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Co-

(1) Voye la NOTE XII.

(2) Aristot. *de cœlo*, *Lib. II*, *cap.* 14.

(3) Seneca, *Quæst. Natur. Lib. I*, *in proœm.*

lomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, & encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devoit apporter tant de gloire à sa patrie, & à l'Europe des avantages si grands (1). 1467.

Moyens dont il se sert pour la mettre en exécution.

Un esprit moins capable de former & d'exécuter de grands desseins n'auroit été conduit par ces raisonnemens, ces observations & ces autorités, qu'à une théorie stérile qui auroit fourni matiere à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques ; mais le caractere de Colomb, entreprenant & plein d'ardeur, le faisoit passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son systême, il étoit impatient de la confirmer par l'expérience, & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'assurer de la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'étoit conservé malgré une longue absence, & lui faisoit souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes & de ses travaux. Il proposa son projet au Sénat de Gênes, & faisant du service de son pays le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il espéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis si long-tems des pays étrangers, que ses compatriotes connoissoient mal son habileté & son caractere, & quoique gens de mer ils étoient si peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondoit ses espérances de succès. Ils rejetterent inconsidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets

Il le propose aux Génois.

(1) *Vie de Colomb. chap. 8.*

1467. chimériques, & perdirent pour toujours l'occaſion de rendre à leur république ſon ancienne ſplendeur (1).

Il ſe préſente au roi de Portugal.

Après avoir rempli ſes obligations envers ſa patrie, Colomb loin de ſe décourager par le refus qu'il venoit d'eſſuyer, pourſuivit ſon projet avec une nouvelle ardeur. Il le propoſa à Jean II roi de Portugal, dans les états duquel il avoit été établi long-tems, & qu'il conſidéra par cette raiſon comme ayant, après Gênes ſa patrie, un droit à ſes ſervices. Les circonſtances paroiſſoient lui promettre que ſes offres ſeroient goûtées. Il s'adreſſoit à un monarque d'un génie actif, aſſez bon juge lui-même d'une entrepriſe maritime & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses ſujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe & les moins capables de ſe laiſſer effrayer par la nouveauté ou la hardieſſe d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation & ſes qualités perſonnelles étoient bien connues en Portugal; l'une ſuffiſoit pour empêcher qu'on ne regardât ſon projet comme tout-à-fait chimérique, & les autres ne permettoient pas de ſe défier de la droiture de ſes intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté, & renvoya l'examen de ſon plan à Diego Ortiz, évêque de Ceuta, & à deux médecins Juifs, eſtimés pour leurs connoiſſances dans la coſmographie, & qu'il avoit coutume de conſulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avoit empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les perſonnes dont les ſuffrages devoient décider cette queſtion, dirigeoient depuis long-tems tous les projets de navi-

(1) Herrera, *Hiſt. de las Indias, Occid. decad.* 1, *Lib. I*, *cap.* 7.

gation

gation des Portugais, & avoient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquoit comme la plus courte & la plus sûre. Ils ne pouvoient par conséquent approuver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie & de reconnoître la supériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses & d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connoître à fonds, ils différerent de prononcer un jugement définitif & en même-tems ils conspirerent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devoit l'exécuter en suivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean oubliant en cette occasion les sentimens d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ces perfides conseils; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb, n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires & n'appercevant aucune marque du voisinage des terres, il se laissa effrayer & retourna à Lisbonne décriant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

1467.

Colomb ayant découvert cette trahison, en ressentit l'indignation naturelle à une ame franche, & dans la chaleur de son ressentiment il se détermina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur le champ le Portugal & aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit désormais choisir en liberté le patron qu'il croiroit le plus disposé à approuver & à exé-

Il quitte le Portugal & passe en Espagne.

1484.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 11. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I*, *cap.* 7.

1484. cuter son plan, il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand & Isabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Castille & d'Aragon. Mais connoissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ses idées, pour négocier en même-tems l'exécution de son projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus instruits & les plus puissans.

Il envoie son frere en Angleterre.

Obstacles qu'il trouve en Espagne.

Ce n'étoit pas sans raison que Colomb craignoit que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux Maures sur le continent. Le caractere circonspect & défiant de Ferdinand, donnoit à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis & singuliers. Isabelle avec un esprit plus élevé & plus entreprenant, étoit obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avoient fait jusques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ses anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissoit un champ vaste à l'activité de la nation & à son amour pour la gloire. Avec des circonstances si défavorables, il étoit impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple lent & circonspect. Son caractere étoit cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans son maintien, réservé dans ses paroles & ses actions, irréprochable dans ses mœurs, & observateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui

concilierent plusieurs amis & lui acquirent une estime si générale, que malgré la simplicité de son extérieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence eût fait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritoient une sérieuse attention. 1484.

Son projet est examiné par des Juges ignorans.

Ferdinand & Isabelle, quoiqu'entierement occupés de la guerre contre les Maures, écouterent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connoissances avoient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondoit ses conjectures & ses espérances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure de la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenoient ou que Colomb trouveroit l'océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest, il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, & qu'il périroit infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémisphères, que la nature avoit séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetterent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance & la pusillanimité se sont excusées dans tous les tems, « que c'est une grande présomption à un parti-

1484. » culier de ſuppoſer qu'il poſſede lui ſeul des connoiſſances » ſupérieures à celles de tout le reſte du genre humain ». Ils ajoutoient que ſi les contrées que Colomb ſe propoſoit de découvrir exiſtoient réellement, elles n'auroient pu demeurer ignorées depuis ſi long-tems, & que les lumieres & la ſagacité des ſiecles précédens n'auroient pas laiſſé la gloire de les découvrir à un pilote obſcur & à un Génois.

Il falloit toute la patience & toute l'adreſſe de Colomb, pour ſuivre ſa négociation avec des hommes ſi prévenus. Il avoit à combattre non-ſeulement l'obſtination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux ſavoir, avec lequel il eſt bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences & cinq années inutilement employées à inſtruire ſes juges & à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Iſabelle un rapport ſi peu favorable, que l'un & l'autre déclarerent à Colomb que juſqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout à fait terminée, il leur étoit impoſſible de s'engager dans aucune autre entrepriſe qui demandât quelque dépenſe.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut ſon projet rejetté pour toujours. Mais heureuſement pour le genre humain la ſupériorité du génie qui rend un homme capable de former une entrepriſe extraordinaire & hardie, eſt communément accompagnée d'un enthouſiaſme aſſez ardent pour n'être ni refroidi par les délais, ni rebuté par les obſtacles. C'étoit-là le caractere de Colomb. Il ſentit vivement le coup qu'on venoit de lui porter ; mais en ſe retirant ſur le champ d'une cour qui l'avoit amuſé ſi long-tems de vaines eſpérances, ſa confiance dans la vérité de ſon ſyſtême ne diminua point, & ſon deſir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir ſol-

1484.

licité ſans ſuccès la protection des ſouverains, il s'adreſſa aux ducs de Medina-Sidonia & de Medina-Celi, qui, quoique ſimples ſujets, étoient aſſez puiſſans & aſſez riches pour mettre ſon projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réuſſit pas mieux, car ces ſeigneurs, ſoit qu'ils ne fuſſent pas plus convaincus par les argumens de Colomb que leurs ſouverains, ſoit qu'ils craigniſſent de bleſſer l'orgueil de Ferdinand, refuſerent de ſeconder une entrepriſe que le monarque avoit rejettée (1).

Négociation de ſon frere en Angleterre.

Au chagrin que Colomb reſſentoit du mauvais ſuccès de ſes tentatives, ſe joignit l'inquiétude que lui cauſoit l'ignorance où il étoit du deſtin de ſon frere Barthelemi qu'il avoit envoyé à la cour de Londres, & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaiſſeau qui portoit Barthelemi avoit été pris par des pirates, & lui-même dépouillé de tout étoit demeuré captif pendant pluſieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper, & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant long-tems de deſſiner & de vendre des cartes, juſqu'à ce qu'il eût gagné aſſez d'argent pour s'habiller décemment & ſe préſenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de ſon frere ſous les yeux du roi qui, malgré ſon extrême économie & ſa défiance pour toute entrepriſe diſpendieuſe & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait juſques-là aucun des princes à qui il avoit été préſenté.

Colomb entrevoit quelque eſpérance en Eſpagne.

Cependant Colomb ignorant ce qu'étoit devenu ſon frere & n'ayant plus aucune eſpérance de la part de l'Eſpagne, étoit déterminé à aller lui-même en Angleterre. Il ſe préparoit

(1) *Vie de Colomb, chap.* 13, Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 7.

1484. à partir & avoit diſpoſé de ſes enfans pour le tems de ſon abſence, lorſque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le ſollicita vivement de différer ſon voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu pluſieurs occaſions de connoître les talens & la vertu. Soit par curioſité, ſoit par amitié, il ſe livra à un examen ſuivi de ſon ſyſtême, conjointement avec un médecin du voiſinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit ſi pleinement de la ſolidité des principes d'où partoit Colomb & de la probabilité du ſuccès, que Perès voulant conſerver à ſa patrie la gloire & les avantages de cette grande entrepriſe, ſe haſarda d'écrire à Iſabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit.

Iſabelle fut frappée des repréſentations d'un homme qu'elle reſpectoit. Elle fit dire à Perès de ſe rendre ſur le champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'étoit établie pendant le ſiege de Grenade, & où elle vouloit conférer avec lui ſur le ſujet
1491. important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, & un préſent d'une petite ſomme pour les dépenſes de ſon voyage. On ſe flattoit alors que la guerre avec les Maures ſeroit bien-tôt heureuſement terminée par la priſe de Grenade, & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entrepriſes. Cette circonſtance, jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb, encouragea ſes amis à ſe montrer avec plus de confiance & à favoriſer ſon projet plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ſes protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Caſtille, & Louis

Santangel receveur des revenus eccléſiaſtiques en Aragon. Leur zele à ſeconder cette grande entrepriſe mérite à leur nom une place honorable dans l'hiſtoire. Ils firent connoître Colomb à pluſieurs perſonnes de haut rang qu'ils intéreſſerent vivement en ſa faveur. 1491.

Mais il n'étoit pas aiſé de perſuader Ferdinand. Sa froide & défiante prudence lui faiſoit encore regarder le projet comme extravagant, & pour rendre inutile le zele des partiſans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des perſonnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance & auſſi peu diſpoſé à ſe relâcher en rien de ſes premieres demandes. Il propoſoit d'armer une petite flotte ſous ſon commandement, & vouloit le titre de vice-roi perpétuel & héréditaire de toutes les mers & de toutes les terres qu'il découvriroit, avec le dixieme des profits qu'elles rapporteroient, en propriété pour lui & ſes deſcendans. En même-tems il offroit d'avancer le huitieme de la dépenſe de l'armement, à condition qu'il auroit une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entrepriſe. Si elle échouoit, il ne demandoit aucune récompenſe. Au lieu d'enviſager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de la vérité de ſon ſyſtême & d'admirer la magnanimité qui, après tant de délais & de refus, lui faiſoit ſoutenir ſes demandes à la même hauteur, les perſonnes qui traitoient avec Colomb ſe mirent à calculer meſquinement les frais de l'expédition & la valeur de la récompenſe. La dépenſe, quelque modérée qu'elle fût, étoit, diſoient-ils, trop conſidérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs & les émolumens que demandoit Colomb étoient exorbitans, quelqu'heureux que fût le

Il eſt de nouveau découragé.

1491. ſuccès, & ſi ſes eſpérances étoient trompées, de ſi magnifiques dons faits à un aventurier paroîtroient inconſidérés & ridicules. Sous ces dehors impoſans de prudence & de précaution, leur opinion parut ſi plauſible & fut ſi vivement ſoutenue par Ferdinand, qu'Iſabelle abandonna tout-à-fait Colomb, & rompit bruſquement la négociation qu'elle avoit repriſe avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avoit éprouvés juſqu'alors. Son rappel à la cour avoit fait renaître ſes eſpérances, & lui avoit fait croire que ſes travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de ſon eſprit lui ſuffit à peine pour ſoutenir ce revers inattendu; il ſe retira le cœur navré, & ne vit plus d'autre reſſource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avoit déjà projetté.

1492. Vers ce tems-là Grenade ſe rendit. Ferdinand & Iſabelle y firent leur entrée en triomphe, & prirent ainſi poſſeſſion d'une ville dont la conquête chaſſoit du cœur de leurs royaumes une puiſſance ennemie & les rendoit maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrenées juſqu'aux frontieres du Portugal. Comme les ſuccès donnent aux eſprits une ardeur qui les éleve & les enhardit, Quintanilla & Santangel les patrons de Colomb, toujours vigilans & adroits, ſaiſirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Iſabelle. Après avoir témoigné quelque ſurpriſe de la voir héſiter ſi long-tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été propoſé à aucun monarque, elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entrepriſes, ils lui repréſenterent que Colomb étoit un homme d'un jugement ſain & d'un caractere irréprochable, parfaitement capable, par ſon expérience dans l'art de la navigation & par ſes connoiſſances dans

la

la cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe & de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie & sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnoit la preuve la plus décisive de la force de sa conviction & de la réalité de ses espérances; que la somme qu'il demandoit pour équiper une flotte étoit fort peu de chose, & que les avantages qui pouvoient en revenir étoient immenses; qu'il n'exigeoit d'autres récompenses de sa découverterte & de ses travaux, que celles que fourniroient les contrées mêmes qu'il espéroit découvrir; qu'autant il étoit digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connoissances humaines & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouveroit de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avoit été si longtems bannie, à découvrir un nouveau monde auquel elle feroit porter la lumiere des célestes vérités & le bonheur qui en est la suite; que si elle ne se décidoit pas sur le champ, l'occasion seroit pour jamais perdue; enfin que Colomb se disposoit à porter ailleurs ses offres; que quelqu'autre prince plus heureux ou plus hardi les accepteroit, & que l'Espagne déploreroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts. 1492.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids & dans un moment si bien choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Isabelle se dissiperent. Elle ordonna tout de suite qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit mises lui-même à son traité, & regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamans en gage pour se

1492. procurer l'argent néceſſaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le tranſport de ſa reconnoiſſance, baiſa la main de la reine, & pour la diſpenſer d'avoir recours à l'expédient déſagréable qu'elle propoſoit, il s'engagea à avancer ſur le champ la ſomme dont on auroit beſoin (1).

Conditions de l'accord qu'il fait avec l'Eſpagne.

Colomb avoit déjà fait pluſieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner pour toujours de l'Eſpagne, lorſque le courier d'Iſabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en ſa faveur, il retourna ſur le champ à Santa-Fé, conſervant cependant quelques reſtes de défiance mêlée avec la ſatisfaction que lui donnoit ſon rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'eſpérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de ſes penſées & de ſes deſirs, effacerent bien-tôt le ſouvenir de tout ce qu'il avoit ſouffert pendant huit années d'incertitudes & de ſollicitations. La négociation fut dès-lors ſuivie avec autant de promptitude que de facilité, & on ſigna le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles.

1°. Ferdinand & Iſabelle, comme ſouverains de l'océan, créoient Colomb grand amiral dans toutes les mers, iſles & continens qui ſeroient découverts par lui, office dont il jouiroit lui & ſes héritiers avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Caſtille dans les limites de ſa nouvelle juriſdiction. 2°. Colomb étoit nommé viceroi de toutes les iſles & continens qu'il découvriroit; mais ſi pour le bien des affaires il étoit néceſſaire d'établir par la ſuite d'autes gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autoriſé à nommer trois perſonnes, dont l'une ſeroit

(1) Herrera, *decad. Lib. I, cap. 8.*

choisie par Ferdinand & Isabelle. L'office de vice-roi devoit aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3°. Ferdinand & Isabelle accordoient à Colomb & à ses héritiers à perpétuité, le dixieme de tous les profits provenans des productions & du commerce des pays qu'il découvriroit. 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit sur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire seroit terminée par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établiroit, & à raison de cette avance il retireroit un huitieme du profit (1). 1492.

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince étoit encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon, & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoient procurer dans la suite un heureux succès.

Préparatifs pour son voyage.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés, mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre, en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendoit de ses ordres se trouva prêt, & Colomb se rendit chez le roi & la reine pour recevoir leurs dernieres instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal, ils lui défen-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 15. Herrera, *decad. Lib. I*, *cap.* 9.

1492. dirent abſolument d'approcher d'aucun des établiſſemens Portugais ſur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays ſur leſquels cette nation réclamoit quelque droit pour les avoir découverts. Iſabelle avoit fait armer les vaiſſeaux dont Colomb devoit prendre le commandement, dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalouſie. Comme le prieur Jean Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, réſidoit dans le voiſinage, ce bon eccléſiaſtique le ſervit encore utilement de ſon crédit auprès des habitans, non-ſeulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant pluſieurs d'entr'eux à faire le voyage. Les principaux de ces aſſociés de Colomb furent trois freres du nom de Pinſon, riches & bons marins, qui voulurent bien riſquer leur vie & leur fortune avec lui.

Cependant malgré tous les efforts d'Iſabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il conſiſtoit en trois vaiſſeaux ſeulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu conſidérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particuliere. Martin Pinſon commandoit le ſecond appellé *la Pinta*, & avoit ſon frere François pour pilote. Le troiſieme, appellé *la Nigra*, avoit pour capitaine Yanes Pinſon. Ces deux derniers étoient très-petits, & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette eſcadre, ſi on peut lui doner ce nom, étoit approviſionnée pour douze mois, & portoit quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui ſuivoient la fortune de Colomb, & quelques gentilshommes de la cour d'Iſabelle, chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépenſe, qui avoit

si fort éffrayé la cour d'Espagne & qui avoit retardé si long-tems la négociation de Colomb, ne passoit pas quatre mille livres sterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France). 1492.

L'art de la construction étoit encore dans l'enfance au quinzieme siecle. Les vaisseaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclata, surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardoit avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connoissance des courans, sans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand projet qui depuis si long-tems occupoit toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auroient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, & fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir. Mais comme il étoit plein de sentimens de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la direction & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même & tous ceux qui partoient avec lui, allerent en procession solemnelle à l'église du monastere de Rabida, où, après s'être confessés & avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prieur Perès, qui joignit ses prieres aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zele si actif.

Son départ d'Espagne.

Le lendemain au matin, mardi 3 d'août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une

1492. foule de ſpectateurs qui élevoient leurs mains au ciel pour en obtenir une réuſſite heureuſe, qu'ils ſouhaitoient plus qu'ils ne

13 Août. l'eſpéroient. Colomb cingla droit aux Canaries, & y arriva ſans aucun événement qui, dans toute autre circonſtance, fût digne d'être remarqué; mais dans un voyage dont les ſuites devoient être ſi intéreſſantes, tout attiroit l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* ſe rompit le deuxieme jour de la route. Cet accident alarma les équipages auſſi ſuperſtitieux que peu habiles à réparer cet accident, & fut regardé comme un augure aſſuré du mauvais ſuccès de l'expédition. D'ailleurs dans le court trajet d'Eſpagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient ſi mauvais & ſi mal en ordre, qu'on jugea qu'ils réſiſteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même-tems longue & dangereuſe. Colomb les fit rétablir de ſon mieux, & ayant embarqué des proviſions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le ſixieme jour de ſeptembre.

La route qu'il ſuit.

C'eſt à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car dès ce moment Colomb faiſant voile directement à l'oueſt, abandonna toutes les routes ſuivies juſques-là par les navigateurs, & ſe jetta dans une mer inconnue juſques-là. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent, mais le ſecond il perdit de vue les Canaries. Auſſi-tôt pluſieurs de ſes matelots abattus & conſternés en conſidérant la hardieſſe de leur entrepriſe, commencerent à déplorer leur ſort & à verſer des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les raſſura par les raiſons qui lui faiſoient eſpérer une heureuſe réuſſite, & par la vue des richeſſes qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduiſoit. Ce dé-

couragement qui se montroit de si bonne heure, fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit, mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance & de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire; & il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir, que tout son courage & toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même & pour le pays qui l'employoit, il joignoit à la chaleur d'un homme à projets, les qualités d'une autre espece qui s'y trouvent rarement unies, une grande connoissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même & le talent de diriger & de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendoient très-propre à commander, étoient accompagnées de toutes les connoissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs Espagnols accoutumés seulement à suivre les côtes de la Méditerranée, ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnoient sur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de sommeil, & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la sonde & tous les autres instrumens d'observation étoient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais, il étoit attentif au mouvement des marées, à la direction des courans, au vol des oiseaux; il observoit les poissons, les plantes marines & tous les corps flottans sur la mer, & il recueilloit dans un journal

1492.

Vigilance & attention de Colomb.

1492.

toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages, accoutumés seulement à des voyages très-courts, ne pouvoient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient. Dans cette vue, quoique le deuxieme jour après leur départ de Gomera ils eussent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, & employa constamment le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvoit à plus de deux cens lieues à l'ouest des isles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau Espagnol n'avoit été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomene aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest, différence qui croissoit à mesure qu'ils avançoient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mysteres de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un océan inconnu & sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les loix de la nature sembloient s'altérer, & le seul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout-à-fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur le champ une explication de ce phénomene qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à ses gens, que leurs murmures s'appaiserent & leur crainte se dissipa.

Craintes & alarmes de son équipage.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route, il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques & sous quelques degrés de latitude en dehors. Ces vents toujours fixes, le pousserent avec une rapidité si soutenue,

ſoutenue, qu'il fut rarement néceſſaire d'employer la voile. A environ quatre cens lieues des Canaries, il trouva la mer ſi couverte de plantes, qu'elle reſſembloit à une prairie d'une vaſte étendue; & elles étoient en quelques endroits ſi épaiſſes, que la marche du vaiſſeau en étoit retardée. Les inquiétudes & les alarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginerent qu'ils étoient arrivés aux dernieres bornes de l'océan navigable, que ces herbes épaiſſes alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachoient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres ſubmergées. Colomb s'efforça de leur perſuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager, comme étant le ſigne du voiſinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit pluſieurs oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau, & diriger leur vol vers l'oueſt. La troupe abattue reprit courage, & conçut quelque eſpérance. 1492.

Ces craintes s'augmentent.

Le premier octobre, l'amiral ſe trouva, ſelon ſon eſtime, à ſept cens ſoixante-dix lieues à l'oueſt des Canaries; mais de peur que ſes compagnons ne fuſſent effrayés de l'étendue du chemin qu'ils avoient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cens quatre-vingt-quatre lieues de faites, & heureuſement pour Colomb, ſon propre pilote & ceux des autres vaiſſeaux n'étoient pas aſſez inſtruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois ſemaines en mer, toujours avançant ſur la même direction ſans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avoient tenté ou même jugé poſſible. Leurs pronoſtics de découvertes, tirés du vol des oiſeaux & d'autres circonſtances les avoient trompés. Les eſpérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avoit

1492. amusés, ou que leur propre crédulité leur inspiroit, s'étoient toutes dissipées, & sembloient s'éloigner plus que jamais: ces réflexions se présentoient souvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation ni d'autre matiere de discours & de raisonnement, que le but & les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus ignorans & les plus timides, & passant par degrés aux plus instruits & aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bien-tôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée. Ils s'éleverent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains qui avoient eu assez de confiance aux vaines promesses & aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la pousuite d'un plan chimérique. Ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu, & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoit tête baissée à une perte certaine; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer; en même-tems ils annonçoient la crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposerent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jetter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

1492.

Adreſſe de Colomb à les calmer.

Colomb ſentit parfaitement tout le danger de ſa ſituation. Il avoit remarqué avec douleur les funeſtes effets de l'ignorance & de la crainte dans le mécontentement de ſa troupe, & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conſerva cependant toute ſa préſence d'eſprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de ſon ame, il ſe montra toujours avec un viſage gai, & affecta la ſatisfaction d'un homme content des ſuccès qu'il a déjà eus & qui en attend de plus grands encore. Quelque fois il employoit l'adreſſe & les inſinuations pour adoucir les eſprits. D'autres fois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faiſant de magnifiques peintures de la renommée & des richeſſes qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs ſouverains, ſi par leur lâche conduite ils faiſoient avorter une entrepriſe ſi noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Eſpagnol au-deſſus de toutes les nations de la terre. Ces gens groſſiers, au milieu même de leurs emportemens ſéditieux, étoient contenus puiſſamment par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à reſpecter. Non-ſeulement il réprima ainſi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur perſuada de s'abandonner encore quelque-tems à ſa conduite.

Nouvelles alarmes.

A meſure qu'ils avançoient, les apparences du voiſinage de la terre ſembloient plus certaines & rendoient l'eſpérance plus vive. Des oiſeaux commençoient à paroître en troupe, volant au ſud-oueſt. Colomb ſuivant encore en cela l'exemple des navigateurs Portugais, que le vol des oiſeaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea ſa direction & porta au ſud-oueſt. Mais après avoir tenu pluſieurs jours cette nouvelle

1492.

route ſans ſuccès, & ne voyant depuis un mois entier que le ciel & l'eau, les matelots perdirent tout à fait l'eſpérance. La crainte ſe réveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le déſeſpoir éclaterent ſur tous les viſages. Toute ſubordination fut perdue. Les officiers qui avoient juſques-là partagé la confiance de Colomb dans le ſuccès de l'entrepriſe, & avoient ſoutenu ſon autorité, ſe rangerent du côté de l'équipage. On s'aſſemble tumultueuſement ſur le pont; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne ſur le champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il ſeroit inutile d'eſſayer encore & les inſinuations & les raiſons qui n'auroient point d'effet après avoir été employées ſi ſouvent, & qu'il étoit impoſſible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout ſentiment généreux. Il ſentit que ni la douceur ni la ſévérité ne pouvoient plus appaiſer une révolte devenue ſi violente & ſi générale. Il ſe vit donc forcé de compoſer avec des paſſions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laiſſer un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit ſolemnellement à ſes gens de ſe conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuaſſent de le ſuivre & de lui obéir encore trois jours, les aſſurant que ſi dans cet intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit ſon entrepriſe pour retourner en Eſpagne (1).

Danger d'une révolte.

Situation critique où ſe trouve Colomb.

Quelqu'animés que fuſſent les gens de Colomb & quelqu'impatience qu'ils euſſent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propoſitions ne leur parurent pas déraiſonnables. Mais Colomb lui-même ne haſardoit pas beaucoup en ſe bor-

Apparences flatteuſes du ſuccès.

(1) Oviedo, *Hiſt. apud Ramuſium, vol. III, pag. 82.*

nant à un terme ſi court. Les ſignes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond, & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication. Les troupes d'oiſeaux étoient en plus grande quantité, & compoſées non-ſeulement d'oiſeaux de mer, mais encore d'eſpeces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roſeau flottant qui ſembloit fraîchement coupé, & une piece de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du ſoleil prenoient un aſpect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud, & durant la nuit le vent devenoit inégal & variable. Colomb fut ſi perſuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre, que le ſoir du onzieme jour d'octobre, après une priere générale pour obtenir de Dieu un heureux ſuccès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaiſſeaux en panne, & veiller toute la nuit, de peur d'être jetté à la côte. Dans ce moment de criſe & d'attente, perſonne ne ferma les yeux. Tous reſterent ſur le pont, le regard attaché ſur le côté où l'on eſpéroit découvrir cette terre deſirée depuis ſi long-tems.

1492.

On découvre la terre.

Vers les dix heures du ſoir, Colomb étant ſur le château-d'avant, obſerva une lumiere à quelque diſtance, & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la diſtingua fort bien, & appellant Salcedo commiſſaire de l'eſcadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement comme ſi elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier *terre*, *terre*, de *la Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires ; mais on avoit été ſi ſouvent trompé par des apparences, qu'on y croyoit plus

1492. difficilement, & qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude & l'impatience. Le jour arriva enfin, & les doutes & les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord, une isle plate & verdoyante garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu, & les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versoit des larmes de joie; on se félicitoit mutuellement. Les actions de graces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Espagnols se jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute & du respect qu'il leur inspiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur insolence, qui lui avoient causé tant de peine & d'inquiétudes, & qui avoient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrêmité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & insulté, ils le regarderent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siecles précédens.

Vendredi 12 octobre.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées s'avancerent vers l'isle, enseignes déployées, au son d'une musique militaire & avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchoit de la côte, on la voyoit se couvrir d'habitans attirés par la nouveauté du spectacle, & dont les attitudes & les gestes exprimoient l'étonnement & l'admiration des objets extraordinaires qui frappoient leurs yeux. Colomb

Premiere entrevue avec les naturels du pays.

fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baiserent la terre, après laquelle ils soupiroient depuis si long-tems. Ils éleverent un crucifix & se prosternant, remercierent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solemnellement possession du pays pour la couronne de Castille & de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisoient (1). 1492.

Leur étonnement réciproque.

Pendant toutes ces cérémonies les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence & avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenoient rien, & dont ils ne prévoyoient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnoit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'océan, qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, & qui portoient au loin un bruit terrible semblable à celui du tonnerre, & accompagné d'éclairs & de fumée, les frapperent d'une telle terreur, qu'ils commencerent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, & comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le sol paroissoit de bonne qualité, mais ne présentoit presqu'aucune marque de culture. Le climat sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable. Les habitans étoient dans toute la

---

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 22, 23, Herrera, *decad.* 1, *Lib.* *I*, *cap.* 13.

1492. ſimplicité de la nature, entierement nuds; leurs cheveux noirs, longs & droits flottoient ſur leurs épaules, ou étoient attachés en treſſes autour de leur tête. Ils n'avoient point de barbe, & tout le reſte de leur corps étoit abſolument ſans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé; leurs traits, ſinguliers plutôt que déſagréables; leur phiſionomie douce & timide. Leurs viſages & d'autres parties de leur corps étoient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réſerve, mais bientôt ils ſe familiariſerent avec les Eſpagnols, & reçurent d'eux avec des tranſports de joie, des grelots, des grains de verre & d'autres bagatelles, pour leſquelles ils donnerent en échange quelques proviſions & du fil de coton, la ſeule marchandiſe de quelque valeur qu'ils puſſent fournir. Vers le ſoir, Colomb retourna à ſes vaiſſeaux, accompagné par un grand nombre d'inſulaires dans leurs bateaux qu'ils appelloient *Canots*, faits d'un ſeul tronc d'arbre, mais qu'ils manioient avec une adreſſe ſurprenante. Ainſi dans cette premiere entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout ſe paſſa en témoignages d'amitié & à la ſatisfaction des uns & des autres: ceux-ci éclairés & ambitieux, ſe formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions; les premiers, ſimples & ſans défiance, ne prévoyant pas les calamités & la déſolation qui s'approchoient de leur contrée.

Colomb prend les titres d'amiral & de vice-roi.

Colomb qui prit dès-lors les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi, appella l'iſle qu'il venoit de découvrir, *San-Salvador*. Elle eſt plus connue ſous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnerent. C'eſt l'une des iſles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle eſt ſituée à plus de trois milles à l'oueſt de Gomera, d'où la petite eſcadre avoit pris ſon point de départ, & ſeulement

ment de quatre degrés plus méridionale; ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'ouest qu'il avoit voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposoit. 1492.

Il s'avance vers le sud.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'isle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas-là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours d'après la théorie qu'il s'étoit faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclud que San-Salvador étoit une des isles que les géographes décrivoient comme située dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant observé que la plupart de ces insulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal. Ils lui montrerent le sud, & lui firent comprendre par signes que l'or abondoit dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étoient le but de son voyage, & qui pouvoient le dédommager des peines qu'il avoit souffertes & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui servir de guides & d'interprêtes lorsqu'ils auroient appris un peu d'espagnol, & ces hommes simples regarderent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvre Cuba.

Il découvrit différentes isles, & prit terre à trois des plus considérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception, de Ferdinand & d'Isabelle.* Mais comme le sol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or, & recevoit par-tout la même réponse qu'il

(1) Pet. Mart. *Epist.* 135.

1492. étoit apporté du ſud. En ſuivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les iſles qu'il avoit déjà viſitées, mais d'un terrein inégal, ſemé de collines & de montagnes, de rivieres, de bois & de plaines; de ſorte qu'il douta ſi c'étoit une iſle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris ſur ſon bord, lui donnerent le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande riviere avec ſa petite eſcadre, & tous les habitans s'enfuirent dans les montagnes à ſon approche. Comme il avoit réſolu de caréner ſes vaiſſeaux en cet endroit, il envoya quelques Eſpagnols avec un des inſulaires de San-Salvador, pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ ſoixante milles du rivage, lui rapporterent que le ſol étoit meilleur & mieux cultivé que dans les iſles qu'on venoit de découvrir, qu'outre beaucoup de hûtes éparſes, ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans; que les naturels, quoique nuds, leur paoiſſoient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avoient été reçus avec le même reſpect; qu'on leur avoit baiſé les pieds & qu'on les avoit honorés comme des êtres deſcendus du ciel; qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine dont le goût reſſembloit à celui de la chataigne rôtie, & une eſpece particuliere de bled appellé *maïz*, qui paroiſſoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture, ſoit rôtie, ſoit en farine; qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupède, qu'une eſpece de chien qui ne pouvoit pas aboyer, & un animal reſſemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit; enfin qu'ils avoient obſervé parmi ces peuples quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

(1) *Vie de Colomb, chap.* 24, 28. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 14.

1492. Ses conjectures à cet égard.

Ces députés avoient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servoit de parure se trouvoit à *Cubanacan*. Ils entendoient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son systême de découverte & son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parloient du grand Kan, & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc-Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque tems à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba jusqu'à l'extrêmité orientale de l'isle; mais quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontroit à chaque pas & de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui, par leur nouveauté, frappoient vivement son imagination (1), il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons & remplir l'attente des souverains qui l'employoient. Les naturels aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal, que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la simplicité des insulaires, indiquerent à l'est une isle qu'ils appelloient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarrasser des signaux que lui fit l'amiral, pour lui ordonner de diminuer de voiles, jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1492. Il découvre l'isle Hispaniola.

Colomb retardé par des vents contraires, ne put pas gagner Hayti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda, le nom de *Saint-Nicolas*, & à l'isle même celui d'*Hispaniola*, en l'honneur de la nation qu'il servoit : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé le nom qu'il lui avoit donné. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta*, ni établir aucun commerce avec les habitans qui s'étoient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta tout de suite Saint-Nicolas, & suivant le côté du nord de l'isle, il entra dans un havre qu'il appella la *Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyoit. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'étoit apperçu déjà qu'on estimoit beaucoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers & de tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire, l'admiration qu'exciterent en eux les petits présens qu'elle avoit rapportés & qu'elle leur montroit avec transport, le desir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissiperent leurs craintes, & déterminerent plusieurs d'entr'eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité & leurs desirs furent satisfaits. Ces peuples ressembloient beaucoup à ceux de Guanahani & de Cuba. Même nudité, même ignorance, même simplicité. Ils paroissoient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étoient doux, crédules & si timides, qu'il étoit aisé de prendre un grand ascendant sur eux, d'autant plus que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avoit fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espece d'êtres au-dessus de l'espece humaine, & descendus immédiatement du

ciel. Ils avoient beaucoup d'or qu'ils recevoient de leurs voisins, & ils l'échangerent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre & des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étoient également satisfaites, chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes, & suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montroient pour lui beaucoup de respect. Son maintien étoit grave & composé. Il avoit de la dignité avec ses gens, & une grande politesse avec Colomb & les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces & une ceinture d'un travail curieux, & il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présens (1). 1492.

Colomb, toujours occupé à découvrir les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication, pour savoir où elles étoient situées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao*, à quelque distance de la mer, & à peu près vers l'est. Frappé de ce mot qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux isles du Japon par Marc Paul par quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, & se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étoient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appella *Saint-Thomas*, & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 32. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* *I*, *cap.* 15, *&c.*

1492. puiſſant appellé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit par la ſuite, étoit un des cinq ſouverains qui ſe partageoient l'iſle. Guacanahari envoya ſur le champ des députés à Colomb, qui lui préſenterent un maſque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu ; le cacique le faiſoit inviter en même-tems à venir au lieu de ſa réſidence, près du havre appellé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'eſt. Colomb envoya quelques-uns de ſes officiers pour viſiter ce prince qui, ſe conduiſant avec plus de dignité, ſembloit mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus, rendirent à Colomb un compte ſi favorable du pays & des habitans, qu'il conſentit avec beaucoup d'empreſſement à l'entrevue que Guacanahari lui propoſoit.

Il perd un de ſes vaiſſeaux.

Dans ce deſſein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent & une mer très-calme. La multitude de ſes occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il ſe retira vers minuit pour prendre quelques repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défenſe expreſſe de le quitter. Celui-ci ſe croyant à l'abri de tout danger, le laiſſa à un mouſſe ſans expérience, & le vaiſſeau emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut ſur le pont. Tout étoit dans la confuſion & le déſeſpoir. Lui ſeul conſerva ſa préſence d'eſprit. Il ordonna à quelques matelots de ſe mettre dans une chaloupe, & d'aller jetter une ancre à la poupe ; mais au lieu d'obéir, ils voguerent vers la *Nigna*, qui étoit environ à une demi-lieue delà. Il voulut faire couper les mats pour ſoulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaiſſeau s'étoit ouvert près de la quille, & faiſoit tant d'eau que ſa perte devint

inévitable. Moyennant le calme de la mer & le secours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, personne ne périt. 1492.
Aussi-tôt que les insulaires s'apperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aiderent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur : aussi-tôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres on les déposa tous dans un même endroit, & il y plaça des sentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine distance, & l'empêchoient non-seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenoit à ces étrangers devenus leurs hôtes (1). Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (2).

Colomb avoit en effet besoin de consolation : il étoit séparé de la *Pinta*, & ne doutoit pas que le traitre Pinson n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premieres nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites & de lui dérober auprès de la reine la gloire & la récompense qui lui

Détresse où il se trouve.

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 18.

1492. appartenoient à ſi juſte titre. Il demeuroit avec un ſeul vaiſſeau, le plus petit & le plus endommagé de l'eſcadre, ayant à traverſer une mer ſi vaſte & à reporter en Europe un ſi grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonſtances étoit alarmante, & toutes enſemble rempliſſoient l'eſprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le deſir de prévenir Pinſon & de combattre les impreſſions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Eſpagne, ne lui permit pas de différer ſon retour.

Il ſe réſout à laiſſer une partie de ſon équipage dans l'iſle.

La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaiſſeaux, & l'opinion qu'il avoit priſe de la bonté du pays & de la douceur des habitans le confirmerent dans la penſée qu'il avoit eue de laiſſer une partie de ſa troupe dans l'iſle, afin qu'en réſidant parmi ces peuples les Eſpagnoles puſſent apprendre leur langue, étudier leurs diſpoſitions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établiſſement d'une colonie qu'il projettoit de ramener, aſſurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de ſes découvertes. Lorſqu'il propoſa ce projet à ſes gens, tous l'approuverent, & ſoit pour ſe repoſer des fatigues d'un long voyage, ſoit légereté naturelle aux navigateurs, ſoit l'eſpérance d'amaſſer de grandes richeſſes dans un pays qui paroiſſoit les promettre, pluſieurs s'offrirent volontairement à reſter à Hiſpaniola.

Il obtient le conſentement des habitans.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet, que d'obtenir le conſentement de Guacanahari, dont la ſimplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occaſion favorable pour lui faire cette propoſition. L'amiral ayant exprimé par ſignes qu'il deſiroit de ſavoir pourquoi les inſulaires s'étoient enfuis avec une ſi grande précipitation à l'approche de ſes vaiſſeaux, le cacique lui fit entendre que le pays étoit déſolé par les *Caraïbes*, peuples habitant quelques iſles ſituées au ſud-oueſt, nation guerriere

guerriere & cruelle, qui se plaisoit dans le carnage & qui mangeoit la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la premiere apparition des Espagnols, les insulaires avoient supposé que c'étoit les Caraïbes auxquels ils n'osoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au moyen qu'ils employoient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, & montra si ouvertement l'impuissance où étoit sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevroit sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique & sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il étoit lui-même, & lui offrit de laisser dans l'isle un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitans des incursions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour se venger des maux qu'ils avoient faits. 1492.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, & se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfans du ciel, & supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrein le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la Nativité), parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades, & on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut fini en dix jours; ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce tems Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses & sa libé- Il bâtit un fort.

1492. ralité la haute opinion qu'ils avoient des Espagnols, & la persuasion où ils étoient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui mériteroient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille, & leur fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des sabres Espagnols, la force de leurs piques & les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connoissant d'autres armes que des fleches de roseau armées d'os de poisson, des sabres & des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnemens & de frayeur. Avant que leur surprise & leur crainte eussent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tomberent à terre se couvrant le visage de leurs mains; & lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnans des boulets, ils conclurent qu'il étoit impossible de résister à des hommes qui disposoient de ces instrumens destructeurs, & qui marchoient armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis.

Instructions qu'il donne à ceux qu'il y laisse.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienfaisance & du pouvoir des Espagnols & avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'isle. Il mit à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui étoit nécessaire pour subsister & se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir unis ensemble, de montrer une soumission sans réserve au

commandement, d'éviter de donner aucun ſujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais ſe mettre en ſon pouvoir en s'avançant dans l'iſle en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paiſible poſſeſſion du pays, & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même-tems à faire mention de leurs noms au roi & à la reine, & à préſenter leurs ſervices ſous le jour le plus avantageux (1).

1492.

1493.

Après avoir pris toutes ces précautions pour la ſûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, & faiſant voile vers l'eſt, il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'iſle. Le 6, il apperçut la *Pinta* & la rejoignit après une ſéparation de plus de ſix ſemaines. Pinſon s'efforça de juſtifier ſa conduite en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans, & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaiſes intentions de Pinſon & de la foibleſſe des raiſons qu'il apportoit pour ſa défenſe, ſentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de compromettre ſon autorité en l'exerçant toute entiere ; il étoit d'ailleurs ſi ſatisfait de cette réunion qui le délivroit de beaucoup de craintes, que toute mauvaiſe qu'étoit l'apologie de Pinſon, il la reçut ſans objection, & parut lui rendre ſon amitié. Pendant ſa ſéparation d'avec l'amiral, Pinſon avoit viſité pluſieurs parties de la côte, & tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avoit fait aucune découverte importante.

(1) Oviedo, *ap. Ramus III, pag.* 82. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 20. *Vie de Colomb, chap.* 34.

1493. Il se détermine à retourner en Europe.

L'état du vaisseau de Colomb & l'impatience de ses gens le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna* ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisoit eau de toute part. Ses compagnons de voyage, après une si longue absence, brûloient du desir de revoir leur pays natal, & de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, & se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitans des différentes isles qu'il avoit découvertes; & outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matiere de quelque commerce, des oiseaux inconnus, & d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention & à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février, & on avoit déjà fait cinq cens lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violents commencerent à s'élever & continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux, fut employé. Mais il étoit impossible de résister à la violence de la tempête; & comme on étoit loin encore de toute terre, leur perte sembloit inévitable. Les matelots eurent recours aux prieres, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes; tous ces moyens étant sans effet & la perte des Espagnols paroissant inévitable, ils s'abandonnoient au désespoir, & s'attendoient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans

Tempête violente.

de si terribles situations, & lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des sentimens plus douloureux encore & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne périt avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit passer à la postérité, comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées, il se retira dans sa chambre & écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avoit suivie, de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts, & de l'établissement de la colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma d'une espece de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, & qu'il jetta à la mer, dans l'espérance que quelqu'accident heureux conserveroit un dépôt si précieux au monde (1).

1493.

Conduite de Colomb.

Enfin la providence vint à son secours, & sauva une vie réservée à d'autres événemens intéressans. Le vent tomba, la mer se calma, & le soir du quinzieme jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connoître. On s'apperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie*, une des Açores ou isles occidentales soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb se

Il relâche aux Açores.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 37. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 1, 2. Voyez la NOTE XVI.

1493. conduisant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchissemens & tous les secours dont il avoit besoin. Une circonstance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta* qu'il avoit perdu de vue le premier jour de la tempête ne paroissoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux, & que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons revinrent, & il se persuada que Pinson avoit fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui & de partager sa gloire en donnant les premieres nouvelles de ses découvertes.

Il arrive à Lisbonne, 24 février.

Cette derniere crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchoit presque au terme de son voyage & qu'il étoit ce semble hors de tout danger, une autre tempête s'éleva presque aussi violente que la premiere, & qui, après l'avoir balotté deux jours & deux nuits, le força d'entrer dans le Tage. Après en avoir demandé la permission au roi de Portugal, il se rendit à Lisbonne, & quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvemens de jalousie en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carriere des découvertes qu'ils croyoient réservée à eux seuls, & dès les premiers pas éclipser leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avoit exécuté une entreprise aussi nouvelle que grande. Le roi l'admit en sa présence, le traita avec la plus haute considération, écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb de son côté jouissoit de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte, & de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui, par une ignorance nuisible à elles-mêmes & fatale à leur pays, ve-

4 mars.

1493.

noient de les rejetter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier (1).

Il retourne en Espagne.

Colomb impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois & onze jours après son départ de ce même lieu. Aussi-tôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens & leurs compatriotes, & savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions singulieres des pays qu'on avoit découverts, l'effusion de la joie fut générale & ne put se contenir. On sonna toutes les cloches; on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple en procession solemnelle l'accompagna, lui & sa troupe, à l'église, où ils allerent pour remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long & le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta*, que la violence de la tempête avoit jettée bien loin au nord.

Sa réception.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de son arrivée & de ses découvertes. Ferdinand & Isabelle, également étonnés & ravis d'un succès qu'ils n'espéroient presque plus, répondirent à Colomb de la maniere la plus honorable & la plus flatteuse, lui manderent de se rendre sur le champ auprès d'eux, pour apprendre de lui-même le détail de son expédition & des cir-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 40, 41. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 3.

1493. constances du service signalé qu'il venoit de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens. Ferdinand & Isabelle ordonnerent que son entrée dans la ville se fit avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur regne un si grand lustre. Les hommes qu'avoit amenés Colomb des pays qu'il venoit de découvrir, marchoient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisoit regarder comme des hommes d'une espece nouvelle. Après eux on portoit les ornemens d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, & la poudre du même métal recueillie dans les rivieres; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche & attiroit tous les yeux. On contemploit avec admiration un homme extraordinaire, dont le génie & le courage avoient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand & Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés sous un dais magnifique. A son approche ils se leverent, & ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siege préparé pour lui, & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractere de la nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée, & en même-tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient

espéroient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoiſſance & de l'admiration que leur inſpiroient ſon courage & ſes travaux. Il fut confirmé, lui & ſes héritiers, par des Lettres-patentes, dans tous les privileges ſtipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, & à leur exemple, tous les courtiſans le traiterent en toute occaſion, avec les égards réſervés aux perſonnes du plus haut rang. Mais ce qui ſatisfit plus que toutes ces faveurs, cet eſprit actif & entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équipper promptement une flotte avec laquelle il pût non-ſeulement s'aſſurer la poſſeſſion des pays qu'il avoit déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il ſe flattoit toujours de découvrir (2). 1493.

Etonnement que cauſent ſes découvertes.

Tandis que ces préparatifs ſe faiſoient, le bruit de l'expédition & des découvertes de Colomb ſe répandoit & attiroit l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avoit découvert un nouveau monde, ne pouvoit croire une choſe ſi fort au-delà de la ſphère des idées communes. Les hommes inſtruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement & d'en prévoir les ſuites, l'apprirent avec des tranſports d'admiration & de joie. Ils en parloient avec raviſſement; ils ſe félicitoient les uns les autres d'avoir vécu dans un ſiecle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoiſſances, ouvroit au genre humain une moiſſon nouvelle de recherches & d'obſer-

(1) Voyez la NOTE XVII.

(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 42, 43. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 3.

1493. vations, & fournissoit désormais à l'homme un moyen de connoître parfaitement la structure & les productions du globe qu'il habite (1). Les opinions se partagerent, & l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts; on demandoit à quelle division de la terre ils appartenoient. Colomb soutenoit toujours sa premiere idée, & vouloit qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment étoit confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'isle, & il avoit rapporté des isles qu'il avoit visitées, une assez grande quantité de ce métal, pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, étoit commun dans ces isles. Le piment lui paroissoit être une espece de poivre d'Inde. Il prenoit une racine assez ressemblante à la rhubarbe, pour cette drogue précieuse qu'on supposoit alors être une production particuliere des Indes orientales (2). Les oiseaux qu'il avoit apportés, étoient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paroissoit le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminerent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, & Ferdinand & Isabelle leur donnerent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordée à Colomb à son retour (3). Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte & la vraie

Connues sous le nom d'Indes occidentales.

(1) P. Mart. *Epist.* 133, 134, 135. Voyez la NOTE XVIII.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 20. Gomera, *Hist. cap.* 17.

(3) *Vie de Colomb*, *chap.* 44.

ſituation du nouveau monde mieux déterminée, il conſerva ſon premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, & ſes habitans *Indiens*. 1493.

Préparatifs pour un ſecond voyage.

Ce nom ſi ſéduiſant, les échantillons apportés par Colomb de la richeſſe & de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs, que ſes compagnons mettoient dans leurs récits, donnerent de ſi belles eſpérances, que le goût des découvertes & des entrepriſes s'anima tout à coup parmi les Eſpagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrerent la plus grande impatience pour une ſeconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perſpective offerte à leur avidité & à leur ambition, leur faiſoit fermer les yeux ſur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paroiſſant avoir oublié ſon caractere précautionné & ſon éloignement pour les entrepriſes haſardeuſes, partageoit l'enthouſiaſme de ſes ſujets. Il fit faire les préparatifs d'une ſeconde expédition, & ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Eſpagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit aſſez conſidérable même dans notre ſiecle, conſiſtoit en dix-ſept vaiſſeaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port: il s'embarqua 1500 perſonnes, parmi leſquelles ſe trouvoient beaucoup de gentilshommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoit reſter dans le pays, & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe défendre & pour former un établiſſement. Ils emportoient toutes les eſpeces d'animaux domeſtiques de l'Europe, toutes les ſemences & toutes les plantes qui paroiſſoient devoir réuſſir ſous le climat des Indes occidentales, avec des uſtenſiles

1493.

Droits de l'Espagne sur le nouveau monde, confirmés par le pape.

& des outils de toutes sortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit (1).

Cependant quelqu'importans & bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand & Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions, la propriété & la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais & la superstition de ce siecle leur faisoient une nécessité d'obtenir du pape la concession de ces nouvelles terres. On supposoit que le pontife, comme vicaire & représentant Jésus-Christ, avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, souillé de tous les crimes qui peuvent deshonorer l'humanité, remplissoit alors le siege de Rome. Comme il étoit né sujet de Ferdinand, & que la protection & les secours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de ses desseins ambitieux pour l'élévation de sa famille, il accorda sur le champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien, & qui servoit au contraire à étendre l'autorité & les prétentions des papes, il donna à Ferdinand & Isabelle tous les pays qu'habitoient les infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvriroient dans la suite; & en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jésus-Christ, il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont il ignoroit la situation & jusqu'à l'existence, loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais comme il falloit éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite au Portugal, il établit pour limites entr'elles une ligne qu'on supposeroit tirée d'un pole à l'autre, & passant à cent lieues à l'ouest des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 5. *Vie de Colomb*, *chap.* 45.

de son pouvoir, aux Portugais tout ce qui étoit à l'est de cette ligne, & donnant aux Espagnols tous les pays à l'ouest (1). Ferdinand avoit fait valoir le desir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de sa demande au pape ; & dans la bulle, cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire-apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, & se dévouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui ayant reçu quelques teintures de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beacoup de solemnité, le roi lui-même, le prince son fils & les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On sait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde, n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le desiroient & qu'ils avoient lieu de l'espérer.

1493.

Second voyage de Colomb.

Ferdinand & Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui leur paroissoit incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvoient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb étoit extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée, & de suivre la carriere de gloire qu'il s'étoit ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre, & touchant encore à l'isle Gomera, il porta au sud & s'avança dans cette direction plus qu'il n'avoit fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui regnent

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 4. Torquemada, *Mon. Ind. Lib.* XVII, *cap.* 3.

1493. 2 novembre.

entre les tropiques, & fut porté vers un grouppe d'isles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avoit déjà découvertes. Le vingt-sixieme jour après son départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *isles du Vent*, à laquelle il donna le nom de *Deseada* (la Desirade), à cause du desir que ses gens montroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico*, & plusieurs autres isles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avoit peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquerent, ils furent reçus d'une maniere qui les convainquit de l'esprit guerrier & de l'audace des insulaires, & ils découvrirent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissoient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Il arrive à Hispaniola le 22 novemb.

Colomb étoit trop empressé de savoir l'état de sa colonie, & de lui porter les secours dont il supposoit qu'elle avoit besoin, pour s'arrêter dans aucune de ces isles. Il continua donc sa route vers Hispaniola (2). Lorsqu'il arriva à la Nativité où il avoit laissé ses trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des transports de joie. Inquiet de leur sort & soupçonnant ce qui leur étoit arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nou-

(1) Oviedo, *ap. Ramusium III*, 85. *B.*

(2) P. Martyr, *decad. pag.* 15, 18. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 7. *Vie de Colomb*, *chap.* 46, &c.

1493.

velles de sa colonie, s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entierement démoli; des lambeaux d'habillemens Espagnols, des débris de leurs armes & de leurs ustensiles répandus autour de lui, ne laisserent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison (1). Tandis que les Espagnols pleuroient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après son départ de l'isle. Un commerce suivi avec les Espagnols avoit diminué peu à peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite & leurs violences, avoient bientôt laissé voir qu'ils avoient tous les besoins, toutes les foiblesses & toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui leur en imposoit par sa présence & son autorité, la garnison avoit secoué toute espece de subordination, & oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'étoit rendu indépendant & s'étoit abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires étoient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étoient portés en petites troupes dans toute l'isle, exerçant par-tout leur avidité & leur insolence. Ces violences sans prétextes avoient à la fin lassé la patience & excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur & sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestoient sur-tout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avoit surpris & fait périr plusieurs qui parcouroient l'isle avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avoit ensuite assemblé ses sujets, & ayant investi le fort, il y avoit fait

Sort des Espagnols qu'il y avoit laissés.

(1) *Hist. de cura de los palacios M. S.*

1493.

mettre le feu. Quelques Espagnols avoient été tués en s'y défendant; le reste avoit péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avoient pas encore détaché d'eux, avoit pris les armes pour les défendre, & avoit reçu une blessure qui le retenoit chez lui.

Conduite prudente de Colomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons; mais Colomb vit que ce n'étoit pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejetta donc l'avis de plusieurs de ses officiers qui vouloient se saisir de la personne du cacique, & venger la mort des Espagnols en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'ils projettoient, & leur exposa le danger de soulever contr'eux toute l'isle en exerçant une rigueur inutile & déplacée; au lieu de perdre le tems à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvoient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine & plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, & obligeant tous les Espagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le salut commun dépendoit, les maisons & les remparts furent bientôt en état de les loger & de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante, la premiere que les Européens fondoient dans le nouveau monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

Mécontentement que lui cause son équipage.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 51. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 10.

qui

qui pouvoient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte; mais, ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervoit. Plusieurs d'entre eux étoient des gentilshommes, qui n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étoient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc-Paul ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avoient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignoit, & que s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne seroit que par des efforts très-lents & par une longue persévérance de travail & d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jetta dans un abattement voisin du désespoir, & les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçoit de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit chaque jour de différentes parties de l'isle. Ils n'avoient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le tems & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs desirs. L'esprit de mutinerie devint général & il se fit une conspiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, & envoya les autres prisonniers

1493.

1493. en Eſpagne. Il y renvoyoit en même-tems douze vaiſſeaux de transport qui l'avoient accompagné, & demandoit un renfort d'hommes & de nouvelles proviſions (1).

1494. Il examine l'état du pays. 12 mars.

Cependant, pour prévenir l'oiſiveté qui nourriſſoit le mécontement des Eſpagnols en leur laiſſant le tems de penſer au renverſement de leurs eſpérances, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement ſous le commandement d'Alonſo d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour viſiter le diſtrict de Cibao, où l'on diſoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il ſoutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ſes troupes. Il déploya, dans cette occaſion, tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des inſulaires. Il marcha enſeignes déployées, au ſon d'une muſique guerriere, & faiſant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant & tantôt à ſon arriere-garde. Comme c'étoit la premiere fois que les habitans du nouveau monde voyoient des chevaux, l'aſpect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur, impreſſions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domeſtique, ni aucune idée du ſurcroît de force que l'homme s'étoit donné en ſe ſoumettant le cheval. Ils imaginerent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un ſeul corps animé & un être doué de raiſon, dont les mouvemens rapides leur cauſoient le plus grand étonnement, & dont l'impétuoſité & la force leur ſembloit irréſiſtibles. Colomb s'efforçoit ainſi d'inſpirer aux inſulaires une grande crainte des Eſpagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner auſſi leur confiance & leur amitié. Il ſe conduiſoit avec eux, dans toutes

(1) Herrerra, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 10, 11.

les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse & la justice la plus exacte, & il les traitoit non-seulement avec humanité, mais avec indulgence. La description que les naturels lui avoient faite de Cibao s'étoient trouvée vraie. Ce pays montagneux & sans culture rouloit l'or dans tous ses ruisseaux, & on y en trouvoit des grains, dont quelques-uns étoient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre & purifier la mine, étoient des opérations au-dessus de leur industrie, & ils ne faisoient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie & de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en possédoient, ils l'avoient recueilli dans le lit des rivieres ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques, les Espagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens qui n'avoient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux & touché de leurs mains (3).

1494.

Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie.

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao, vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons qui se trouvoient pressés par des besoins de différens genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avoient

(1) Oviedo, *Lib. II, pag.* 90. A.
(2) P. Martyr, *decad. pag.* 32.
(3) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 52.

1494. apporté d'Europe, étoit en grande partie consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu par la chaleur & l'humidité du climat, qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrein & avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim, & étoient déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençoient en même-tems à être attaqués des maladies particulieres à la zone torride, & dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais & contenu les rivieres dans un lit constant. Effrayés de la violence & des symptômes du mal, ils accusoient Colomb & les compagnons de sa premiere expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & stérile, où ils alloient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers & des colons les plus distingués adoptoient & répétoient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité & toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la subordination. Il employa alternativement les menaces & les promesses; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontens, que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageroient de leurs souffrances, & qui effaceroient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Colomb tente de nouvelles découvertes.

Lorsque Colomb, par ses soins & sa prudence eut ramené

l'ordre & la paix, il crut pouvoir quitter l'isle & poursuivre ses découvertes. Il vouloit sur-tout s'assurer si ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étoient une portion absolument séparée. Il confia, en son absence, le gouvernement de l'isle à son frere D. Diego, aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'isle, & d'y établir l'autorité des Espagnols; après avoir laissé à l'un & à l'autre des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devoient tenir, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba (1), il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites isles qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers & des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre qui ne cessent presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuiserent. Sa troupe excédée de fatigue & de faim, murmuroit, menaçoit, étoit prête à se porter contre lui aux plus violentes extrêmités. Environné de dangers de toute espece, il étoit obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres & de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasion d'étendre son expérience & ses lumieres, & elles furent le 1494.

(1) Voyez la NOTE XIX.

1494. salut de sa petite escadre ; mais une si longue fatigue de corps & une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fievre violente qui se termina par une létargie dans laquelle il perdit la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (1).

27 septemb. A son retour à Isabelle il y trouve son frere Barthelemi.

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frere Barthelemi, contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés depuis la séparation de deux freres que les mêmes goûts & les mêmes talens unissoient d'un étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce tems aucun commerce l'un avec l'autre. Barthelemi, après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, & avoit sçu qu'il se disposoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand & Isabelle le reçurent avec la considération que méritoit le frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services, pensant avec raison que ce seroit une grande joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 54. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 13, 14. P. Martyr, *decad. pag.* 34, *&c.*

fecours pour les befoins des Efpagnols, & ne pouvoient les défendre long-tems des horreurs de la famine. L'ifle ne leur fourniffoit pas de quoi y fuppléer. Ils étoient en même-tems menacés d'un danger plus grand encore & plus prochain. Après le départ de Colomb, les foldats qui étoient fous les ordres de Margarita, avoient fecoué toute difcipline & toute fubordination. Au lieu de fuivre les fages inftructions de l'amiral, ils fe difperfoient dans toute l'ifle, vivant à difcrétion chez les Indiens, pillant leurs provifions, s'emparant de leurs femmes & traitant ces hommes doux & paifibles avec toute l'infolence & la tyrannie militaire (1). 1494.

Tant que les Indiens avoient pu efpérer que leurs fouffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppreffeurs, ils s'étoient foumis en filence & avoient diffimulé leur défefpoir. Mais ils s'étoient enfin apperçus que bientôt ils ne pourroient plus fecouer le joug. Les Efpagnols avoient bâti une ville, & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient conftruits des forts en différens endroits, enclos & femé quelques terreins. Ils paroiffoient venus, non plus fimplement pour vifiter l'ifle, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas confidérable, les Indiens avoient une culture fi imparfaite & fi ftrictement mefurée fur leur propre confommation, qu'il ne leur étoit pas poffible de fournir à la fubfiftance de ces nouveaux hôtes. Indolens & fans activité, d'un tempérament naturellement foible & énervé encore par la chaleur du climat, ils fe contentoient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain infipide fait avec la caffave, fuffifoient pour

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 47.

1494. nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excès. Ces pauvres gens voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables, & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, & qu'ils étoient venus parmi eux pour y chercher à subsister (1). En même-tems que le soin de leur propre conservation faisoit desirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommoient en si peu de tems le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevoient tous les jours ajoutoient à leur impatience ; mais après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étoient menacés, soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il leur étoit nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, & de les chasser de l'établissement qu'ils avoient formé par la violence.

Guerre avec les Indiens.

Telles étoient les dispositions générales des Indiens, lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols, & enflammés d'une rage dont leur caractere doux & patient ne paroissoit pas susceptible, ils n'attendoient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartoient, étoient souvent surpris & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits & rétablit l'autorité

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 17.

de

de Colomb. On ne vit de salut que dans une entiere confiance en sa sagesse. Il devenoit nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avoit évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelqu'inégal que pût paroître le combat entre les habitans du nouveau monde, nuds, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de fleches dont la pointe étoit d'os de poissons, & des Européens accoutumés à la discipline & pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ, pouvoit devenir également funestes. Colomb convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations, assembla tout de suite ses troupes. Elles étoient réduites à un très-petit nombre; les maladies causées par la chaleur & l'humidité du pays avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remedes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étoient morts, & plusieurs de ceux qui restoient étoient incapables de service (1). Le corps de troupes qui entra en campagne consistoit seulement en deux cens hommes de pied, vingt chevaux & vingt grands chiens : on peut sans doute trouver étrange d'entendre faire mention de chiens comme faisant partie d'une armée ; mais ces animaux n'étoient pas les

1494.

1495.

24 mars.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 61.

1495. ennemis les moins redoutables pour des Indiens nuds & timides. Tous les caciques de l'isle, si l'on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avoient rassemblé leurs forces qui montoient, si nous en croyons les historiens Espagnols, à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois & dans les défilés de leurs montagnes, il eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Réal, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le tems de s'appercevoir de leur erreur & de changer leur position. Il les attaqua pendant la nuit, tems où les troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée & ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu & la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, & les chiens, lâchés à propos, ajouterent tellement à leur trouble & à leur consternation, qu'ils jetterent bas leurs armes, & laisserent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup. On en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage (1). Le reste perdit dès ce moment tout espoir & toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

On impose une taxe sur les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'isle & à la soumettre, sans trouver aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'isle où l'on trouvoit de l'or étoient obligés de fournir, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est-là la

(1) Voyez la NOTE XX.

premiere taxe réguliere qui ait été imposée sur les Indiens, & elle a servi de base & d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartoit en cela des maximes de douceur qu'il avoit jusqu'alors suivies & recommandées : mais à cette époque on intriguoit puissamment contre lui à la cour, pour ruiner son crédit & décrier ses opérations. On rendoit des comptes très-désavantageux de lui-même, & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Espagne; & pour justifier leur conduite & satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnoient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtisans voyoient avec envie sa réputation & son crédit croître de jour en jour. Fonseca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avoit conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raisons que les écrivains du tems ne font pas connoître, qu'il écoutoit avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger sans amis, sans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de soutenir son crédit & de réduire ses adversaires au silence, c'étoit de fournir une assez grande quantité d'or, non-seulement pour justifier ce qu'il avoit annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand & Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens, & à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion de la douceur & de l'humanité avec lesquelles il avoit jusqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

1495.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 17.

1495.
Effets funestes de l'établissement de la taxe.

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'imposoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence sans aucun soin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une industrie si réguliere & si continue; & cette servitude leur parut si cruelle, que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osoient plus combattre, & d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la voracité des Espagnols, ils ne douterent pas du succès. Ils suspendirent toute culture. Ils ne semerent point de maïs. Ils arracherent toutes les racines de manioc qui étoient plantées, & se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Espagnols furent réduits aux dernieres extrêmités; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe & trouverent tant de ressources dans leur industrie & leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; & dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Intrigues contre Colomb à la cour d'Espagne.

Tandis que Colomb jettoit ainsi les fondemens de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, ses ennemis travailloient sans relâche à le priver de la gloire & des récompenses auxquelles ses services & ses travaux lui donnoient tant de

droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établiſſement, les maladies cauſées par un climat mal-ſain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut repréſenté comme les effets de ſon ambition imprudente & inquiete. Son attention à conſerver la diſcipline & la ſubordination, fut appellée rigueur exceſſive ; & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le déſordre, furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accuſations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuſe, qu'on nomma un commiſſaire chargé de ſe tranſporter à Hiſpaniola, & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado, valet de chambre du roi, qu'ils propoſerent bien moins pour ſa capacité que pour ſon dévouement à leurs intérêts. Enflé de ſon élévation ſubite, Aguado déploya dans l'exercice de ſon miniſtere, la ſotte importance & l'inſolence ridicule, ordinaires aux petits eſprits lorſqu'ils ſe voient revêtus de dignités qu'ils n'oſoient eſpérer & chargés d'emplois au-deſſus de leurs forces. Il écouta avidement non-ſeulement les Eſpagnols mécontens, mais même les Indiens. Il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'eſprit de diſſenſion dans l'iſle, & ne fit aucun réglement qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'adminiſtration de Colomb. Colomb ſentit vivement combien ſa ſituation ſeroit humiliante s'il demeuroit dans le pays où un juge ſi prévenu obſervoit toutes ſes démarches & affoibliſſoit ſon autorité ; il prit donc la réſolution de retourner en Eſpagne, dans le deſſein de mettre ſous les yeux de Ferdinand & d'Iſabelle un récit exact de tout ce qui s'étoit paſſé, ſur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ſes ennemis, eſpérant obtenir de leur

1495.

1496. équité & de leur discernement une décision juste & favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthelemi son frere, avec le titre d'*Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan, président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus (1).

Colomb revient en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallele du vingt-deuxieme degré de latitude; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Ce malheureux choix qu'on ne peut guere regarder comme une faute de la part de l'amiral, dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore dans l'enfance, l'exposa à des dangers & à des travaux infinis, en le forçant de lutter continuellement avec les vents alisés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience & sa fermeté ordinaires, mais il fit si peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin ses provisions commencerent à s'épuiser. L'équipage & lui-même étoient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractere, & refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui proposoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord, ou de les jetter à la mer pour diminuer

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 18. *Lib. III*, *cap.* 1.

1496.

le nombre des bouches. Il leur repréſenta que ces pauvres gens étoient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux & ayant droit à partager le même ſort. Son autorité & ſes remontrances écarterent ces idées féroces ſuggérées par le déſeſpoir; & elles n'eurent pas le tems de renaître, car on vit bientôt la côte d'Eſpagne, & toutes les craintes & toutes les ſouffrances diſparurent (1).

Sa réception à la cour d'Eſpagne.

Colomb parut à la Cour avec la confiance tranquille, mais modeſte, d'un homme qui ſe regarde non-ſeulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importans ſervices. Ferdinand & Iſabelle, honteux de leur facilité à écouter des accuſations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de conſidération ſi diſtinguées, que ſes ennemis demeurerent couverts de confuſion; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton & d'autres marchandiſes précieuſes que Colomb produiſit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontens avoient tenus ſur la pauvreté du pays. En ſoumettant les Indiens à la couronne & en leur impoſant une taxe réguliere, il avoit donné à l'Eſpagne une multitude de nouveaux ſujets, & fondé pour elle un revenu qui paroiſſoit devoir être conſidérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre ſource de richeſſe encore plus abondante; & quelque ſolides que fuſſent ces avantages, Colomb les repréſentoit ſeulement comme des préludes à d'autres acquiſitions, & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit, & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (2).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, , *cap.* 1. *Vie de Colomb*, *chap.* 64.
(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 65. Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 1.

1496.
On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie.

Ces considérations attentivement méditées, firent une grande impression, non-seulement sur Isabelle qui étoit flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même qui, ayant rejetté d'abord ses projets, étoit plus disposé à se défier de leur succès. L'un & l'autre se déterminerent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui étoit nécessaire pour en achever l'établissement, & à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde; dans le second on s'étoit proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avoient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols & par des accidens imprévus, effets de différentes causes. On vouloit dresser & suivre un nouveau plan pour une colonie réguliere, qui pût servir de modele à tous les établissemens semblables qui se feroient dans la suite. Chaque article fut pesé & réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueroient. Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions, & le nombre en étoit déterminé d'après l'utilité de chaque classe & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit convaincu que dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres, le premier soin devoit être d'obtenir des subsistances par la culture; l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, & comme

toutes

toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir, on envoyoit une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1). 1496.

Défaut dans ce plan.

Jusques-là ces dispositions étoient sages & convenables à l'objet qu'on avoit en vue; mais on prévoyoit qu'il seroit bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étoient convaincus n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert, sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vuida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, & les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il étoit pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les Colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force & l'autorité des loix. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique, ne pouvoit manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse, & de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouverent & ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 2.

1496.

L'armement essuie beaucoup de retardemens.

Européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause (1).

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement & sans peine de Ferdinand & d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution, il essuya des retardemens qui auroient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés & à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, & en partie de l'épuisement où se trouvoient les finances par les dépenses excessives qu'avoit occasionné le mariage du fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, & celui de Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (2); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Etonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains à son retour & contenus par sa présence, ils laisserent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque de Badajos, ils traverserent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entiere avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinoit (3), & presque deux ans avant que la petite escadre dont

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 2. (2) Pet. Mart. *Epist.* 168. Touron, *Hist. génér. de l'Amér.* 1, *pag.* 51. (3) *Vie de Colomb*, *chap.* 65.

il devoit prendre le commandement fût en état de mettre en mer (1). 1498.

L'armement consistoit seulement en six vaisseaux d'un port médiocre & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'ils avoit découverts, il se proposoit, pour y arriver, de faire voile des Canaries ou des isles du Cap-verd directement au sud, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne & alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les isles du Cap-verd, & continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme; il éprouva en même-tems une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclatoient ou laissoient écouler la liqueur, & que les provisions se gâtoient (2). Les Espagnols qui ne s'étoient jamais avancés si loin au sud, craignoient que les vaisseaux ne prissent feu, & commençoient à croire ce qu'avoient dit de la zone torride les anciens, qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles & qu'il fût difficile de rester sur le pont.

Troisieme voyage de Colomb.

30 mai.

4 juillet.

19 juillet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 9. (2) P. Martyr. *decad. pag.* 70.

1498. L'amiral qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue & le défaut de sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fievre. Toutes ces circonstances le forcerent de céder aux instances de ses gens, & de changer sa route pour porter au nord-ouest & toucher quelqu'une des isles Caraïbes où il pourroit se réparer & prendre quelques provisions.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Le premier août, le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable, en criant *terre*. On gouverna de ce côté, & l'on découvrit une isle considérable que l'amiral appella isle de la *Trinité*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane près de l'embouchure de l'Orenoque. Cette riviere, quoique du troisieme ou quatrieme ordre pour la grandeur parmi celles du nouveau monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme & coule avec tant d'impétuosité, que lorsqu'elle rencontre le marée qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui éleve & agite les flots d'une maniere surprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'océan sans les y mêler (1). Avant d'avoir pu connoître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appella *la bouche du dragon*. Lorsque le danger fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura avec beaucoup de jus-

(1) Gumilla, *Hist. de l'Orenoque*, tom. I, pag. 14.

teſſe qu'une ſi grande riviere ne pouvoit pas être fournie par une iſle, & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis ſi long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'oueſt, le long de la côte des provinces qui ſont aujourd'hui connues ſous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits, & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent reſſembler à ceux des Indiens d'Hiſpaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques, & des perles très-belles qu'ils échangerent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils ſembloient avoir plus d'intelligence & de courage que les habitans des iſles. On y voyoit des quadrupèdes de différentes eſpeces, & une grande variété d'oiſeaux & de fruits (1). L'amiral fut ſi tranſporté de la beauté & de la fertilité du pays, que plein de cet enthouſiaſme qui accompagne ordinairement la paſſion des découvertes, il imagina que c'étoit-là le paradis terreſtre de l'écriture, que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter tant que ſon innocence le rendroit digne d'un ſi beau ſéjour (2). C'eſt ainſi que Colomb eut la gloire non-ſeulement de faire connoître au genre humain l'exiſtence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte & de conduire le premier les Eſpagnols au vaſte continent qui eſt devenu la plus conſidérable partie de leur empire & la principale ſource de leurs richeſſes. Le mauvais état de ſes vaiſſeaux, le manque de vivres, ſes infirmités & l'impatience de ſes gens ne lui permirent pas de pouſſer plus loin ſa découverte. Il ne put ſe 1498.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 9, 10, 11. *Vie de Colomb*, *chap.* 66, 73.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 12. Gomera, *chap.* 84. Voyez la NOTE XXI.

1498. difpenfer de regagner Hifpaniola. En fon chemin il découvrit les ifles de Cubagua & de Margarita, devenues confidérables

30 août. par la pêche des perles. En arrivant à Hifpaniola, il étoit épuifé de fatigues & de maladies ; mais les affaires de la colonie étoient dans une fituation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un fi grand befoin.

Etat d'Hifpaniola à fon arrivée.

Pendant fon abfence, ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade, en conféquence des confeils que lui avoit donnés Colomb avant fon départ, avoit tranfporté la Colonie d'Ifabelle dans un lieu plus commode de l'autre côté de l'ifle. Il avoit jetté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus confidérable que les Européens euffent dans le nouveau monde, & le fiege de tous les tribunaux fuprêmes de la cour d'Efpagne en Amérique. Dès que les Efpagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir dans l'inaction & leur ôter le loifir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'ifle que fon frere n'avoit pas encore vifitées ou affujetties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune réfiftance, fe foumirent par-tout aux tributs qui leur furent impofés ; mais ils trouverent bientôt le joug fi infupportable, que tout redoutables qu'étoient pour eux les Efpagnols, ils prirent les armes contre leurs oppreffeurs.

Révolte de Roldan.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds & défarmés. Mais pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereufe parmi les Efpagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans

(1) Pet. Martyr, *decad. pag.* 56.

un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractere turbulent & une ambition aveugle, le porterent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité. Ils avoient pour but, disoit-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il étoit honteux pour des Castillans de demeurer esclaves, soumis, & dociles, de trois aventuriers Génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, & une nation voit toujours avec tant de jalousie & de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même-tems que son rang & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, & prenant les armes contre l'Adelentade & son frere, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuerent de méconnoître l'autorité de l'Adelentade, mais ils exciterent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

1498.

Tel étoit le malheureux état de la colonie lorsque Colomb

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 5, 8. *Vie de Colomb*, *chap.* 74, 77. Gomera, *chap.* 23. P. Martyr. *pag.* 78.

1498. arriva à Saint-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries, n'y avoient pas encore paru. Par la mal-adresse du pilote & la force des courans, ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue, & forcés de se jetter dans un havre de la province de Xaragua, où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelentade; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux Colons qu'ils amenoient, & qui se rendroient, disoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnemens pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étoient des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & la licence, & à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adopterent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires s'appercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, & arriverent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avoient été chargés de porter, étoit tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un foible secours (1).

Le renfort d'hommes qui s'étoit associé à la révolte de Roldan, le rendit plus formidable & non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude & indigné de l'audace des mécontens, ne voulut pas se presser

Appaisée par la prudence de Colomb.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 78, 79.

d'en

d'en venir aux mains. Il trembloit à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affoiblissant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'appercevoit aussi que les préventions & les passions qui avoient fait prendre les armes aux rébelles avoient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuroient fideles, que plusieurs d'entr'eux blâmeroient des mesures violentes, & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public & le danger de sa situation le déterminerent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à tous ceux qui rentreroient dans leur devoir, & ramena en effet par-là quelques mécontens. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner, ce qui convenoit à ceux que la maladie ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, & satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi par degrés & sans répandre une goute de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entiere, & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1). 1498.

1499. Nouveaux arrangemens pour l'établissement des Colons.

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque Colon en différentes parties de l'isle, & l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrein pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avoit d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce réglement dans

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 13, 14. *Vie de Colomb*, *chap.* 80, *&c.*

1499. une colonie encore foible, il fut pour ce malheureux peuple la source des calamités sans nombre & des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens Espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (1). Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frere l'Adelentade & les gens de mer qu'il auroit pu employer à cette expédition. Aussi-tôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avoit découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avoit navigué, & des échantillons de l'or, des perles & des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avoit eues par échange des naturels du pays. En même-tems il fit passer à la cour un récit de la révolte d'Hispaniola, dans lequel il accusoit les mutins, non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvoient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on auroit pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'isle & à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvoit se rallumer avec plus de fureur. Roldan & ses associés ne négligerent pas de leur côté d'envoyer, par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite & leur récrimination contre l'amiral & ses freres; & malheureusement pour l'Espagne & pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 14, *&c.*

Ferdinand & d'Iſabelle, que l'amiral lui-même (1).

1499.

Voyage de Vaſco de Gama aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance.

Mais avant de faire connoître les effets que produiſit cette prévention de la cour d'Eſpagne, nous devons détourner l'attention du lecteur ſur d'autres événemens auſſi intéreſſans par eux-mêmes que par leur liaiſon avec l'hiſtoire du nouveau monde. Pendant que Colomb pourſuivoit ſes différens voyages à l'oueſt, la paſſion des découvertes ſe ſoutenoit en Portugal où elle s'étoit d'abord montrée, & elle y devenoit plus active. Les ſuccès de Colomb & les réflexions des Portugais ſur la faute qu'ils avoient faite en rejettant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inſpirerent la noble émulation de le ſurpaſſer dans cette carriere & un deſir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel qui avoit hérité du génie entreprenant de ſes prédéceſſeurs, reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Eſpérance. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il fit équipper une eſcadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vaſco de Gama, homme de naiſſance, que ſes vertus, ſa prudence & ſon courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'eſcadre, comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes, dans ce ſiecle où la navigation étoit encore dans l'enfance, étoit très-foible, & conſiſtoit ſeulement en trois vaiſſeaux qui n'étoient ni d'un port ni d'une force proportionnée au ſervice qu'on attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoiſſance des vents aliſés & des mouſ-

(1) Herrera, *décad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 41. Benzon, *Hiſt. Nov. Orb. Lib. I*, *cap.* 2.

1499. ſons régulieres qui, tant dans l'océan atlantique que dans la mer qui ſépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en quelques-tems de l'année facile, & en d'autres non-ſeulement difficile, mais preſqu'impoſſible : auſſi le tems que Gama avoit choiſi pour ſon départ, étoit le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, & portant au ſud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Eſpérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été ſi long-tems la borne de la navigation des Européens, & tourna enſuite au nord-eſt le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports ; & après pluſieurs aventures que les hiſtoriens rapportent en donnant de juſtes éloges à ſa prudence & à ſon intrépidité, il jetta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la riviere du Sénégal juſqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoient trouvé une race d'hommes barbares, ſans arts, ſans connoiſſances, ſans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur, que par leurs mœurs & leurs gouvernemens ; mais à meſure qu'ils avançoient, ils virent avec une ſatisfaction extrême la figure des hommes changer inſenſiblement & s'embellir, & les traits aſiatiques dominer davantage ; ils apperçurent des marques de civiliſation, & même quelque connoiſſance des lettres ; ils trouverent la religion Mahométane reçue & un commerce aſſez conſidérable tout établi. Gama trouva au port de Melinde pluſieurs vaiſſeaux Indiens. Il pourſuivit alors ſon voyage, preſque ſûr du ſuccès ; & ſous la conduite d'un pilote

Mahométan, il arriva à Calicut sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. La richesse, la population, la culture, l'industrie & les arts de ce pays extrêmement civilisé, étoient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais comme il n'avoit avec lui ni les forces nécessaires pour y former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal, & d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 Septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après son départ de ce port (1).

1499.

On voit que dans le cours du quinzieme siecle, le genre humain fit plus de progrès dans la connoissance du globe que dans tous les siecles antérieurs. L'esprit de découverte, foible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, & sa marche fut incertaine & timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage & fit de plus grands pas. Par ses progrès même il acquit plus de vigueur, & s'avança enfin vers son but avec une rapidité & une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non au cap Verd, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne & pénétré dans un autre hémisphère, ils s'étoient avancés à quarante-

(1) Ramusio, *vol. I*, *pag.* 119. D.

1499. neuf degrés du cap Verd. Enfin dans les sept dernieres années du siecle, on avoit découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avoit traversé des mers, abordé à des régions ignorées, & ouvert entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde, une communication long-tems desirée & jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens si merveilleux & si inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur, & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites par Colomb seul & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équiper à leurs frais & à leurs risques, des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premieres expéditions qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fâché de rejetter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premieres offres de cette espece fut celle d'Alonzo d'Ojeda.

Ojeda fait la premiere entreprise.

C'étoit un fort bon officier qui avoit accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang & sa bonne réputation lui procurerent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équipper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendroit l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui assuroit un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb & sans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde; & pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, & les cartes des pays qu'il avoit découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, & suivant servilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, & portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avoit regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

1499.

Mai.

Il est suivi par Americ Vespuce.

Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais comme il étoit bon marin & très-habile dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnerent la direction principale

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 1, 2, 3.

1499. de toutes les manœuvres & opérations du voyage. Peu de tems après son retour il communiqua la relation de ses aventures & des découvertes qu'il venoit de faire à un de ses compatriotes, & pressé de la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Americ étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits, il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la premiere description du nouveau monde qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut se répandre avec rapidité & se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeller ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte, la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Americ a supplanté celui de Colomb, & le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems, & ne puisse plus être réparée (1).

Qui donne son nom au nouveau monde.

Voyage d'Alonzo Nigna.

La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avoit introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols, mais les

(1) Voyez la NOTE XXII.

premiers

premiers aventuriers qui se distinguerent dans cette carriere, avoient été formés sous lui, & devoient à ses leçons les connoissances & l'habileté qui les mettoient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna, qui avoit servi sous l'amiral dans sa derniere expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équipper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapporterent en Europe une assez grande quantité d'or & de perles, pour exciter dans leurs compatriotes le desir de faire des entreprises semblables (1). 1499.

1500. 13 janvier. Voyage de Yanez Pinson.

Peu de tems après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, & fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appellé autrement la riviere des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fausse théorie de Colomb, & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (2).

Les Portugais découvrent le Bresil.

Dans le cours de cette premiere année du seizieme siecle, cette belle partie de l'Amérique, le Bresil, dont Pinson s'étoit approché de si près sans y toucher, fut entierement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le

(1) P. Martyr. *decad. pag.* 87. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 5.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 6. P. Martyr. *decad. pag.* 95.

1500. commandement à Pedro Alvares Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large & s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixieme degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'étoit quelqu'isle de l'océan atlantique jusqu'alors inconnue; mais en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisoit partie de quelque grand continent, & cette conjecture se trouva juste. Cette terre étoit la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de Bresil. Il y toucha, & s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol & de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, & dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu (1). La découverte du nouveau monde par Colomb, avoit été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie & guidé par l'expérience, suivant un plan régulier & l'exécutant avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y auroit conduits (2).

Intrigues contre Colomb.

Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs pas, lui-même, loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 7.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *cap.* 5.

services, avoit à combattre tous les obstacles & à dévorer tous les dégoûts que pouvoient lui susciter l'envie & la malveillance des gens qui étoient sous ses ordres, & l'ingratitude de la cour qu'il servoit. L'accommodement fait avec Roldan avoit à la vérité désuni & affoibli les mutins, mais sans extirper de l'isle les semences de discorde. Plusieurs des mécontens demeuroient armés, & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses freres & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramoient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontens de son administration, avoient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misere & leur infortune, en excitant la compassion, rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle, de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public, ils les environnoient en tumulte, & renouvelloient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étoient dus, & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral par-tout où ils les rencontroient, leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étoient qu'un goufre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne, & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte 1500.

1500. contre Colomb, étoit secondée par les insinuations secretes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans, & qui envioient ses succès & son crédit (1).

Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & Isabelle.

Ferdinand recevoit volontiers ces accusations & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde & la perspective éloignée des avantages du commerce, étoit tout ce que l'Espagne avoit retiré de ses avantages. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers sentimens de satisfaction & de joie que la découverte avoit causés, & la gloire toute seule n'étoit pas un objet qui pût satisfaire l'ame froide & intéressée de Ferdinand. On entendoit si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne seroit pas sur le champ très-considérable, ne paroissoit mériter aucune attention. Ferdinand regardoit l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, & s'en prenoit à la mauvaise conduite & à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même qui, d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb, l'avoit constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ses accusateurs, & commença à croire qu'une haine si générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redressés; soupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animosité qu'il avoit toujours montrée.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 85.

1500. Effets funestes de leurs calomnies.

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il étoit autorisé à le déplacer & à prendre lui-même le gouvernement de l'isle, s'il trouvoit les accusations bien fondées. Il étoit impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors appaisé toutes les dissensions de l'isle; quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays, ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux Colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvoit alors absent, saisit tous ses effets comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître par force du fort & des magasins du roi, se fit reconnoître en qualité de gouverneur-général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, & le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même-tems la copie d'un ordre du roi, qui enjoignoit à Colomb de lui obéir.

Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injustice de Ferdinand & d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge si violent & si évi-

1500. Octobre.

demment partial. Bovadilla, ſans daigner même le voir, le fit arrêter ſur le champ, mettre aux fers & traîner à bord d'un vaiſſeau. Juſques dans cet humiliant revers de fortune, la fermeté qui diſtinguoit le caractere de Colomb ne l'abandonna point. Raſſuré par le témoignage de ſa conſcience & ſe conſolant lui-même par le ſouvenir des grandes choſes qu'il avoit exécutées, il ſouffrit cette horrible inſulte, non-ſeulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la conſolation que peut donner dans les ſouffrances la compaſſion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu ſi populaire en accordant différens privileges à la colonie, en donnant des indiens à tous ceux qui lui en demandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement, que les Colons qui, pour la plupart étoient des gens ſans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus ſcandaleuſe en voyant la diſgrace & l'empriſonnement de Colomb. Ils ſe flattoient de jouir déſormais d'une liberté ſans bornes, conforme à leur goût & à leurs premieres habitudes. Ce fut parmi des hommes ſi diſpoſés à calomnier la conduite de Colomb, que Bovadilla recueillit les accuſations dont il ſe propoſoit de le charger. Toutes furent reçues, juſqu'aux plus invraiſemblables & aux plus abſurdes, faites par les gens les plus infames. Le réſultat de cette information, auſſi indécente qu'inique, fut envoyé en Eſpagne. Bovadilla faiſoit partir en même-tems Colomb & ſes deux freres chargés de fers; & ajoutant la cruauté à l'inſulte, il les fit mettre ſur différens vaiſſeaux, les privant ainſi de la conſolation qu'ils auroient trouvée à leurs communs malheurs dans les ſecours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'inſolence de Bovadilla obtenoient des habitans d'Hiſpaniola une approbation générale qui desho-

nore leur mémoire & leur pays, un homme conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb & étoit touché des sentimens de respect & de compassion dus à son rang, à son âge & à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel étoit l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'isle, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre (1). 1500.

Heureusement le voyage fut court. Aussi-tôt que Ferdinand & Isabelle apprirent que Colomb étoit amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avoit exécuté de si grandes choses. On se recrieroit contre l'injustice d'une nation à qui il avoit rendu tant de services, & contre l'ingratitude des souverains dont il avoit illustré le regne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empresserent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimoit à leur réputation; ils donnerent sur le champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'inviterent à venir à la cour, & lui envoyerent de l'argent pour y paroître d'une maniere convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jetta à leurs pieds. Il demeura quelque

23 novemb. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité.

17 décemb.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86. Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 8-11. Gomera, *Hist. chap.* 23. Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 6.

1500. tems dans le ſilence, les divers ſentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il ſe remit de ſon trouble, & juſtifia ſa conduite par un long diſcours, où il produiſit les preuves les plus ſatisfaiſantes de ſon innocence, de ſa droiture & de la fureur de ſes ennemis, qui, non contens d'avoir ruiné ſa fortune, travailloient à lui enlever les ſeuls biens qui lui reſtaſſent, ſon honneur & ſa réputation. Ferdinand le traita avec politeſſe, & Iſabelle avec une ſorte de tendreſſe & de reſpect. Ils témoignerent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé, proteſterent qu'on avoit agi contre leurs intentions, & promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance & leur protection. Ils deſtituerent ſur le champ Bovadilla de ſon emploi, afin d'écarter le ſoupçon qu'ils euſſent pu favoriſer ſes violences; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privileges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb, ils nourriſſoient encore cette miſérable jalouſie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter ſi cruellement un grand homme. Ils craignirent de ſe confier à celui à qui ils devoient tout, & le retenant à la cour ſous divers prétextes, ils nommerent au gouvernement d'Hiſpaniola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui ſembloient s'employer à guérir ſes anciennes bleſſures. Les grandes ames ſont aiſément bleſſées des ſoupçons qu'on jette ſur leur droiture, & s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 10, 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 87.

ces

1501.

ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, & la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Par-tout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avoit été chargé; il les avoit toujours suspendus dans sa chambre, & il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil (1).

Progrès des découvertes.

Le zele des découvertes ne s'éteignoit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui le premier l'avoit excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas, homme de qualité, équippa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arriverent à la côte de Paria, & suivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra firma*, depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de tems après, Ojeda avec son premier associé Americ Vespuce, entreprit un second voyage, & ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route & toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un & l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéroient une connoissance plus étendue de l'Amérique, ils prenoient des idées plus favorables des ses richesses & de sa fertilité (2).

Ovando est fait gouverneur d'Hispaniola.

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voya-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86, pag. 577.

(2) Herrerra, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11.

1501. ges, qu'on équippa une flotte aux frais du roi, pour porter Ovando à Hispaniola en qualité de gouverneur. Sa présence étoit absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises & empêcher la ruine entiere dont son imprudente administration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même la violence & l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; & pour prévenir les suites qu'il en devoit craindre, il faisoit son unique objet de se concilier les Colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévere, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes & sans mœurs à connoître la subordination & l'autorité des loix, il leur laissoit une liberté sans bornes, & alloit jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autorisé par les loix mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la misere & à la tyrannie; il les avoit classés & donnés en propriété aux Colons qui lui étoient attachés; de sorte que l'isle entiere étoit réduite à l'état de servitude. L'avidité des Espagnols étoit trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses, que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menoit par troupes aux montagnes, & on les forçoit de fouiller la mine en leur imposant des tâches, réglées sans discrétion & sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, & un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené jusqu'alors, détruisoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles; de maniere

que bientôt il ne feroit pas refté trace des anciens habitans de l'ifle (1). 1501.

La néceffité d'apporter un prompt remede à ces maux, hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus confidérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il confiftoit en trente-deux vaiffeaux, à bord defquels étoient embarquées deux mille cinq cens perfonnes, avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un fi puiffant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre fon emploi & de retourner en Efpagne pour y rendre compte de fa conduite. On ordonna auffi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens ennemis de Colomb, de quitter l'ifle. On publia une ordonnance, par laquelle les Indiens étoient déclarés fujets libres de l'Efpagne, & l'on défendit d'exiger d'eux aucun fervice par force & fans le payer à un prix raifonnable. Quant aux Efpagnols eux-mêmes, ils furent foumis à plufieurs réglemens, tendans à éteindre l'efprit de licence & de mutinerie qui avoit été fi funefte à la colonie, & à établir le refpect pour l'ordre public, fans lequel aucune fociété ne peut ni fubfifter ni prendre de l'accroiffement. Enfin pour borner les gains exorbitans que les particuliers étoient fuppofés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un feul endroit, où il feroit fondu par des officiers publics, qui en retiendroient la moitié pour le roi (2).

Nouveaux réglemens pour la colonie.

Tandis qu'on prenoit ces mefures pour la tranquillité & la

1502.

Dégoûts pour Colomb.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11, &c. Oviedo, *Hift. Lib. III*, *cap.* 6, *pag.* 97. Benzon, *Hift. Lib. I*, *cap.* 12, *pag.* 51.

(2) Solorzano, *politica indiana*, *Lib. I*, *cap.* 12. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 12.

1502. prospérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur, il étoit réduit à l'occupation dégoutante de solliciter auprès d'une cour ingrate; & malgré son mérite & ses services, il sollicitoit en vain. Il demandoit, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureusement pour lui la circonstance qui parloit le plus fortement en faveur de ses droits, étoit précisément celle qui déterminoit le jaloux monarque à les méconnoître. L'étendue de ces riches contrées & l'importance qu'elles acquéroient de jour en jour, faisoient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives & contraires à la bonnne politique. Il craignoit de confier à un sujet une autorité qui paroissoit déjà si étendue & qui pouvoit devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, & sous différens prétextes également frivoles & injustes, ils éluderent l'exécution d'un traité solemnel qu'ils avoient signé l'un & l'autre. Après avoir consommé deux ans en sollicitations humiliantes, Colomb comprit qu'il lui seroit impossible de vaincre les préventions de Ferdinand, & que ce seroit désormais en vain qu'il réclameroit les droits de la justice & des services rendus, auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Il forme de nouveaux projets de découvertes.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêcherent même pas de suivre le grand objet qui avoit mis son génie en activité, & qui l'avoit déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas & de la Cosa, lui faisoient croire que par-delà le

continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il seroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture & d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes, & dont il eut été indécent de méconnoître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connoissoient son mérite, & l'expérience qu'ils avoient faite de ses talens & de sa conduite, étoit pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures, & d'espérer qu'elles se réaliseroient. Une derniere considération très-puissante se joignit à celles-là. La flotte Portugaise, conduite par Cabral, venoit d'arriver des Indes, & la richesse de ses retours donnoit aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avoient pu avoir jusqu'alors de la richesse & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin, étoient florissans par l'industrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems, & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais, dès leurs pre-

1502.

1502. miers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses & recherchées, & faire, en les vendant en Europe, des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richesse, tandis que l'Espagne n'avoit que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Espagnols, que l'offre que leur faisoit Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Son quatrieme voyage.

Malgré les avantages que la nation pouvoit attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtimens, dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frere Barthelemi & Ferdinand son second fils, l'accompagnerent. Il partit de Cadix le 9 mai, & toucha, comme il faisoit toujours, aux Canaries. De-là il se proposoit de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchoit si mal & étoit en si mauvais état, qu'il fut forcé de toucher à Hispaniola, dans l'espérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avoit transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés & sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage & de l'accident qui l'avoit obligé de changer sa route; & il leur demanda la permission d'entrer dans le havre, non-seulement pour pouvoir

29 juin.

négocier l'échange de ſon vaiſſeau, mais encore pour s'y mettre en ſûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronoſtics que ſon expérience & ſa ſagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conſeilloit en même-tems au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Eſpagne. Ovando rejetta ſa demande & mépriſa ſon conſeil. Dans une circonſtance où la ſeule humanité auroit offert un aſyle à un étranger, on refuſa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la poſſeſſion & même la connoiſſance. Ses avis ſalutaires, qu'on pouvoit ſuivre ſans aucun inconvénient, furent regardés comme les ſonges d'un viſionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit ſuivante, l'ouragan ſe déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avoit prévu le danger & pris toutes ſes précautions, ſauva ſa petite eſcadre. La flotte deſtinée pour l'Eſpagne eut le ſort que méritoit la ridicule obſtination des commandans. De dix-huit vaiſſeaux, deux ou trois ſeulement échapperent. Bovadilla, Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des oppreſſeurs les plus cruels des Indiens, périrent. Toutes les richeſſes qu'ils emportoient, acquiſes par tant d'injuſtices & de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cens mille peſos, ſomme immenſe en ce tems-là, & qui eût ſuffi non-ſeulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop ſévere de leur conduite, mais même pour leur obtenir un accueil très-favorable à la cour d'Eſpagne. Parmi le petit nombre de vaiſſeaux qui échapperent, ſe trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit ſauvés des ruines de ſa fortune. Tous les hiſtoriens, voyant

1502. dans cet événement une distinction si marquée & si juste de l'innocent d'avec le coupable, & une dispensation si équitable de la peine & de la récompense, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien persécuté, & punissoit les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorans & superstitieux. D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les personnes qui se distinguent par leur génie & leur sagacité, les Espagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité, par ses conjurations & ses enchantemens, cette tempête terrible, pour se venger de ses ennemis (1).

14 juillet. Colomb quitta bientôt l'isle où il avoit été si mal accueilli, & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuse navigation, il découvrit *Guanaia*, isle voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la grande terre, qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés & plus avancés dans la connoissance des arts utiles, qu'aucune des nations qu'il avoit jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venoit l'or que les Indiens portoient comme ornement, ces Indiens montrerent l'ouest, donnant à entendre que l'or y étoit si abondant, qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'auroit conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit

(1) Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 7, 9. Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 1, 2. *Vie de Colomb*, *chap.* 88.

qui

qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, & quoiqu'il prît terre souvent & s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement & il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la riviere de Belem dans la province de Veragua, sous les ordres de son frere, & de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire, le priverent de la gloire de former la premiere colonie Européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcerent les Indiens de prendre les armes, & comme ils étoient plus braves que les habitans des isles, ils firent périr une partie des Espagnols & obligerent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvoient plus se maintenir (1).

1502.

1503.

Il fait naufrage sur la côte de la Jamaïque.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerres & d'éclairs, mirent souvent ses

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 5, &c. *Vie de Colomb*, *chap.* 89, &c. Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 9.

1503. navires à deux doigts de leur perte. Ses gens mécontens & découragés, épuisés de fatigues & manquant de vivres, étoient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres ; un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre & avec les deux qui lui restoient il quitta cette partie du continent qu'il avoit nommée dans sa détresse la *Côte des contradictions* (1). De nouveaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'assaillit ; ses vaisseaux se heurterent & furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé
24 Juin. de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement Européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'état d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources & plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les ames foibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelqu'espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitans du pays qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits & si difficiles à manœuvrer qu'ils méritoient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès Espagnol, & Fieschi Génois, deux gentilshommes particulierement attachés à Co-

(1) *La Costa de los contrastes.*

lomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues (1), qu'ils exécuterent en dix jours en surmontant des dangers incroyables & en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y succomberent & moururent. Le gouverneur d'Hispaniola, loin de les accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venoient demander des secours. Ovando par une basse jalousie ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieschi solliciterent huit mois entiers pour leur commandant & leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir. 1503.

1504. Sa détresse & ses souffrances.

Cependant mille sentimens divers agitoient l'esprit de Colomb & de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendoit du succès du voyage de Mendès & Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque tems, les plus timides commencerent à croire que leurs libérateurs avoient manqué l'isle d'Hispaniola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'espérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur derniere ressource venoit de leur échapper & ils se voyoient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, nuds, loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux se mutinerent ouverte-

(1) Oviedo, *Lib. III. cap. 9.*

1504. ment, menacerent la vie de Colomb à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes les calamités; & se saisissant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens, ils se retirerent à un autre endroit de l'isle malgré ses prieres & ses remontrances. En même-tems les Insulaires commencerent à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur isle. Leur industrie n'étoit pas supérieure à celle de leurs voisins d'Hispaniola & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux aussi intolérable. Ils commencerent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité & menacerent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie dépendoit de la bienveillance des Indiens, & à moins qu'ils ne vinssent à bout de réchauffer l'admiration & le respect que ce peuple simple leur avoit montrés à leur arrivée, leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué plus que tout autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit & augmenta même la haute opinion des Insulaires pour les Espagnols. Ses connoissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y auroit dans peu de tems une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse il assembla autour de lui les principaux Indiens & après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisoit retirer leur affection & leurs secours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étoient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a fait & qui gouverne le monde; que ce grand esprit étoit offensé du refus qu'on faisoit de secourir des hommes qui étoient les objets de sa faveur particuliere; qu'il se préparoit à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la

lune leur retireroit sa lumiere & leur paroîtroit de couleur de sang, signe de la colere divine & emblême de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence & l'incuriosité qui sont particulieres aux nations de l'Amérique & par d'autres avec l'étonnement stupide naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degré & parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent consternés à leurs maisons, & revenant tout de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit & d'écarter le malheur qui les menaçoit. Colomb se montra touché de leurs prieres. L'éclipse se dissipa; la lune reprit son éclat, & dès ce jour non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens éviterent même avec une attention qui alloit jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte (1). 1504.

Pendant que cela se passoit, les mutins avoient fait plusieurs tentatives pour gagner Hispaniola dans les canots qu'ils avoient saisis, & toutes avoient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents & des courans. Furieux de ce nouveau contre-tems ils se mirent en marche pour l'endroit de l'isle où Colomb étoit resté, en lui préparant de nouvelles insultes & lui faisant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 103. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 5, 6. Benzon, *hist. Lib. I*, *cap.* 14.

1504. tirer ses compatriotes de l'état où ils étoient depuis si longtems, mais pour les épier & reconnoître leur situation ; & de peur que la compassion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux contre son intention, il avoit donné le commandement à Escobar, ennemi cruel & invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle, s'étoit approché du rivage dans un petit bateau, avoit observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains complimens à Colomb, & après avoir reçu sa réponse étoit parti sur le champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle, ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si longtems attendu, étoit enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tomberent dans le plus horrible abattement & perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur luimême pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès & Fieschi étoient arrivés sains & saufs à Hispaniola, qu'ils enverroient incessamment des vaisseaux & qu'il avoit refusé de retourner dans celui d'Escobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils sçurent gré à Colomb de la genérosité avec laquelle il paroissoit occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage & lui rendirent leur confiance (1).

(1) *Vie de Colomb, chap.* 104. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI, cap.* 17.

1504.

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchoient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient de jour en jour plus extravagantes & leurs desseins plus violens & plus sanguinaires. La sûreté commune exigeoit qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant & affoibli par la goutte ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contr'eux. Les mutins rejetterent avec mépris toute espece d'accommodement & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur premiere insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb & s'engagea par les sermens les plus solemnels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent avec des transports de joie une isle où la jalousie inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année exposés à toutes les especes de calamités.

13 Août. Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il étoit jaloux & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison & lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévoroit

(1) *. ie de Colomb*, *chap.* 107. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 13.

1504. son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme qui l'avoit traité en toute occasion avec tant d'injustice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits & il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avoit accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carriere. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre battu par de violentes tempêtes fit sept cens lieues avec des vergues pour mâts &
Décembre. gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le
Mort d'Isabelle. plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venoit de mourir, & avec elle il perdoit la derniere ressource qu'il avoit espéré de trouver dans sa justice, son humanité & sa bienveillance. Il ne restoit plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit faites, le récompenser de ses services & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussi-tôt que sa santé put le lui permettre il alla à la cour. Ferdinand le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs & la

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 108. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 12.

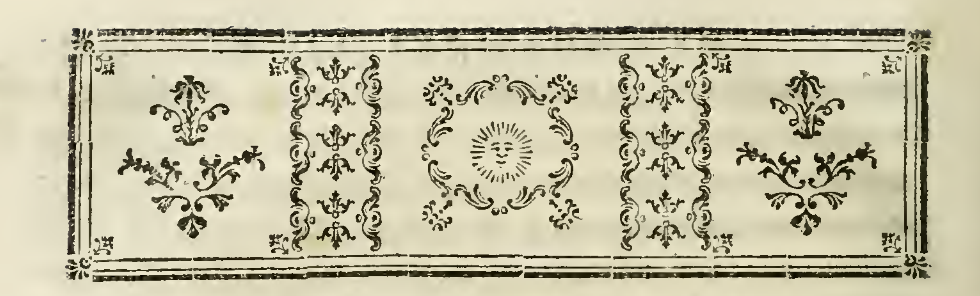
restitution

restitution de tous les privileges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes & laissa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La santé affoiblie de Colomb flattoit Ferdinand de l'espérance qu'il seroit bientôt délivré de ce solliciteur importun & le soutenoit dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit servi avec tant de fidélité & de succès, épuisé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés, & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid le 20 de mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours distingué son caractere & avec les sentimens de religion qu'il avoit montrés dans toutes les circonstances de sa vie (1). 1504.

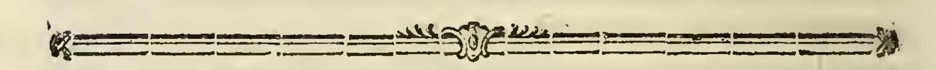
(1) *Vie de Colomb, chap.* 108. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI, cap.* 13, 14, 15.

Fin du Livre second.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE TROISIEME.

1504. Etat de la colonie à Hispaniola.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théatre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole, le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société réguliere & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent il est vrai pour quelque-tems les progrès de l'industrie. Les naturels regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisoient toutes les récompenses & les caresses par lesquelles on cherchoit

à les engager au travail. Les Eſpagnols n'avoient pas aſſez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers Colons, accoutumés au ſervice des Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe virent privés des inſtrumens ſans leſquels ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même-tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du ſouverain, parut une condition ſi onéreuſe que perſonne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour ſauver la colonie d'une ruine qui paroiſſoit inévitable, Ovando prit ſur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle diſtribution des Indiens entre les Eſpagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuſer les mines ou à cultiver la terre; mais craignant qu'on ne l'accuſât de les avoir ſoumis de nouveau à la ſervitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine ſomme pour le ſalaire de leur travail. Il réduiſit la part du ſouverain ſur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme, où elle reſta long-tems fixée. Malgré la tendre ſollicitude d'Iſabelle en faveur des Indiens, & le deſir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando perſuada à la cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1).

1504.

1505.

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaiſir d'échapper à l'oppreſſion, trouverent alors ſi intolérable le joug de l'eſclavage qu'ils firent pluſieurs tentavives pour recouvrer leur liberté. Les Eſpagnols

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 3.

1505. traiterent ces efforts de rebellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les ames sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & les événemens de la guerre en des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entierement nuds & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des éleves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une maniere bien différente : les Espagnols avoient tant d'avantages de toute espece sur les naturels de l'Amérique qu'ils

les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les privileges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les soumirent à l'esclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme ces hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames supplices; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique de Higuey, province située à l'extrêmité orientale de l'isle. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels; & elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes & digne d'un meilleur sort (1). 1503.

Conduite cruelle & perfide d'Ovando.

Ovando se comporta dans une autre partie de l'isle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrêmité occidentale de l'isle, étoit soumise à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 9, 10.

1505. cause dans la suite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Espagnols & les avoit comblés de bons offices ; mais quelques-uns des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuserent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers ; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avoient tant d'obligations, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cens ; & s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine innocente & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison

où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mêlange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirerent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussi-tôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les personnes les plus considérables du pays furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1). 1505.

Réduction des Indes. Ce qui en résulte.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faisoit subir aux princes & aux personnages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance au joug des Espagnols. A la mort d'Isabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le salaire de leur travail, & en même-tems on augmenta les charges qu'on leur imposoit. Ovando n'étant plus tenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'isle. Ferdinand, à qui la reine avoit laissé par son testament une moitié du revenu provenant des 1506.

(1) Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 12. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 4. *Relacion de destruyc. de Las indias part.* Bart. de las Casas, *pag.* 8.

1506. établissemens du nouveau monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hispaniola ; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitans de l'isle, produisit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cens soixante mille pezos (environ deux millions quatre cens mille livres tournois), ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizieme siecle jusqu'à ce moment-ci. On vit des Colons faire tout à coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se porterent en foule en Amérique, impatiens de partager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat (1).

Progrès de la colonie.

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 18, *&c.*

justice

justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle, & y attira des habitans par la concession de divers privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelloient *ingeniose*, à cause de leur méchanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola & la source la plus abondante de leur richesse (1). 1506.

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Isabelle & des disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (2). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique; 1507.

(1) Oviedo, *Lib. IV*, *cap.* 8, *pag.* 6, *&c.*

(2) *Histoire du regne de Charles V.*

1507. c'eſt à ſa prévoyance & à ſa ſagacité que l'Eſpagne doit pluſieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce ſyſtême de politique profonde & jalouſe par lequel elle gouverne ſes domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu ſous le titre de *Caſa de contratacion* ou Bureau de commerce, composé d'hommes diſtingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'adminiſtration des affaires américaines. Ce bureau s'aſſembloit régulierement à Séville & exerçoit une juriſdiction particuliere au gouvernement eccléſiaſtique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des eccléſiaſtiques inférieurs, pour veiller ſur les Eſpagnols qui y étoient établis, ainſi que ſur ceux des naturels qui embraſſeroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le reſpect de la cour d'Eſpagne pour le ſiege de Rome, Ferdinand ſentit l'importance d'empêcher toute puiſſance étrangere d'étendre ſa juriſdiction ou ſon influence ſur ſes nouveaux domaines; en conſéquence il réſerva à la couronne d'Eſpagne le droit excluſif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y exporter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même conſeil (1).

Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la proſpérité de la colonie, elle ſe trouva menacée par un accident imprévu d'une deſtruction prochaine. Les naturels de l'iſle, ſur le travail deſquels les Eſpagnols avoient compté

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 19, 20.

pour leur succès & même pour leur existence, se détruisoient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entiere paroissoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (1); dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espece humaine résultoit du concours de différentes causes. Les naturels des isles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitans de l'autre hémisphere, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils se plaisoient à passer leur vie, étant l'effet de leur foiblesse & contribuant en même-tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils subsistoient étoient peu nourrissans; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas suffisante pour fortifier des corps débiles & pour les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie. Les Espagnols faisant peu d'attention à cette constitution particuliere des Américains, leur imposoient des tâches si disproportionnées à leurs forces qu'on en voyoit un grand nombre succomber à la peine & périr d'épuisement. D'autres s'abandonnant au désespoir terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour completter la désolation, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient

1507.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12.

1507. occaſionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Eſpagnols ſe voyant ainſi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à ſe ſervir, il leur fut impoſſible d'étendre plus loin les progrès de leur établiſſement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour
1508. apporter un prompt remede à un état ſi alarmant, Ovando propoſa de tranſporter à Hiſpaniola les habitans des iſles Lucayes, ſous prétexte qu'il ſeroit plus aiſé de les civiliſer & de les inſtruire dans la religion chrétienne lorſqu'ils ſeroient unis à la colonie Eſpagnole, ſous l'inſpection immédiate des miſſionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou diſpoſé peut-être à ſe prêter à un acte de violence que la politique lui repréſentoit comme néceſſaire, conſentit à la propoſition. On équipa pluſieurs vaiſſeaux pour les Lucayes; les commandans, qui ſavoient la langue du pays, dirént aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuſe où réſidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouiſſoient. Ces hommes ſimples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux: empreſſés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuſe région dont on leur parloit, ils ſuivirent avec plaiſir les Eſpagnols. Cet artifice en fit paſſer quarante mille à Hiſpaniola, où ils allerent partager les ſouffrances qui étoient le partage des habitans de l'iſle, & mêler leurs pleurs & leurs gémiſſemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Découvertes & nouveaux établiſſemens.

Les Eſpagnols avoient pendant quelque tems pouſſé leurs

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. III*, *cap.* 6. Gomera, *hiſt. cap.* 41.

travaux dans les mines d'Hiſpaniola avec tant d'ardeur & de ſuccès, que cet objet paroiſſoit avoir abſorbé toute leur attention. L'eſprit de découverte languiſſoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entrepriſe de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faiſant ſentir l'impoſſibilité de s'enrichir dans cette iſle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette conſidération détermina les Eſpagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à ſe ſatisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit ſous Ovando dans la partie orientale d'Hiſpaniola, paſſa dans l'iſle de *Saint-Jean de Porto-Rico* que Colomb avoit découverte à ſon ſecond voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un ſol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'eſpérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'eſſayer un établiſſement dans l'iſle; ce qui fut exécuté ſans peine par Ponce de Leon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-Rico fut ſoumis au gouvernement Eſpagnol; les naturels réduits en ſervitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hiſpaniola, & la race des premiers habitans, épuiſée par les fatigues & les ſouffrances fut entierement exterminée (1). 1508.

Vers le même-tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinſon, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils ſuivirent juſqu'à l'iſle *de Guanaios* la même route que Colomb avoit priſe; mais tournant delà à l'oueſt, ils découvrirent une nouvelle & vaſte

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 1-4. Gomera, *hiſt. cap.* 44. Relacion de B. de Las Caſas, *pag.* 10.

1508.

province connue depuis ſous le nom de *Yucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (1). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en faſſe mention, parce qu'elle conduiſit à des découvertes de plus grande importance. C'eſt pour la même raiſon qu'on doit rappeller le voyage de Sébaſtien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande iſle (2).

Diego Colomb eſt nommé gouverneur d'Hiſpaniola.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidens du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego ſon fils ne ceſſoit de ſolliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conſéquence de la capitulation primitive faite avec ſon pere. Mais ſi ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru ſi conſidérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de paſſer pour injuſte & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'eſt pas ſurprenant qu'il fût alors peu diſpoſé à les accorder au fils. Auſſi Don Diego conſuma deux années entieres en de vaines & continuelles ſollicitations. Fatigué de l'inutilité de ſes démarches, il tenta enfin de ſe procurer par une ſentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéreſſé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conſeil chargé d'adminiſtrer les affaires de l'Inde; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le compoſoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 17.
(2) *Ibid. decad.* 3, *lib. VII*, *cap.* 1.

les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges ſtipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un ſujet en poſſeſſion d'une autorité ſi conſidérable auroit pu faire naître de nouveaux obſtacles, ſi Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéreſſer des perſonnes très-puiſſantes au ſuccès de ſes prétentions. La ſentence du conſeil des Indes lui donnoit droit à un rang ſi élevé & à une ſi haute fortune qu'il lui fut aiſé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Tolede, grand commandeur de Leon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere claſſe & allié de près au roi. Le duc & ſa famille épouſerent avec tant de chaleur la cauſe de leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas réſiſter à leurs ſollicitations. Il rappella Ovando & nomma pour lui ſuccéder Don Diego; mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher ſa jalouſie; car il lui permit ſeulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conſeil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1).

1508.

1509.

Il ſe rend à Hiſpaniola.

Il partit bientôt pour Hiſpaniola, accompagné de ſon frere, de ſes oncles, de ſa femme, qui par la courtoiſie des Eſpagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortége nombreux de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, nées de familles diſtinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faſte inconnu juſqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenſes que ſon génie créateur avoit ſi bien mérités & dont il avoit été ſi cruellement privé. La colonie elle-même

(1) Herrera, *decad* 1, *lib. VII*, *cap.* 4.

1509. acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractere & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer le *repartimientos* ou distributions d'Indiens; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission, & bientôt après son débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ses parens & ceux qui l'avoient suivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été destinés à personne (2).

Pècherie des perles à Cubagua.

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite à suivre l'instruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établissement d'une colonie à Cubagua, petite isle que Colomb avoit découverte à son troisieme voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitans, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que cette isle ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, sur-tout ceux des isles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces

(1) Oviedo, *lib. III, cap.* 1.

(2) *Recopilacion de Leyes, lib. VI, tit.* 8, *lib. I, II.* Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII, cap.* 10, *hist, cap.* 78.

huîtres,

huîtres, & cette occupation auſſi dangereuſe que mal-ſaine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la deſtruction de cette race dévouée (1).

1509.

Nouveaux voyages.

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinſon s'embarquerent enſemble pour un ſecond voyage. Ils cinglerent directement au ſud, vers la ligne équinoxiale que Pinſon avoit précédemment traverſée, & ils s'avancerent juſqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre poſſeſſion au nom de leur ſouverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été deſtiné à faire des découvertes plutôt que des établiſſemens, ils n'avoient pas aſſez de monde pour laiſſer des colonies nulle part. Leur voyage ſervit cependant à donner aux Eſpagnols des idées plus juſtes & plus grandes ſur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (2).

Premiere tentative d'un établiſſement ſur le continent.

Quoiqu'il ſe fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Eſpagnols n'y avoient encore fait aucun établiſſement. Ce fut alors qu'on tenta ſérieuſement & avec vigueur ce qui avoit été ſi long-tems négligé; mais le plan de cette entrepriſe ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace & des ſpéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation mais ſans for-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. cap.* 78.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 9.

1509. tune. L'opinion qu'il avoit donnée de ſon courage & de prudence lui procura aiſément des aſſociés qui firent les fonds néceſſaires pour les dépenſes de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicueſſa qui avoit fait une grande fortune à Hiſpaniola, forma un ſemblable deſſein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre; il ne voulut pas il eſt vrai leur avancer la plus légere ſomme; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens ſur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela juſqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe juſqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le ſecond à Nicueſſa. Ojeda équipa un vaiſſeau & deux brigantins, montés de trois cens hommes, & Nicueſſa ſix vaiſſeaux avec ſept cens quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour ſe rendre à leurs gouvernemens reſpectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété ſur ces contrées, pluſieurs des plus célebres théologiens & juriſconſultes d'Eſpagne furent employés à preſcrire la maniere dont on devoit en prendre poſſeſſion (1). L'hiſtoire du genre humain n'offre rien de plus ſingulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant ſur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juriſdiction ſuprême du pape ſur tous les royaumes de la terre; les inſtruire de la conceſſion que le ſaint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Eſpagne; les requérir d'embraſſer les dogmes de cette religion qu'on leur faiſoit connoître & de ſe ſoumettre

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 15.

au ſouverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refuſoient d'obéir à cette ſommation, dont il étoit impoſſible à un Indien de comprendre ſeulement les termes, alors Ojeda & Nicueſſa étoient autoriſés à les attaquer avec le fer & le feu; à les réduire en ſervitude, eux, leurs femmes & leurs enfans; à les obliger par la force à reconnoître la juriſdiction de l'égliſe & l'autorité du roi d'Eſpagne, puiſqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1). 1509.

Déſaſtres qui naiſſent de cette entrepriſe.

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur aſſentiment à une doctrine trop ſubtile pour des eſprits ſans culture & qui leur étoit expliquée par des interprêtes peu inſtruits de leur langue; il ne leur étoit pas plus aiſé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler, pouvoit avoir quelque droit de diſpoſer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juriſdiction ſur eux comme ſur ſes ſujets; auſſi s'oppoſerent-ils vigoureuſement à l'invaſion de leurs territoires. Ojeda & Nicueſſa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la perſuaſion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établiſſement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place conſidérable dans l'hiſtoire générale d'une époque, où une valeur romaneſque luttant ſans ceſſe contre des difficultés incroyables, diſtingue toutes les entrepriſes des armes Eſpagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicueſſa alloient prendre le gouvernement, ſe trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitans des iſles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches

(1) Voyez la NOTE XXIII.

1509. étoient trempées dans un poison si violent que chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils taillerent en pieces plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Espagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicuessa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuserent de former aucune liaison & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la résidence parmi eux comme funeste
1510. à leur liberté & à leur indépendance. Quoique cette haine implacable des naturels rendît aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays, la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems surmonter cet obstacle ; mais tous les désastres qu'on peut imaginer s'accumulerent sur eux & parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux que divers accidens firent périr sur une côte inconnue ; les maladies particulieres à un climat, le plus mal-sain de toute l'Amérique ; le défaut de subsistance inévitable dans un pays mal cultivé ; les divisions qui s'éleverent entr'eux, & les hostilités continuelles des habitans les envelopperent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu d'Hispaniola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misere. Le petit nombre de ceux qui survécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua sur le golfe de Darien, sous

le commandement de Vasco Nugnès de Balboa qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractere de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse d'Hispaniola ; mais le bonheur constant qui l'acompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte, & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1). 1510.

Conquête de Cuba.

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquierent graduellement par la persévérance de l'industrie ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever presque dans un instant ; lorsqu'on voyoit l'or & les perles s'é-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 2, *&c.* Gomera, *hist. cap.* 57, 58, 59. Benzon, *hist. lib. I*, *cap.* 19-23. P. Marty. *decad.* 122.

1510. changer pour des bagatelles, lorſque les pays où ſe trouvoient ces précieuſes productions, défendus ſeulement par des ſauvages, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi ſéduiſantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'eſprit entreprenant des Eſpagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richeſſes & aux honneurs. Tant que cet eſprit conſerva ſa force & ſon ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. Les paſſions des nouvelles entrepriſes, qui caractériſent cette époque des découvertes à la fin du quinzieme & au commencement du ſeizieme ſiecle, auroient ſuffi pour empêcher les Eſpagnols de s'arrêter dans leur carriere; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hiſpaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette iſle en ayant preſqu'entierement éteint la race, pluſieurs des colons Eſpagnols ſe virent dans l'impoſſibilité, comme je l'ai déjà obſervé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établiſſemens dans quelques pays où les naturels n'euſſent pas été détruits par l'oppreſſion. D'autres entraînés par cette légereté inconſidérée, ſi naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient diſſipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis ſans peine, & la néceſſité les forçoit à s'engager dans les entrepriſes les plus haſardeuſes pour rétablir leurs affaires.

1511. Lorſque Don Diego Colomb ſe propoſa de conquérir l'iſle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes cauſes que je viens d'expoſer déterminerent pluſieurs des colons les plus

distingués d'Hispaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Velasquès qui avoit accompagné son pere dans son second voyage & qui étoit depuis long-tems établi à Hispaniola, où il avoit fait une fortune considérable, avec une réputation si distinguée d'habileté & de prudence que personne ne paroissoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cens hommes parurent suffisans pour faire la conquête d'une isle très-peuplée & qui avoit plus de sept cens milles de longueur; mais les naturels en étoient aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune résistance : quoique depuis le tems où les Espagnols avoient pris possession de l'isle voisine, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des dispositions pour se défendre; elles n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrêmité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit

1511.

1511. Hatuey après un moment de ſilence, dans ce ſéjour de délices dont vous me parlez ? Oui, répondit le moine, mais ceux-là ſeulement qui ont été juſtes & bons. Le meilleur d'entr'eux, répliqua le Cacique indigné, ne peut avoir ni juſtice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un ſeul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une ſi grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelque oppoſition aux progrès de leurs ennemis, & Velaſquès réunit, ſans perdre un ſeul homme cette iſle vaſte & fertile à la monarchie Eſpagnole (2).

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête ſi importante, ſervit d'aiguillon pour former d'autres entrepriſes. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle. Il équipa trois vaiſſeaux à
1512. ſes frais pour aller tenter des découvertes, & ſa réputation raſſembla bientôt à ſa ſuite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea ſa route vers les iſles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces iſles, ainſi qu'à celle de Bahama, il cingla au ſud-eſt & découvrit un pays que les Eſpagnols ne connoiſſoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; ſoit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, ſoit à cauſe de l'aſpect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il eſſaya de débarquer en différens endroits; mais l'oppoſition vigoureuſe qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit ſentir la néceſſité d'a-

(1) B. de las Caſas, *pag.* 40.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 2, 3, *&c.* Oviedo, *lib. XVII*, *cap.* 3; *pag.* 179.

voir

voir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride. 1512.

Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presque incroyable: le fait n'en est pas moins certain & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carriere d'activité qui en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des isles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans

1512.

ces contrées délicieuses la nature sembloit se montrer sous d'autres formes; chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphere. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés, & après les merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scenes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siege du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1).

Progrès de Balboa dans l'isthme de Darien.

Peu de tems après cette expédition à la Floride, il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, par le suffrage volontaire de ses associés, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avoit aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit, par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacents, soumit plusieurs Caciques &

(1) P. Martyr. *decad. pag.* 202. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *pag.* 1. Oviedo, *lib. XVI*, *cap.* 2. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5. *Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I*, *cap.* 3.

recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les isles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputerent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols leur dit : « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose ? si c'est l'amour de l'or qui vous » fait abandonner votre propre pays pour venir troubler la » tranquillité des peuples qui sont si loin de vous, je vous » conduirai dans un pays où le métal qui paroît être le grand » objet de votre admiration & de vos desirs, est si commun » que les plus vils ustensiles en sont faits ». Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver. Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche vers le sud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située ; mais que s'ils se proposoient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

1512.

Projet de Balboa.

Ce fut la premiere information que reçurent les Espagnols sur le grand océan méridional & sur le riche & vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes & de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur le champ que

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 2. Gomera, *C.* 60. P. Martyr. *decad. pag.* 149.

1512.

l'océan dont parloit le Cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'efpérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faifoit la defcription devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un fi grand homme avoit en vain entrepris, & empreffé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à fon pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous fes premiers exploits paroiffoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indifpenfables pour s'affurer du fuccès. Il commença par folliciter & gagner l'amitié des Caciques voifins. Il envoya quelques-uns de fes officiers à Hifpaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du fuccès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il fe promettoit encore. Les préfens qu'il en fit, diftribués à propos, lui mériterent la protection du gouverneur & attirerent beaucoup de volontaires à fon fervice. Dès qu'il eut reçu de cette ifle le renfort confidérable qu'il en attendoit il fe crut en état de tenter fon expédition.

Difficultés dans l'exécution.

L'ifthme de Darien n'a pas plus de foixante milles de largeur; mais cette langue de terre qui unit enfemble le continent méridional de l'Amérique avec le feptentrional, eft fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute fa longueur & en font une barriere affez folide pour réfifter à l'impulfion des deux mers oppofées. Les montagnes font couvertes de forêts prefque inacceffibles. Dans ce climat humide où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées font marécageufes & fi fré-

quemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivieres se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition ; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au mileu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions ; & pour completter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entierement nuds.

1512.

1513.

Il découvre la mer du sud.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 158.

1513. premier ſeptembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il ſe rendit par mer ſans aucune difficulté ſur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié ; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il ſe trouva retardé dans ſa marche par tous les obſtacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la diſpoſition des habitans. A ſon approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs ſujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruiſant tout ce qui pouvoit ſervir à la ſubſiſtance des troupes eſpagnoles. D'autres raſſemblerent leurs ſujets pour s'oppoſer à Balboa, qui ne tarda pas à ſentir combien il lui ſeroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des ſauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ſes ſoldats ; en ſe montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richeſſes que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il ſavoit ſi bien échauffer leur enthouſiaſme & ſoutenir leur courage qu'ils le ſuivoient ſans murmure. Ils avoient pénétré aſſez avant dans les montagnes lorſqu'un Cacique puiſſant ſe préſenta avec un corps nombreux de ſes ſujets pour défendre le paſſage d'un défilé ; mais des hommes accoutumés à vaincre de ſi grands obſtacles ne pouvoient être arrêtés par de ſi foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuoſité & continuerent leur marche après les avoir diſperſés ſans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur euſſent dit qu'il ne leur falloit que ſix jours pour traverſer l'Iſthme dans ſa largeur, ils en avoient déjà paſſé vingt-

cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. 1513.
Plusieurs d'entr'eux étoient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; plusieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurerent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe & s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancerent vers lui pour partager son admiration, sa reconnoissance & sa joie. Ils se hâterent de gagner le rivage, & Balboa s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier & son épée, prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de son souverain (1).

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord, & qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyerent volontairement.

(1 Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 1. Gomera, *cap.* 62, *&c.* P. Martyr, *decad.* *pag.* 205, *&c.*

1513.

Quelques Caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

On lui indique un pays plus opulent.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même-tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurerent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; & pour lui en donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Asie, cette circonstance jointe à la découverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, fortifiant ses propres conjectures & ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 2.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

saison

saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance & par le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesses que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

1513.

1514.

Pedrarias est nommé gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissemens & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdi-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 3-6. Gomera, *Cron.* 64. P. Martyr, *decad. pag.* 229.

1514. nand se flatta dès-lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidoit, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cens soldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où suivant le bruit de la renommée, ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand nombre se feroient engagés pour cette expédition si on avoit voulu les recevoir (2).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur le champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoient entendu parler des exploits

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 14.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 6, 7. P. Martyr, *decad. pag.* 177-256.

de Balboa & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile avec des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple qui répondoit si peu à l'attente & aux desirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ses découvertes avoit attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes isles, qu'il pouvoit rassembler quatre cens cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il auroit été en état de résister à Pedrarias & à sa troupe; mais quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi & se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractere (1). 1514.

Division entre Pedrarias & Balboa.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicuessa & d'Enciso, & lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite supérieur de Balboa; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 13, 14.

1514. Juillet.

encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers lemilieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilencielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement mal-sain & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtriere fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissemens nécessaires aux malades & une subsistance suffisante pour ceux qui se portoient bien (2). En un mois de tems plus de six cens Espagnols périrent dans la derniere misere. L'abattement & le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demanderent leur démission & renoncerent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restoient du sentiment de leurs souffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès par la suite, pilloient sans distinction par-tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, &

(1) Richard, *hist. nat. de l'air*, *tom. I*, *pag.* 204.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 14. P. Martyr, *decad. pag.* 272.

les traitoient ainsi que leurs sujets avec le dernier degré de l'insolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitians, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuse & florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

1514.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde ; & voulant dédommager Balboa, le nomma Adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors

1515. Mesures violentes contre Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 15, *decad.* 2, *cap.* 1, *&c.* Gomera, *cap.* 66. P. Martyr, *decad.* 3, *cap.* 10. *Relac. de* B. de las Casas, *pag.* 12.

1516. d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les reconcilier, & pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se proposoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits

1517. brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cens hommes d'élite, (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorsqu'il reçut un messager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été sincere, l'entreprise que Balboa étoit sur le point d'exécuter, ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la prospérité d'un homme qu'il avoit si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa jurisdiction; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalousie agissoient sur son ame avec

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *cap.* 3, *lib.* II, *cap.* 11-13-21.

tant de force que pour satisfaire sa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sur des prétextes faux mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque-tems & à se rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avoit été indiqué ; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'assouvir sa vengeance ne le laissa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projettée. Pedrarias puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite ; mais il conserva même sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria, à Panama qui étoit sur le côté opposé de l'isthme ; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 21, 22.

1517. pour la ſalubrité du lieu, la ſituation commode du nouvel établiſſement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes poſtérieures des Eſpagnols dans les vaſtes provinces qui bordent la mer du ſud (1).

Nouvelles découvertes.

Pendant que ces événemens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, ſe paſſoient dans le Darien, il ſe faiſoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit ſi occupé du projet d'ouvrir une communication par l'oueſt avec les Moluques ou iſles des Epiceries, que dans l'année 1515, il équipa à ſes frais deux vaiſſeaux deſtinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui paſſoit pour le plus habile navigateur de l'Eſpagne. Il prit ſa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de janvier 1516, il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro* & où il ſe fait aujourd'hui un commerce conſidérable. Delà il s'avança dans une baie ſpacieuſe qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arroſent le continent méridional de l'Amérique. Les Eſpagnols ayant voulu faire une deſcente dans ce pays, Solis & pluſieurs hommes de ſon équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaiſſeaux couperent par morceaux les corps des Eſpagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible ſpectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Eſpagnols qui reſtoient

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 1.

ſur

ſur les vaiſſeaux retournerent en Europe ſans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échouée, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes inſtruits vers cette navigation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit enfin les vues de Ferdinand. 1517.

Etat de la colonie d'Hiſpaniola.

Quoique les Eſpagnols s'occupaſſent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établiſſemens en Amérique, ils conſidéroient toujours Hiſpaniola comme leur principale colonie & le ſiege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens néceſſaires pour procurer le bonheur & la proſpérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement ſous ſa juriſdiction ; mais il étoit gêné dans toutes ſes opérations par la politique ſoupçonneuſe de Ferdinand, qui en toute occaſion & ſur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ſes privileges, & encouragea le tréſorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ſes meſures & à conteſter ſon autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de diſtribuer les Indiens parmi les Eſpagnols établis dans l'iſle. La ſervitude rigoureuſe de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adouciſſemens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur ; le pouvoir de diſpoſer à ſon gré des inſtrumens du travail, aſſuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, ſon miniſtre de confiance. Don

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* I, *cap.* 7. P. Martyr, *decad. pag.* 317.

1517. Diego ſentit vivement l'injuſtice & l'affront qu'on lui faiſoit en le privant de ſes droits ſur un objet ſi eſſentiel, & ne voulant pas reſter plus long-tems dans un lieu où ſon pouvoir & ſon crédit étoient preſqu'anéantis, il paſſa en Eſpagne dans la vaine eſpérance d'obtenir juſtice (1). Albuquerque entra dans ſes nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier impatient de faire fortune. Il commença par ſe faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'iſle & trouva que de ſoixante mille qui en 1508 avoient ſurvécu à toutes leurs ſouffrances, il n'en reſtoit plus que quatorze mille. Il en fit pluſieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il diſtribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette diſtribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; pluſieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent ſoumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, preſſés de ſe dédommager de leurs avances. Ce ſurcroît de calamité combla la miſere & hâta la deſtruction de cette race innocente & malheureuſe (2).

Diſpute ſur la maniere de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funeſtes conſéquences qui en furent la ſuite, excita non-ſeulement les plaintes des Colons qui ſe croyoient léſés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il reſtoit quelque ſentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des eccléſiaſtiques pour inſtruire & convertir les naturels, ils ſuppoſerent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur miniſtere preſque inutile. Les miſſionnaires ſe con-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5, *lib. X*, *cap.* 12.

(2) *Ibid. decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12.

formant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent aussi-tôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célebres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon se plaignirent du moine à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent sa doctrine comme également pieuse & contraire aux circonstances. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un systême d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier, & alléguerent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les naturels pour les forcer au travail (1). 1517.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique & d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien Décisions contraires sur cet objet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 11. Oviedo, *lib. II*, *cap.* 6, *pag.* 97.

1517. rien de la févérité de leur doctrine & refuferent même d'abfoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient des Indiens en fervitude (1). Les deux partis s'adrefferent au Roi pour avoir fa décifion fur un objet de fi grande importance. Ferdinand nomma une commiffion de fon confeil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurifconfultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hifpaniola chargés de défendre leurs opinions refpectives. Après une longue difcuffion la partie fpéculative de la controverfe fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décifion, les *repartimientos* continuerent de fe faire dans la même forme qu'auparavant (2). Comme le jugement de la commiffion reconnoiffoit le principe fur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au filence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances & les cenfures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de fon confeil-privé, duquel il réfultoit qu'après un mûr examen de la bulle apoftolique & des autres titres qui affuroient les droits de la couronne de Caftille fur fes poffeffions dans le nouveau monde, la fervitude des Indiens étoit autorifée par les loix divines & humaines; qu'à moins qu'ils ne fuffent foumis à l'autorité des Efpagnols & forcés de réfider fous leur infpection, il feroit impoffible de les arracher à l'idolâtrie & de les inftruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit

(1) Oviedo, *lib. II*, *cap.* 6, *pag.* 97.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 12, *lib. IX*, *cap.* 5.

plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zele charitable mais peu éclairé leur avoit fait proférer contre cet usage (1). 1517.

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entierement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils feroient obligés de faire; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (3). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il feroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demanderent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE XXV.

(3) Herrera, *decad. lib. IX*, *cap.* 14.

1517. des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui resterent à Hispaniola continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

1516. Barthelemy de Las Casas entreprend la défense des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & susciterent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, & l'un des ecclésiastiques qui accompagnerent Colomb au second voyage des Espagnols lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; & pour montrer sa sincérité & sa conviction il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par son courage à les défendre aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses talens & son caractere, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la Fundacion de la provincia de St-Jago de Mexico*, *pag.* 303, 304. Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12.

malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faisant le tableau de l'oppression que souffroient ses nouveaux sujets (1). 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misere & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand dont l'esprit étoit affoibli par la maladie fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas avec son ardeur accoutumée se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Réglemens du cardinal Ximenès.

Le cardinal pesa la matiere avec l'attention que méritoit son importance, & comme son esprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs &

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12, *decad.* 2, *lib.* I, *cap.* 2. Davila Padilla, *hist. pag.* 304.

1517. aux formalités de l'adminiſtration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb ni aux regles établies par le feu roi, il ſe détermina à envoyer en Amérique trois ſurintendans de toutes les colonies avec l'autorité ſuffiſante pour décider en dernier reſſort la grande queſtion de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné ſur les lieux toutes les circonſtances. Le choix de ces ſurintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique que ceux qui avoient été conſultés comme membres de l'adminiſtration de ce département, avoient déclaré leur opinion & penſoient que les Eſpagnols ne pouvoient conſerver leurs établiſſemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la ſervitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter ſur leur impartialité & ſe détermina à donner ſa confiance à des eccléſiaſtiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciſcains avoient épouſé des ſentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber ſon choix ſur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuſe en Eſpagne, mais qui y jouiſſoit d'une grande conſidération. D'après le conſeil de leur général & de concert avec Las Caſas, il choiſit parmi eux trois ſujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur aſſocia Zuazo, juriſconſulte d'une probité diſtinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'adminiſtration de la juſtice dans les colonies. Las Caſas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens. (1).

Confier un pouvoir aſſez étendu pour changer en un moment tout le ſyſtême du gouvernement du nouveau monde,

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 3.

1517.

à quatre perſonnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de ſi hauts emplois, parut à Zapata & aux autres miniſtres du dernier roi une démarche ſi extraordinaire & ſi dangereuſe qu'ils refuſerent d'expédier les ordres néceſſaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas diſpoſé à ſouffrir patiemment qu'on mît aucun obſtacle à ſes projets. Il envoya chercher les miniſtres, leur parla d'un ton ſi haut & les effraya tellement qu'ils obéirent ſur le champ (1). Les ſurintendans, leur aſſocié Zuazo & Las Caſas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier uſage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtiſans Eſpagnols & à toute perſonne non réſidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Eſpagne ſur l'objet de leur commiſſion, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec leſquels ils conduiſoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérome ſe conduiſirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt diſſipées. Ils montrerent dans toute leur adminiſtration une connoiſſance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'auſtérité de la vie monaſtique. Ils écouterent tout le monde; ils compareront les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurerent perſuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Caſas, vers lequel penchoit le cardinal, impoſſible dans l'exécution. Ils ſe convainquirent

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 6.

1517. que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient se passer des Indiens; que si on leur ôtoit ce secours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'efforcerent en même-tems de prévenir les funestes effets de cette tolérance & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglemens, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug; enfin ils employerent leur autorité, leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur étoit nécessaire. Zuazo dans son département seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du nouveau monde témoignerent leur satisfaction de la conduite de Zuazo & de ses associés, & admirerent la hardiesse de Ximenès qui s'étoit

1517.

écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, & sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avoit donné sa confiance & qui en étoient dignes par leur sagesse, leur modération & leur désintéressement (1).

Mécontentement de Las Casas.

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroissoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il sommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fût obligé de chercher un asyle dans un couvent, & voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (2).

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 15. Remesal, *hist. gén. lib. II*, *cap.* 14, 15, 16.

(2) *Ibid. decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16.

1517. dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit poſſeſſion du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un miniſtre qui auroit mérité ſa confiance par ſa droiture & ſes talens. Beaucoup de ſeigneurs Flamands avoient accompagné leur ſouverain en Eſpagne. L'attachement naturel de Charles pour ſes compatriotes l'engageoit à les conſulter ſur toutes les affaires de ſon nouveau royaume, & ces étrangers montrerent un empreſſement indiſcret à ſe mêler de tout & à s'emparer de preſque toutes les parties de l'adminiſtration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop ſéduiſant pour leur échapper. Las Caſas remarqua leur crédit naiſſant. Quoique les hommes à projet ſoient communement trop ardens pour ſe conduire avec beaucoup d'adreſſe, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réuſſit quelquefois mieux que l'eſprit le plus délié. Il fit ſa cour aux Flamands avec beaucoup d'aſſiduité. Il mit ſous leurs yeux l'abſurdité de toutes les maximes adoptées juſques-là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulierement les vices des diſpoſitions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuſe aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été pour eux des motifs de jalouſie. Ils deſiroient vivement de trouver des prétextes plauſibles pour condamner les meſures du miniſtre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb, auſſi bien que les courtiſans Eſpagnols qui avoient eu à ſe plaindre de l'adminiſtration du cardinal, ſe joignirent à Las Caſas pour déſaprouver la commiſſion des ſurintendans en Amérique. Cette union de tant de paſſions & d'intérêts devint ſi puiſſante que

(1) *Hiſtoire de Charles V.*

1517.

les Hiéronimites & Zuazo furent rappellés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'isle & reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les Colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entiere destruction (1).

Projet pour fournir les colonies de noirs.

Ce fut tout ce que le zele de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs & de les transporter en Amérique où on les emploieroit comme esclaves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-tems en Europe & aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves négres (2). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (3). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16, 19, 21, *lib. III*, *cap.* 7, 8.

(2) *Ibid. decad.* 1, *lib. V*, *cap.* 12.

(3) *Ibid. decad.* 1 *lib. VIII*, *cap.* 9.

1517. robuſte que les Américains, plus capable de réſiſter à une grande fatigue & plus patiente ſous le joug de la ſervitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (1). Le cardinal Ximenès avoit été preſſé de permettre & d'encourager ce commerce; mais il avoit rejetté le projet avec fermeté, parce qu'il avoit ſenti combien il étoit injuſte de réduire une race d'hommes en eſclavage en délibérant ſur les moyens de rendre la liberté à une autre (2). Mais Las Caſas, inconſéquent comme le ſont les eſprits qui ſe portent avec une impétuoſité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre eſclaves ceux d'une autre partie, & dans la chaleur de ſon zele pour ſauver les Américains du joug, il prononçoit ſans ſcrupule qu'il étoit juſte & utile d'en impoſer un plus peſant encore ſur les Africains. Malheureuſement pour ces derniers le plan de Las Caſas fut adopté. Charles accorda à un de ſes courtiſans Flamands le privilege excluſif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit ſon privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme réguliere entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de ſi grands accroiſſemens (3).

1518. Las Caſas propoſe d'envoyer des cultivateurs à Hiſpaniola.

Mais les marchands Génois conduiſans leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs demanderent bientôt des prix ſi exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hiſpaniola qu'on

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5.

(2) *Ibid. decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 8.

(3) *Ibid. decad.* 1, *lib. II*, *cap.* 20.

y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zele étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola & dans les autres isles un nombre suffisant de cultivateurs & d'artisans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue seroient en état de soutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foiblesse de leur constitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola où la petite vérole venoit de se montrer & d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos que Las Casas trouvoit toujours en son chemin (1). 1517.

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. On faisoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent qui don-

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 21.

1517. noient de hautes idées de sa population & de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible, & si l'on en exceptoit un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Casas qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux systême d'administration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans & d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan dont je ne donne qu'une légere esquisse il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traiter les Indiens

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 2.

étoient

étoient fort ſemblables à celles que les Jéſuites ont ſuivies depuis dans leurs grandes entrepriſes ſur l'autre partie du même continent. Las Caſas ſuppoſoit que les Européens employant l'aſcendant que leur donnoit une intelligence ſupérieure & de plus grands progrès dans les ſciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'eſprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en ſociété & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile. 1517.

Son projet eſt favorablement reçu.

L'évêque de Burgos & le conſeil des Indes regarderent le plan de Las Caſas non-ſeulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils penſoient que l'eſprit des Américains étoit naturellement ſi borné & leur indolence ſi exceſſive qu'on ne réuſſiroit jamais à les inſtruire ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il ſeroit fort imprudent de donner une autorité ſi grande ſur un pays de mille milles de côtes à un enthouſiaſte viſionnaire & préſomptueux, étranger aux affaires & ſans connoiſſance de l'art du gouvernement. Las Caſas qui s'attendoit bien à cette réſiſtance ne ſe découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands qui favoriſerent ſes vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, préciſément parce que les miniſtres Eſpagnols les avoient rejettées. Ils déterminerent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de ſon conſeil-privé, & comme Las Caſas recuſoit tous les membres du conſeil des Indes comme prévenus & intéreſſés, tous furent exclus. La déciſion des juges choiſis à la recommandation des Flamands fut entierement conforme aux ſentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres 1519.

1517. pour le mettre à exécution, mais en reſtreignant le territoire accordé à Las Caſas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui ſeroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

Délibération ſolemnelle ſur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

Cette déciſion trouva des cenſeurs. Preſque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient & ſoutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raiſons ſi plauſibles qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de nouveau la queſtion avec plus de ſoin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans ſa jeuneſſe à ſuivre les ſentimens de ſes miniſtres avec une déférence & une ſoumiſſion qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'eſprit qu'il montra dans un âge plus mûr; commença à ſoupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit ſe défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la queſtion agitée depuis ſi long-tems ſur le caractere des Américains & ſur la maniere la plus convenable de les traiter. Il ſe préſenta bientôt une circonſtance qui rendoit cette diſcuſſion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias ſur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne où la cour faiſoit ſa réſidence. On ſçut bientôt que ſes ſentimens étoient différens de ceux de Las Caſas, & Charles imagina aſſez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raiſons de deux perſonnages reſpectables qui, par un long ſéjour en Amérique avoient eu le tems néceſſaire pour obſerver les mœurs du peuple qu'il s'agiſſoit de faire connoître, il ſeroit en état de découvrir lequel des deux avoit

20 Juin.

(1) Gomera, *hiſt. gén. cap.* 77. Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. XIX*, *cap.* 5.

formé ſon opinion avec plus de juſteſſe & de diſcernement. 1517.

On déſigna pour cet examen un jour fixe & une audience ſolemnelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & ſe plaça ſur ſon trône dans la grande ſalle de ſon palais. Ses courtiſans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes fut appellé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier ſon avis. Son diſcours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la deſtruction d'un ſi grand nombre de ſes habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'exceſſive dureté & de l'imprudence des Eſpagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit obſervés, ſoit dans le continent ſoit dans les iſles, lui avoit paru une eſpece d'hommes deſtinés à la ſervitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, & qu'il ſeroit impoſſible de les inſtruire ni de leur faire faire aucun progrès vers la civiliſation ſi on ne les tenoit pas ſous l'autorité continuelle d'un maître. Las Caſas s'étendit davantage & défendit ſon ſentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la ſervitude, & attaqua ſon opinion comme irréligieuſe & inhumaine. Il aſſura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit beſoin que d'être cultivée; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de ſe former à l'induſtrie & aux arts de la vie ſociale; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant ſoumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il proteſta que dans le plan qu'il avoit propoſé ſes vues étoient pures & déſintéreſſées, & que quelques avantages qui duſſent revenir de leur exécution à la couronne de Caſtille, il n'avoit

1517. jamais demandé & ne demandroit jamais aucune récompenſe de ſes travaux.

Le plan de Las Caſas eſt approuvé.

1520.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & conſulté ſes miniſtres, ne ſe crut pas encore aſſez bien inſtruit pour prendre une réſolution générale relativement à la condition des Américains ; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Caſas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit aſſez importante pour qu'on pût eſſayer le plan propoſé, il céda à Las Caſas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit propoſé (1).

Il fait ſes préparatifs.

Las Caſas preſſa les préparatifs de ſon voyage avec ſon ardeur acoutumée, mais ſoit par ſon inexpérience dans ce genre d'affaires, ſoit par l'oppoſition ſecrette de la nobleſſe Eſpagnole qui craignoit que l'émigration de tant de perſonnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes induſtrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cens cultivateurs ou artiſans à l'accompagner à Cumana.

Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obſtacles.

Rien cependant ne put amortir ſon zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine ſuffiſante pour prendre poſſeſſion du vaſte territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impoſſible de réuſſir à en civiliſer les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'iſle de Porto-Rico. Là il eut connoiſſance d'un nouvel obſtacle à l'exécution de ſon plan plus difficile à ſurmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés juſqu'alors. Lorſqu'il avoit quitté l'Amérique en

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3, 4, 5. Argenſola, *Annales de Aragon*, 74, 97. Remeſal, *Hiſt. gen. lib. II*, *cap.* 19, 20.

1517, les Espagnols n'avoient presque aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de negres, mais le prix en étoit monté si haut que la plupart des Colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples ; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment ils massacrerent deux missionnaires Dominicains que le zele avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les Colons d'Hispaniola,

1517.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3.

(2) Oviedo, *hist. lib. XIX*, *cap.* 3.

1517. qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur toute la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cens hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui feroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui alloit être le théatre de la guerre & de la désolation (1).

12 Avril. Il travaille à les surmonter.

Dans l'espérance d'apporter quelque remede aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les Colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le sys-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IX*, *cap.* 8, 9.

tême de Las Casas. Il en avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, leur laissant une entiere liberté & les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, se donnerent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné, parurent si dépourvus de soin & de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens qui leur étoient supérieurs en sagesse & en sagacité (1). 1517.

Son projet échoue entierement.

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressoit pour les mettre à exécution, Las Casas par son activité & sa persévérance, par quelques condescendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ses gens; & les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'isle refuserent de le suivre. Avec ce qui lui restoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avoit massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 5.

1517. l'établiſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la ſûreté & la ſubſiſtance de ſes Colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſans afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols s'aſſemblerent ſecrétement, les attaquerent avec la furie naturelle à des hommes réduits au déſeſpoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcerent le reſte à ſe retirer à l'iſle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient ſaiſis & abandonna l'iſle. Enfin il ne reſta pas un ſeul Eſpagnol dans aucune partie du continent ou des iſles adjacentes depuis le golfe de Pacia juſqu'aux confins du Darien. Accablé par cette ſucceſſion de déſaſtres & voyant cette fin malheureuſe de tous ſes grands projets, Las Caſas n'oſa plus ſe montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la deſtruction de la colonie de Cumana ne ſoit

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3, 4, 5. Oviedo, *hiſt. lib. XIX*, *cap.* 5. Gomera, *cap.* 77. Davila Padilla, *lib. I*, *cap.* 97. Remeſal, *hiſt. gén. lib. II*, *cap.* 22, 23.

arrivée

arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son systême fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes espagnoles en suivant l'ordre des tems (1). 1517.

Nouvelles découvertes à l'ouest.

Diego Velasquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conservoit encore le gouvernement de cette isle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination & qu'il cherchât à se rendre entierement indépendant (2). Sous sa sage administration Cuba devint l'un des établissemens Espagnols les plus florissans. L'idée avantageuse qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de personnes qui espéroient y trouver des établissemens solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des isles occupées par les Espagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest n'avoit pas encore été visité, ces circonstances invitoient les habitans de cette isle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richesse étoit plus conforme au génie de ce siecle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaire pour défricher un terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5, *pag.* 329.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 19.

1517. officiers qui avoient servi sous Pedrarias dans le Darien formerent une association pour tenter des découvertes. Ils persuaderent à François Hernandès Cordova, riche Colon de Cuba & homme d'un grand courage, de se joindre à eux & d'être leur commandant. Velasquès non-seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Comme les aventuriers qui avoient servi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit servi sous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit constamment soutenu que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes.

Le vingt-unieme jour après leur départ de Saint-Jago ils virent terre. C'étoit le cap *Cotoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique qui a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchoient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols qui avoient trouvé jusques-là l'Amérique habitée par des sauvages nuds. Cordava s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits présens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Espagnols à visiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Espagnols débarquerent & en s'avançant dans le pays, remar-

Yucatan.

quirent avec un nouvel étonnement de grandes maisons bâties en pierre ; mais ils éprouverent bientôt que si les Indiens du Yucatan étoient plus civilisés que les autres Américains ils étoient aussi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié, avoit posté en embuscade derriere un petit bois un corps considérable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols & les attaquerent avec beaucoup de hardiesse & une espece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés, mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite. 1517.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue & le seizieme jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient appartenir à une isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancerent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche. Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquerent avec une telle furie

(1) Voyez la NOTE XXVI.

1517. & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succomberent à tant de maux dans la traversée. Cordova leur chef mourut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1).

Voyage de Grijalva.

Toute malheureuse qu'avoit été cette expédition elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. On venoit de découvrir à une petite distance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroissoit fertile & habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchoient à réchauffer le mérite de leurs exploits, étoient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 17, 18. *Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, *por* Bernal Diaz del Castillo, *cap.* 17. Oviedo, *lib. XVII*, *cap.* 3. Gomera, *cap.* 52. P. Martyr *de Insulis nuper inventis*, *pag.* 329.

roi l'indépendance à laquelle il aſpiroit dans ſon gouvernement de Cuba, ne ſe contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ſes dépens quatre vaiſſeaux pour le voyage. Deux cens quarante volontaires parmi leſquels il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient de la naiſſance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit ſous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses inſtructions étoient d'obſerver avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & ſi les circonſtances lui paroiſſoient favorables, d'établir une colonie dans quelque poſition avantageuſe. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 avril 1518. Le pilote Alaminos ſuivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaiſſeaux vers le ſud, la premiere terre qu'ils reconnurent fut l'iſle de *Cozumel* à l'eſt de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Eſpagnols, qui ne firent pas un grand ſéjour dans l'iſle; ils arriverent ſans aucun accident remarquable à Potonchan ſur le côté oppoſé de la péninſule. Le deſir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été maſſacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y deſcendre dans la vue de châtier les Indiens de ce diſtrict avec une rigueur & un éclat qui puſſent frapper de terreur tous les peuples du voiſinage. Mais quoiqu'ils euſſent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens ſe défendirent avec tant de courage, que les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à les repouſſer & ſe confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils

1517.

1518.

Découverte de la nouvelle Eſpagne.
3 Mai.

1518. trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient dispersés sur la côte des villages où ils distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination Espagnole en Amérique. Ils descendirent à une riviere appellée par les naturels *Tabasco*: la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une maniere amicale, mais même leur fit des présens considérables qui confirmerent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils toucherent ensuite: c'étoit à l'ouest de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-

Tabasco, 9 Juin.

Guaxaca.

dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles Européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprêtes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque appellé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait & continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite isle qu'il nomma *l'isle des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la premiere fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite isle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette isle Pedro de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richesses qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaisseaux qui lui restoient, de suivre la côte jusqu'à la riviere de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

1518.

19 Juin.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir

1518. rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire seroit imparfaite s'ils n'établissoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-seulement assureroit à la nation Espagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir pourroient servir par degrés à soumettre le pays même en entier à la domination de leur souverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit épuisée & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissoient aussi industrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans ces circonstances si désavantageuses, ç'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage, il n'avoit pas les grands talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le 26 octobre, environ six mois après en être parti (1).

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus heureux

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *cap.* 8, 17. Oviedo, *hist. lib. XVII*, *cap.* 9, 20. Gomera, *cap.* 49.

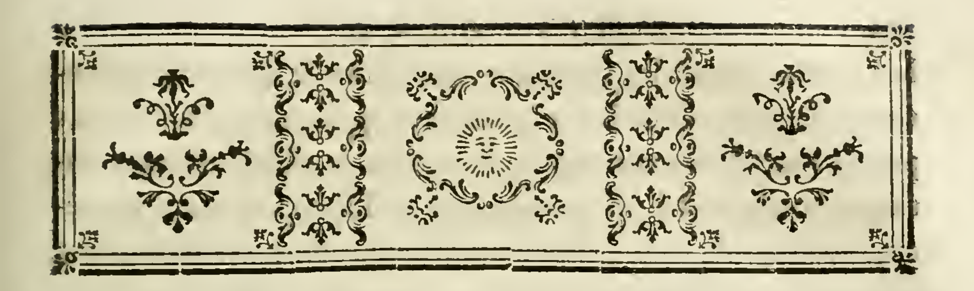
heureux que les Eſpagnols euſſent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une iſle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient ſuivi leur route pendant pluſieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'oueſt tournoit enſuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroiſſoit auſſi important par ſa richeſſe que par ſon étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velaſquès, enchanté d'un ſuccès qui ſurpaſſoit de ſi loin toutes ſes eſpérances, dépêcha ſur le champ une perſonne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Eſpagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & ſolliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de ſon meſſager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inſpirer beaucoup de défiance & de jalouſie & qu'il étoit réſolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puiſſant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entrepriſe qu'il méditoit. 1518.

Comme l'expédition dont Velaſquès étoit alors occupé s'eſt terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Eſpagnols avoient fait juſqu'alors, & les a conduits à la connoiſſance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civiliſé ſi on le compare avec ceux des Américains que l'on connoiſſoit auparavant, il convient de ſuſpendre quelque-tems le récit de ces événemens ſi différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jetter un coup-

1518. d'œil ſur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus ſimples & groſſieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Eſpagnols avoient pénétré.

Fin du Livre troiſieme.

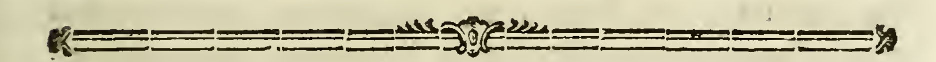




L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE QUATRIEME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde ; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de

Quelles étoient les parties de l'Amérique déjà connues.

la Floride, ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée ; & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoissoit presqu'entierement l'étendue, depuis son extrêmité septentrionale jusqu'au trente-cinquieme degré au sud de l'équateur ; mais les pays qui s'étendent delà jusqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

Vaste étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la premiere circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siecles précédens. On lui doit la connoissance d'un nouvel hémisphere, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique est remarquable, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 16.

cercle polaire du nord jufqu'à une latitude très-haute vers le fud, plus de quinze cens milles au-delà de l'extrêmité la plus avancée de l'ancien continent vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions particulieres aux régions tempérées ainfi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'eft plus fait pour frapper les regards d'un obfervateur que la grandeur des objets qu'il préfente à la vue. La nature femble y avoir tracé fes opérations d'une main plus hardie & avoir diftingué les traits de ce pays par une magnificence particuliere. Les montagnes d'Amérique font beaucoup plus hautes que celles des autres divifions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la bafe des Andes, eft plus élevée au-deffus du niveau de la mer que le fommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par fon étendue que par fa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-deffus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémifphere. C'eft des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend fouvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-deffous de leurs fommets ; qui tout expofés qu'ils font aux rayons du foleil dans le centre de la zone torride font couverts de neiges éternelles (1). Montagnes.

De ces hautes montagnes on voit defcendre des rivieres d'une largeur proportionnée & avec lefquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la lon- Rivieres.

(1) Voyez la NOTE XXVII.

gueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Missisipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux que même long-tems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (1).

Lacs.

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivieres : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse de lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeller proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisieme classes pour la grandeur ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse vaste & solide, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée & à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'océan, telles que la méditerranée & la mer baltique, ou lorsque comme l'Asie ses côtes sont ouvertes par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer noire & les golfes

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

d'Arabie, de Perſe, de Bengale, de Siam & de Leotang; lorſque les mers environnantes ſont remplies d'iſles grandes & fertiles & que le continent même eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions poſſedent tout ce qui peut favoriſer les progrès de leurs habitans dans la civiliſation & dans le commerce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaiſon avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la ſeptentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle eſt environnée. Les iſles qui y ſont répandues ne ſont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie ſeptentrionale de l'hémiſphere Américain, la baie de Cheſapeak préſente un canal ſpacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; & ſi jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les diſtricts plus ſeptentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudſon peut devenir auſſi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'eſt en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde eſt environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un iſthme étroit qui ſépare la mer Atlantique de la mer pacifique; & quoiqu'elle ne ſoit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en ſont acceſſibles par pluſieurs grandes rivieres qui reçoivent un ſi grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions ſi variées que ſans aucun ſecours de l'art ni de l'induſtrie, il eſt aiſé d'établir une navi-

gation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata jusqu'au glofe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivieres qui sont navigables presque jusqu'à leur source; & l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté jusqu'à celui de la Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent Américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer pacifique: les rivieres qui y coulent, se jettant les unes vers la premiere de ces mers & les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Température du climat.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particuliere du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez

aſſez de certitude quelle doit être la chaleur de ſon climat & la nature des productions.

Prédominance du froid.

Les maximes fondées ſur la connoiſſance de notre hémiſphere ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend ſur la moitié de celle qui par ſa poſition devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raiſin devroient mûrir, ſont enſevelis ſous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres ſituées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées ſont deſſéchées par des gelées perpétuelles qui y détruiſent preſqu'entierement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées ſous le même parallele que des provinces d'Aſie & d'Afrique qui jouiſſent conſtamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire ſentir, & l'hiver y regne ſouvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court eſpace de tems. Si nous traverſons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend auſſi à cette région & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le negre ſur la côte d'Afrique eſt dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou reſpire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainſi dire ſous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du ſoleil ſans affoiblir ſon influence bienfaiſante (2). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *pag.* 453. Anſon's *voyage*, *pag.* 184.

la zone torride dans les autres parties de la terre, eſt cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Aſie & d'Afrique ſituées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche juſqu'à l'extrêmité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, ſtériles & preſqu'inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes cauſes concourent à rendre le climat de l'Amérique ſi différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoiſſe pas encore juſqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous ſavons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Aſie ou l'Europe. Il y a au bord de l'Aſie de vaſtes mers qui ſont ouvertes pendant une partie de l'année; & lors même qu'elles ſont couvertes de glace, le vent qui y ſouffle a une intenſité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre ſe prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole & s'étend conſidérablement à l'oueſt. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverſe toute cette triſte région. Le vent, en paſſant ſur une ſi grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui ſe conſerve même dans ſa route à travers des climats plus doux & ne ſe corrige entierement que lorſqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale un vent de nord-oueſt & un froid exceſſif ſont des termes ſynonimes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, ſon activité pénétrante ſe fait ſentir par un paſſage auſſi violent que ſubit du chaud au

(1) Anſon's, *voyage*, *pag.* 74. Voyage de Quiros, *dans l'Hiſtoire générale des voyages*, *tom. XIV*, *pag.* 83. Richard, *hiſt. nat. de l'air.*

froid. C'eſt à cette cauſe puiſſante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ſes incurſions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

D'autres cauſes moins remarquables ſervent à diminuer la puiſſance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique ſituées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent ſouffle invariablement dans une direction de l'eſt à l'oueſt. Ce vent en ſuivant ſa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embraſé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Aſie & des ſables brûlans des déſerts de l'Afrique. La côte d'Afrique eſt donc la région de la terre qui étant expoſée à toute l'ardeur de la zone torride ſans aucune circonſtance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays ſitués entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverſe l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il ſe refroidit en paſſant ſur ce vaſte amas d'eau, & ne ſe fait plus ſentir que comme une briſe rafraîchiſſante le long des côtes du Bréſil (2) & de la Guyane; de ſorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afrique (3). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenſes couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivieres, par des marais & des eaux ſtagnantes qui

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *tom. III*, *pag.* 165. *Hiſt. gén. des voyages*, *tom. XV*, *pag.* 215.

(2) Voyez la NOTE XXX. (3) Voyez la NOTE XXXI.

ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans une direction du nord au ſud. En paſſant ſur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui ſe trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroiſſent ſuſceptibles par leur poſition (1). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'oueſt juſqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat eſt tempérée en quelques endroits par l'élévation du ſol au-deſſus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y ſont répandues. Les iſles de l'Amérique ſous la zone torride ſont ou très-petites ou montagneuſes, & ſont rafraîchies alternativement par les briſes de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une maniere également ſatisfaiſante les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui ſont au-delà. On a ſuppoſé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaſte continent auquel on a donné le nom de *terre auſtrale inconnue*. Les mêmes principes qui ont ſervi à expliquer l'intenſité extrême du froid dans les régions ſeptentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui ſe fait ſentir au cap Horn & dans les pays voiſins. L'immenſe étendue du continent méridional & les grandes rivieres qu'il traverſe dans l'océan ont été regardées par les philoſophes comme des cauſes ſuffiſantes pour occaſionner la ſenſation extraordinaire de

(1) Acoſta, *hiſt. novi orbis lib. II*, *cap.* 2. M. de Buffon, *hiſt. naturelle*, &c. *tom. III*, *pag.* 512, &c. *IX*, *pag.* 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, *tom. II* *pag.* 868.

froid & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'espace qu'il étoit censé occuper s'étant trouvé une mer entierement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothese pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pole opposé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du continent Américain qui naissent des circonstances particulieres de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie & du travail sont plus étendus & plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siecles parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes & à leur fournir des subsistances.

Mais dans le nouveau monde l'espece humaine n'étoit pas

(1) Voyez la NOTE XXXII.

ſi avancée & la nature y préſentoit un aſpect bien différent. Dans toutes les vaſtes régions qui le compoſent, il ne ſe trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & diſtinguées par quelque progrès dans la civiliſation. Le reſte du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'induſtrie, qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts ni le deſir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainſi occupés étoient preſque dans le même état que s'ils fuſſent reſtés ſans habitans. D'immenſes forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte; & comme la main de l'induſtrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux ſtagnantes, pluſieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du ſoleil, l'humidité du climat & la fertilité du ſol concourent à donner de l'activité à toutes les puiſſances de la végétation, les bois ſont tellement embarraſſés par l'exubérance même de la végétation qu'il eſt preſque impoſſible d'y pénétrer & que la ſurface du terrain y eſt cachée ſous des couches épaiſſes d'arbriſſeaux, d'herbes & de plantes ſauvages. C'eſt dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que reſtent encore pluſieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes juſqu'à la mer. Les colonies Européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les naturels, toujours groſſiers & indolens, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui poſſede tous les avantages de ſituation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces

ſeptentrionales de l'Amérique, la nature continue de préſenter un aſpect ſauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déſerte. Là les forêts quoique moins embarraſſées par l'excès de la végétation, ſont également vaſtes ; d'immenſes marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'induſtrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'eſt pas ſurprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la premiere vue du nouveau monde : il leur parut déſert, triſte & ſolitaire. Lorſque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils appellerent les pays dont ils prirent poſſeſſion *le déſert*. Il n'y avoit que l'eſpérance flatteuſe de découvrir des mines d'or qui pût engager les Eſpagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils obſervoient à chaque pas l'extrême différence de l'aſpect que préſente la nature inculte & ſauvage d'avec celui qu'elle prend ſous la main induſtrieuſe de l'art (1).

Non-ſeulement les travaux de l'homme améliorent & embelliſſent la terre, mais ils la rendent encore plus ſalubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & deſtituée de culture, l'air eſt ſtagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux ; la ſurface de la terre ſurchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du ſoleil ; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmentent & il s'en engendre de nouvelles non moins funeſtes. Auſſi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-ſaines lorſqu'on en fit la découverte. C'eſt ce que les Eſpagnols éprouverent dans toutes les expéditions

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

qu'ils firent dans le nouveau monde, ſoit pour tenter des conquêtes ſoit pour former des établiſſemens. Quoique la vigueur naturelle de leur conſtitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur conſtance les rendiſſent auſſi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funeſtes & nuiſibles de ces régions incultes qu'ils traverſoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent ſe dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, ſuivant la deſcription des anciens hiſtoriens Eſpagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languiſſans & un tein jaunâtre, ſignes non équivoques de la température mal-ſaine des pays où ils avoient réſidé (1).

Animaux.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-ſeulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ſes productions. Le principe de la vie ſembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaſte étendue de l'Amérique & la variété de ſes climats, les différentes eſpeces d'animaux qui lui ſont propres y ſont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémiſphere. On ne trouva dans les iſles que quatre eſpeces de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la groſſeur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété ſur le continent. Les individus de chaque eſpece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient

Quadrupedes.

(1) Gomera, *hiſt. cap.* 20, 22. Oviedo, *hiſt. lib. II, cap.* 13, *lib. V, cap.* 10. P. Martyr, *Epiſt.* 545, *decad. pag.* 176.

encore

encore ni aſſez nombreux ni aſſez unis en ſociété pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des eſpeces diſtinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cens eſpeces différentes de quadrupedes répandues ſur la ſurface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorſqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-ſeulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle ſemble encore avoir été moins vigoureuſe dans ſes productions. Les quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paroiſſent être d'une race inférieure; ils ne ſont ni auſſi robuſtes ni auſſi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (2). Le *tapir* du Bréſil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois. Les *pumas* & le *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (3). Ils ſont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient ſouvent à la moindre apparence de réſiſtance (4). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigenes plus petits, plus foibles & plus

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag.* 86.

(2) Voyez la NOTE XXXIV.

(3) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag.* 87. Margarvii, *hiſt. nat. Braſil. pag.* 229.

(4) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag.* 13, 203. Acoſta, *hiſt. lib. IV, cap.* 34. Piſonis, *hiſt. pag.* 6. Herrera, *decad.* 4, *lib. IV, cap.* 1, *lib. X, cap.* 13.

timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (1). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (2). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (3).

Insectes & reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique, & les individus y parviennent à une grosseur extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multitude de crapauds que la

(1) Churchil, *tom. V*, *pag.* 691. Ovalle, *Relat. of Chili*, *Church. tom. III*, *pag.* 10. Sommario de Oviedo, *cap.* 14-22. Voy. de Des Marchais, *tom. III*, *pag.* 299.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, *pag.* 103. Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *Voy. de la France équin. pag.* 339.

(3) Voyez la NOTE XXXV.

ſurface de la terre en eſt entierement cachée. Les ſerpens & les viperes ne ſont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene eſt infectée de troupes nombreuſes de chauve-ſouris, qui tourmentent non-ſeulement les troupeaux mais les hommes mêmes (1). Dans les iſles on voit de tems en tems des légions de fourmis conſumer toutes les productions végétales(2), & laiſſer la terre auſſi parfaitement dépouillée que ſi elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le ſol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de preſque tous les êtres mal-faiſans & venimeux auxquels l'activité d'un ſoleil brûlant peut donner la vie (3).

Les oiſeaux du nouveau monde ne ſont pas diſtingués par des qualités auſſi marquées & auſſi caractériſtiques que celles qui ont été obſervées dans les quadrupedes. Les oiſeaux ſont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que ſon induſtrie & ſon travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propenſion à paſſer d'un pays à un autre; & ils peuvent aiſément & ſans dangers ſatisfaire cet inſtinct de leur nature. Auſſi le nombre des oiſeaux communs aux deux continens eſt-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les eſpeces mêmes particulieres à l'Amérique reſſemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correſpondantes de l'ancien hémiſphere. Les oiſeaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat Oiſeaux.

---

(1) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *pag.* 89. *Idem. pag.* 147. Herrera, *decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 3, 19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) Voyage de la Condamine, *pag.* 167. Gumilla, *tom. III*, *pag.* 120, *&c.* *Hiſt. gén. des voyages*, *tom. XIV*, *pag.* 317. Dumont, *Mémoires ſur la Louiſiane*, *tom. I*, *pag.* 108. Sommario de Oviedo, *cap.* 52-62.

en Asie & en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ses couleurs; mais la nature qui semble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce & mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température mal-saine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupedes sont si poltrons, ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race aîlée, pour le volume, la force & le courage (2).

Sol. Dans un continent aussi étendu que l'Amérique, il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, *pag.* 96. Warren, *descript. de Surinam.* Osborn's, *collect. tom. II*, *pag.* 924. *Lettres édifiantes*, *tom. XXIV*, *pag.* 339. Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France*, *tom. III*, *pag.* 155.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I*, *pag.* 363. Voyage de la Condamine, *pag.* 175. M. de Buffon, *hist. nat. tom. XI I*, *pag.* 184. Voyage de Des Marchais, *tom. III*, *pag.* 320.

avoir une grande influence ſur la nature du ſol. Des pays ſitués ſous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne ſe fait jamais ſentir, ſont entierement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre reſſerrée par ce froid exceſſif n'y acquiert jamais une chaleur ſuffiſante pour mûrir les fruits qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'autre hémiſphere. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réuſſir que dans les parties de ce continent qui ſe trouvent de pluſieurs degrés plus près de la ligne que le ſol naturel de ces productions, parce qu'on auroit beſoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Pluſieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays ſitués ſous les tropiques, ont été cultivés avec ſuccès au cap de Bonne-Eſpérance; tandis qu'à Saint-Auguſtin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui ſont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réuſſir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le ſol de l'Amérique eſt naturellement auſſi riche & auſſi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu induſtrieux & privés du ſecours des animaux domeſtiques dont les nations civiliſées élevent de ſi grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuiſée par leur conſommation. Les végétaux produits par ſa fertilité, reſtoient ſouvent entiers, & en ſe pourriſſant ſur ſa ſurface rentroient dans ſon ſein en y portant un ſurcroît

(1) Voyez la NOTE XXXVII. (2) Voyez la NOTE XXXVIII.

de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir ; ainſi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraiſſer pendant pluſieurs ſiecles. Le nombre prodigieux & l'énorme groſſeur des arbres de ce continent atteſtent la vigueur extraordinaire du ſol dans ſon état naturel. Lorſque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans ſon moule primitif, & en pluſieurs endroits l'induſtrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiſer une fécondité ſuperflue afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainſi obſervé l'état du nouveau monde à l'époque de ſa découverte, & conſidéré les traits particuliers qui le diſtinguent & le caractériſent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'eſt de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont paſſé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il eſt le plus probable que s'eſt établie une communication entre les deux hémiſpheres.

Les Américains n'ont conſervé aucune tradition ſur cet objet.

Nous ſavons avec une certitude infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendans d'un ſeul homme, ſous la protection divine & obéiſſant aux

---

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. I, pag.* 242. Kalm, *tom. I, pag.* 151.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouvelle France, tom. II, pag.* 405. Voyage de Des Marchais, *tom. III, pag.* 229. Lery, *ap.* Debry, *part. III, pag.* 174. Voyez la NOTE XXXIX.

ordres du ciel, se sont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces tems éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées où ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premieres familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations & la maniere dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connoissance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il seroit absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus ou les ancêtres dont ils sont descendus (1). Nous devons le peu de lumiere que nous avons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypotheses.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habitans dont l'extérieur & les mœurs différoient sensiblement du reste de l'espece humaine, la curiosité & l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet;

---

(1) Vegenas, *hist. of. California*, *tom. I*, *pag.* 60.

mais ce ſont pour la plupart des idées ſi bizarres & ſi chimériques que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs ſi j'entreprenois de les expoſer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la préſomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne deſcendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race ſéparée, diſtinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractériſtiques de leur eſprit. D'autres prétendent qu'ils ſont deſcendus de quelques reſtes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui du tems de Noé a détruit la plus grande partie de l'eſpece humaine, & ils regardent contre toute raiſon des tribus groſſieres & ſauvages, diſperſées ſur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait ſur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord juſqu'à celui du ſud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a ſuppoſé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scytes avoient dans les tems anciens formé des établiſſemens ſur cet hémiſphere occidental. On a dit que dans des tems poſtérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Eſpagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonſtances & à des époques diverſes. Les prétentions reſpectives de ces peuples ont trouvé des zélés partiſans, & quoique les raiſons les plus plauſibles dont ils appuyaſſent leurs hypotheſes ne fuſſent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une reſſemblance équivoque de quelques mots dans les langues reſpectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre ſans

beaucoup

beaucoup d'utilité les hypothefes contraires. Ces objets de conjecture & de controverfe n'appartiennent pas à l'hiftorien : renfermé dans des limites plus étroites, il fe borne à recueillir ce qui paroît fondé fur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en préfentant ici quelques obfervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere fur ces queftions curieufes & fi fouvent agitées.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont fuppofé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été féparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiffeau, détourné de fa route par la violence d'un vent d'oueft, avoit pu être pouffé par accident fur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent défert (1). Il feroit inutile d'examiner & de difcuter ces hypothefes, parce qu'il eft impoffible d'en tirer aucun réfultat certain. Les événemens qu'on y fuppofe font fimplement poffibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils foient arrivés, ni par le témoignage pofitif de l'hiftoire ni même par les fuppofitions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obfervant fimplement les reffemblances qui peuvent fe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on fuppofe deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de fociété également

(1) Parfon's, *Remains of Japhet*, *pag.* 240. *Ancient univerf. hift. vol. XX*, *pag.* 164. P. Feyjoo, *Teatro critico*, *tom. V*, *pag.* 304, &c. Acofta, *hift. mor. novi orbis*, *lib. I*, *cap.* 16-19.

avancée pour la civilisation & l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins & feront les mêmes efforts pour les satisfaire : attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées & les mêmes sentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différentes de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation & naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés & ses talens se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossiere d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & plusieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs qui est le produit nécessaire d'un état semblable de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines

coutumes qui n'ayant leur ſource dans aucun beſoin naturel, ni dans aucun deſir particulier à leur ſituation, peuvent être regardées comme des uſages d'une inſtitution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces uſages, il ſeroit naturel de ſoupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui conſacrât tous les ſeptiemes jours à un repos religieux; ſi chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs cet uſage d'inſtitution arbitraire; mais la fête obſervée par la ſeconde ne devroit être regardée que comme une expreſſion de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémiſpheres ſont à la vérité ſi équivoques & en ſi petit nombre qu'on ne peut pas en déduire aucune théorie ſur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheſes que l'on a faites ſur l'origine des Américains, d'après l'obſervation de leurs rites & de leurs pratiques religieuſes, ne ſont pas moins imaginaires & deſtituées de fondemens ſolides. Lorſque les opinions religieuſes d'un peuple ne ſont ni le réſultat d'une combinaiſon raiſonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres & extravagantes; mais les nations barbares ſont incapables de ſuivre la premiere méthode & n'ont pas été favoriſées des avantages de la révélation. Cependant l'eſprit humain a des procédés ſi réguliers, lors même que ſes opérations ſemblent n'annoncer que de la bizarrerie & du caprice, que dans tous

les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvemens de la terreur ou de l'impatience ; il a recours à des prodiges & à des moyens de même espece, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphere ; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre ces nations éloignées, & sans imaginer que leurs cérémonies religieuses eussent été transmises par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé qu'ils ignoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presqu'aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il

eſt manifeſte par-là que les tribus qui originairement ont paſſé en Amérique ſortoient de nations qui doivent avoir été auſſi barbares que leurs deſcendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les ſecouſſes violentes, les révolutions & les déſaſtres auxquels les nations ſont expoſées ; mais les arts néceſſaires à la vie ne peuvent plus ſe perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne ſont ſujets à aucune des viciſſitudes des choſes humaines & la pratique en ſubſiſte auſſi long-tems que la race même des hommes. Si l'uſage du fer avoit jamais été connu aux ſauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conſervées, & il eſt impoſſible qu'elles euſſent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains ſont deſcendus de quelque peuple qui ſe trouvoit dans un état de ſociété trop peu avancé pour connoître les arts néceſſaires, puiſque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs deſcendans.

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas ſuppoſer qu'aucune des tribus ſauvages établies dans cette partie de notre hémiſphere ait été chercher un pays ſi éloigné. Elles n'avoient ni l'audace ni l'induſtrie, ni la force qui pouvoient leur inſpirer le deſir & leur fournir les moyens d'exécuter un ſi long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être deſcendus des nations plus civiliſées d'Aſie & d'Afrique ; & cela eſt prouvé non-ſeulement par les obſervations que j'ai déjà faites ſur l'ignorance où ils étoient des arts les plus ſimples & les plus néceſſaires,

mais encore par une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Lorſqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en ſociété les animaux domeſtiques, il ne peut plus ſubſiſter ſans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ſes travaux ſans leur ſecours. Auſſi le premier ſoin des Eſpagnols, lorſqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domeſtiques d'Europe; & ſi avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris poſſeſſion de ce continent, nous aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique, il n'y a pas un ſeul quadrupede, apprivoiſé ou ſauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient auſſi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il eſt évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire uſage auroient naturellement regardé leur ſecours non-ſeulement comme utile, mais encore comme néceſſaire pour l'amélioration & même pour la conſervation de la ſociété civile.

Les deux continens paroiſſent être plus voiſins l'un de l'autre vers le nord.

6°. En conſidérant les animaux dont l'Amérique eſt pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voiſin de l'ancien & du nouveau continent ſe trouve vers l'extrêmité ſeptentrionale de l'un & de l'autre, & que c'eſt par-là que la communication s'eſt ouverte & qu'il s'eſt établi une correſpondance entre ces deux parties du globe. Les vaſtes contrées d'Amérique, qui ſont ſituées ſous les tropiques ou qui en approchent, ſont remplies d'animaux indigenes de

différentes especes, entierement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les provinces septentrionales du nouveau monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphere situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan & plusieurs autres especes abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celle du nord de l'Europe & de l'Asie (1). Il paroît donc évident que les deux continens s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & sont unis ou si voisins que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Cela est prouvé par les découvertes.

7°. Le voisinage actuel des deux continens est clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté sur la maniere dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la riviere d'Oby jusqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité nord-est de notre hémisphere étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continens. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts ; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, *pag.* 97, *&c.*

monta ſur le trône de Ruſſie. Son génie vaſte & éclairé, occupé à ſaiſir toutes les circonſtances qui pouvoient agrandir ſon empire ou illuſtrer ſon regne, apperçut dans ces découvertes des conſéquences qui avoient échappé aux regards de ſes ignorans prédéceſſeurs. Il ſentit que les régions d'Aſie en s'étendant vers l'eſt, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens qu'on cherchoit depuis ſi long-tems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ſes domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richeſſes du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entrepriſes. Pierre rédigea de ſa propre main des inſtructions pour ſuivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

Ses ſucceſſeurs ont adopté ſes idées & ſuivi ſon projet; mais les officiers que la cour de Ruſſie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obſcures conſervées chez les peuples de Sybérie ſur un voyage qui ſe fit heureuſement en 1648 autour du promontoire nord-eſt de l'Aſie, encouragerent les Ruſſes à ſuivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaiſſeaux ſur les rivieres de Lena & de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne ſemble pas avoir deſtiné à la navigation, ces vaiſſeaux éprouverent des déſaſtres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit propoſé. Aucun vaiſſeau armé par la cour de Ruſſie n'a jamais doublé ce cap formi-

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Ruſſes*, *tom. I*, *pag.* 4, 5, 141.

dable

dable (1); tout ce qu'on connoît de ces extrêmités de l'Afie eft dû aux découvertes qui ont été faites dans des excurfions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vaftes & fertiles à une diftance peu confidérable de leurs côtes. Les Ruffes imaginerent que ces contrées faifoient partie de l'Amérique; & plufieurs circonftances concouroient non-feulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur perfuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes efpeces, inconnus dans ces régions ftériles de l'Afie, font chaffés fur la côte par un vent d'eft; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oifeaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'eft confervé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays fitués à l'eft.

Après avoir pefé toutes ces circonftances, & avoir comparé la pofition des contrées d'Afie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-oueft de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Ruffie forma un plan qu'auroit difficilement ofé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprifes difficiles & à lutter contre de grands obftacles. On donna ordre de conftruire deux vaiffeaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & ftérile ne produisît rien qui pût fervir à la conftruction de ces vaiffeaux, à l'exception de quelque bois de melèfe; quoique non-feulement le fer, les cordages, les voiles & tous les nombreux attiraux néceffaires pour les

(1) Voyez la NOTE XL.

équiper, mais encore les provisions & les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sybérie, sur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes presque impraticables, la volonté du souverain & la patience du peuple Russe surmonterent à la fin tous les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui appareillerent de Kamchatka sous le commandement des capitaines Berring & Tschirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'est; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux qui ne purent plus se rejoindre; mais malgré cet accident & plusieurs autres désastres qu'ils éprouverent, les espérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui suivant leurs observations semble être située à quelques degrés au nord-ouest de la côte de la Californie. Les deux commandans firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Russes; à l'autre ils enleverent ceux des Russes qui étoient descendus & détruisirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où se trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalieres. En revenant ils toucherent à différentes isles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces isles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présenterent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les

1741.

habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particuliere à ces peuples.

Les isles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes ; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes isles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Berring & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique ; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

La possibilité d'une communication entre les deux continens par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les isles les plus voisines ; & quelque grossiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une isle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des isles Mariannes ou des

(1) Voyez la NOTE XLI.

(2) Muller, *voyages & découvertes*, tom. I.

Larrons à la terre d'Aſie la plus voiſine eſt encore plus conſidérable que celle qui ſe trouve entre la partie d'Amérique que les Ruſſes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitans des iſles Mariannes ſont évidemment d'origine Aſiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoiſſons que ces iſles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la diſtance ſeule n'eſt pas une raiſon pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique eſt encore plus près de l'Aſie. Les habitans encore barbares du pays ſitué autour du cap nord-eſt de l'Aſie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite iſle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que delà on découvre un grand continent qui ſelon leur récit eſt couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties ſeptentrionales de la Sybérie & qui ne ſe trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'eſt ſéparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés ſur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette queſtion eſt réſervé à la princeſſe qui eſt aſſiſe ſur le trône de Ruſſie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant ſuccès à ceux qui illuſtrent déjà ſon regne.

---

(1) Muller, *voyages & découvertes*, *tom. I.*

Il eſt évident auſſi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-oueſt de l'Europe. Dès le neuvieme ſiecle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies ; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'eſt renouvellée dans le dernier ſiecle. Quelques miſſionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zele ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'eſt à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux ſur la nature du pays & ſur les habitans. Ils nous ont appris que la côte nord-oueſt du Groenland eſt ſéparée de l'Amérique par un détroit très-reſſerré ; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il eſt très-probable que les deux continens ſont unis (2) ; que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entre eux ; que les Eskimaux d'Amérique reſſemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre ; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois, avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux ; enfin qu'un miſſionnaire Morave, très-verſé dans la langue du Groenland, ayant viſité le pays des Eskimaux, découvrit à ſon grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conſéquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (3).

Communication par le nord-eſt. A. D. 830.

1764.

(1) Crantz, *hiſtoire du Groenland*, *tom. I. Hiſtoire générale des voyages*, *tom. XV*, *pag.* 152. Note 96.

(2) Eggede, *hiſt. du Groenland*, *pag.* 2, 3.

(1) Crantz, *hiſtoire du Groenland*, *pag.* 261, 262.

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siecle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphere, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laissé au Groenland une colonie dont les descendans ont pu dans la suite des tems passer en Amérique. Mais si au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux isles Feroë & delà en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes isles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuste & entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-est.

8°. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphere ses premiers habitans, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractere aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espece d'hommes particuliere, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage,

les mœurs & les habitudes. On peut donc être autorifé à faire remonter leur origine à la fource que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une reffemblance fi frappante & dans leur conftitution phyfique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilifation, nous devons les regarder comme defcendus d'une même fouche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractere particulier qui la diftingue; mais dans toutes on reconnoît certains traits communs à la race entiere. C'eft une chofe remarquable que dans toutes les particularités, foit phyfiques foit morales, qui caractérifent les Américains, on leur trouve de la reffemblance avec les tribus barbares difperfées au nord-eft de l'Afie, mais prefque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur premiere origine, & conclure que leurs ancêtres Afiatiques s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Ruffes ont découvert le voifinage des deux continens, fe font enfuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient fur leur propre origine, & qui toutes imparfaites qu'elles étoient, avoient été confervées avec plus de foin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné fitué au nord-eft de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant fucceffivement dans les provinces intérieures, & c'eft précifément la même route qu'ils ont dû

fuivre en fuppofant qu'ils vinffent d'Afie. La defcription que les Mexicains faifoient de la figure, des mœurs, de la maniere de vivre de leurs ancêtres à cette époque eft une peinture fidelle des tribus fauvages de Tartares, dont je fuppofe qu'ils font defcendus.

Je terminerai ici cette difcuffion fur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiftoire de l'Amérique. J'ai ofé examiner la queftion, mais fans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures je ne veux établir aucun fyftême. Lorfqu'une recherche eft par fa nature trop obfcure & trop compliquée pour qu'il foit poffible d'arriver à des conféquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui font probables (1).

Etat & caractere des Américains.

Il eft plus intéreffant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'eft qu'un objet de curiofité; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus inftructives qui foient dignes d'occuper le philofophe ou l'hiftorien. Si l'on veut completter l'hiftoire de l'efprit humain & parvenir à une parfaite connoiffance de fa nature & de fes procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les fituations diverfes où la nature la placé ; il faut fuivre fes progrès dans les différens états de fociabilité par où il paffe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état focial. Il faut examiner

(1) Acofta, *hiftoire naturelle & mor. lib. VII*, *cap.* 2, *&c.* Garcia, *Origen de los Indios*, *lib. V*, *cap.* 3. Torquemada, *Monar. Ind. lib. I*, *cap.* 2, *&c.* Boturini Benaduci, *idea de una*, *hift. de l'Amér. feptentr.* §. *XVII*, *pag.* 127.

à

à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvemens de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philoſophes & hiſtoriens de la Grece & de Rome, qui ſont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'aucun moyen d'obſerver l'homme dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scytes & les Germains ſont les peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens auteurs nous aient tranſmis quelque détail authentique ; mais ces mêmes peuples poſſédoient déjà des troupeaux & des beſtiaux ; ils connoiſſoient des propriétés de différentes eſpeces, & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civiliſation.

La découverte du nouveau monde a agrandi la ſphere des ſpéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu obſerver les différens peuples de notre continent. C'eſt en Amérique que l'homme ſe montre ſous la forme la plus ſimple où nous concevons qu'il puiſſe ſubſiſter. Nous y voyons des ſociétés qui commencent ſeulement à ſe former, & nous pouvons obſerver les ſentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie ſociale, au moment où ils ne ſentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens & où ils ont à peine

abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de ſimplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les deſcriptions fantaſtiques des poëtes, exiſtoit réellement dans cet autre hémiſphere. La plus grande partie de ſes habitans, étrangers à l'induſtrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelque idée de propriété & jouiſſoient en commun des biens que produiſoit la fécondité ſpontanée de la nature. Il n'y avoit ſur ce vaſte continent que deux nations qui fuſſent ſorties de cet état groſſier, & qui euſſent commencé d'une maniere ſenſible à acquérir les idées & à adopter les inſtitutions qui appartiennent aux ſociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos obſervations, lorſque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occaſion de conſidérer les Américains dans le plus haut degré de civiliſation où ils ſoient jamais parvenus.

Cette recherche eſt bornée aux tribus les plus ſauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on obſervât quelques diverſités dans le caractere, les mœurs & les inſtitutions de ces différentes tribus, elles ſe trouvoient à peu près dans un même état de ſociété, tellement ſimple & groſſier qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *ſauvages*. Dans une hiſtoire générale de l'Amérique il ſeroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonſtances qui contribuent à former le caractere des individus qui la compoſent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails faſtidieux & interminables. Les qualités qui diſtinguent ces différens peuples ont entr'elles une ſi grande reſſemblance, qu'elles peuvent être préſentées ſous

les mêmes traits. Si quelques circonſtances paroiſſent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il ſuffira de les indiquer & d'en rechercher les cauſes, à meſure que l'occaſion de les obſerver ſe préſentera.

Difficultés de ſe procurer des informations exactes.

Il eſt extrêmement difficile de ſe procurer des informations ſatisfaiſantes & authentiques ſur les mœurs des peuples lorſqu'ils ne ſont pas encore civiliſés : pour découvrir ſous cette forme groſſiere leur véritable caractere & pour recueillir les traits qui les diſtinguent, il faut dans l'obſervateur autant d'impartialité que de ſagacité ; car dans les différens degrés de ſociabilité, les facultés, les ſentimens & les deſirs de l'homme ſont tellement appropriés à ſa ſituation qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ſes jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede, & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. Delà le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui ſentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, ſont portées à regarder avec dédain les peuples ſauvages ; & dans l'orgueil de leur ſupériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaiſirs de ces peuples ſoient dignes de l'homme. Ces nations groſſieres & ſauvages ont rarement été obſervées par des perſonnes douées de cette force d'eſprit ſupérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, ſous quelque aſpect qu'il ſe préſente, avec candeur & avec diſcernement.

Incapacité des premiers observateurs.

Les Espagnols qui entrerent les premiers en Amérique & qui eurent occasion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées, dispersées ou détruites, étoient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le siecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore assez de progrès dans les connoissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien observer des objets si différens de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loisir & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatiens de s'emparer d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espece d'hommes, propres uniquement à la servitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractere de leur esprit ou à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrerent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent en général le même esprit & le même caractere; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs préjugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions

qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le représentoit comme une race stupide & obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses & d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la conversion des Indiens, affirmoit que malgré leur ignorance & leur simplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des instructions & des réglemens convenables, il seroit aisé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorsque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les disputans. La plupart des laïques embrasserent la premiere opinion; tous les ecclésiastiques furent les défenseurs de l'autre; & nous voyons constamment que selon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connoissance parfaite du caractere de ce peuple, & mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Systêmes des philosophes.

Il s'étoit écoulé près de deux siecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considéra-

ble dans l'hiſtoire de l'eſpece humaine, & les conduire à des ſpéculations non moins curieuſes qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'obſervation ; mais au lieu de répandre la lumiere ſur ce ſujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obſcurité. Trop impatiens dans leurs ſpéculations, ils ſe ſont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des ſyſtêmes, lorſqu'ils auroient dû chercher des faits ſur leſquels ils puſſent en poſer les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'eſpece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaſte continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célebres ont ſoutenu que cette partie du globe étoit reſtée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme ; que tout y portoit les marques d'une origine récente ; que ſes habitans, nouvellement appellés à l'exiſtence & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont ſa nature eſt ſuſceptible, & qu'il y étoit reſté un animal d'une claſſe inférieure, dépourvu de force dans ſa conſtitution phyſique, ainſi que de ſenſibilité & de vigueur dans ſes facultés morales (2). D'autres philoſophes, oppoſés à ceux-là ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. III*, *pag.* 494, IX 103, 114.

(2) M. de Paw, *recherches philoſ. ſur les Améric. paſſim.*

de dignité & d'excellence dont il ſoit ſuſceptible, long-tems avant que de parvenir à un état de civiliſation, & que dans la ſimplicité groſſiere de la vie ſauvage, il déployoit une élévation d'ame, un ſentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des ſociétés policées (1). Ils paroiſſent croire que l'état de l'homme eſt d'autant plus parfait, qu'il eſt moins civiliſé. Ils décrivent les mœurs des ſauvages de l'Amérique avec l'enthouſiaſme de l'admiration comme s'ils vouloient les propoſer pour modeles au reſte de l'eſpece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs reſſources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonſtances concourent à embrouiller & obſcurcir toutes les recherches ſur l'état des nations ſauvages de l'Amérique, il eſt néceſſaire d'y procéder avec beaucoup de circonſpection.

Lorſque nous ſommes guidés dans ce travail par les obſervations éclairées du petit nombre de philoſophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons haſarder de porter un jugement; mais lorſque nous n'avons pour garants que les remarques ſuperficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de miſſionnaires, il faut ſouvent héſiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la ſagacité d'obſerver. Sans ſe livrer aux conjectures, ſans montrer de penchant pour aucun ſyſtême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

(1) M. Rouſſeau, *paſſim*.

Méthode observée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulierement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société réguliere. Le caractere d'un sauvage résulte presque entierement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai, I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions & leur état politique; V. leur systême de guerre & de sûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulieres & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espece animale. Quelques animaux sont bornés à une région particuliere du globe & ne peuvent exister au-delà: d'autres peuvent bien

bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globle que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux mêmes qui peuvent se naturaliser dans des climats différens éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

Leur teint, leur figure, &c.

La premiere vue des habitans du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphere. Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (2). Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les isles où les qua-

(1) Oviedo, *Sommario*, *pag.* 46. D. Vie de *Colomb*, *cap.* 24.
(2) Voyez la NOTE XLII.

drupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produisoit presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; sur le continent où les forêts abondent en gibier de toute espece, & où la principale occupation de plusieurs peuplades étoit de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus distingués par l'agilité que par la force: ils ressembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail (1). Non-seulement ils avoient de l'aversion pour la fatigue; ils étoient même incapables de la supporter, & lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils succomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foiblesse de constitution, qui étoit universelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espece d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de foiblesse occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être

---

(1) Voyez la NOTE XLIII.

(2) Oviedo, *sommario*, *pag.* 51, *cap. voy. de* Correal II, 138; Wafer's *description*, *pag.* 131.

(3) B. Las Casas, *brev. relac. pag.* 4. Torquem. *Monar. I*, 580. Oviedo, *Somm. pag.* 41, *Hist. lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5. Simon, *pag.* 41.

attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignerent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les isles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus austeres (2); tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévoroit

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 310.

(2) Ramusio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquista*, &c. *pag.* 39. Hakluit III, 468, 508.

en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (1). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage; quoique en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une maniere plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes sont traitées par les naturels avec froideur & indifférence: elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, & n'inspirent point ces desirs ardens, naturels aux nations encore grossieres. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espece inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son af-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *cap.* 16.

fection par des soins assidus, & s'embarrasse encore moins de la conserver par la complaisance & la douceur (1). Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe (2); & il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particuliere, qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop rafinée pour un sauvage, & qui tient à une délicatesse de sentiment & d'affection qui lui est étrangere.

Réflexions sur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés physiques ou intellectuelles des races particulieres d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat & le sol d'Amérique different à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphere, & cette différence est si sensible & si frappante, que des philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques & regardent la foiblesse de corps & la froideur d'ame des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales & politiques méritoit quelque

(1) Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 32, *&c.* Rochefort, *hist. des isles Antilles*, *pag.* 461. *Voyage de* Corraal II, 141. Ramusio, III, 309. F. Lozano, *description del Gran Chaco*, 71. Falkner's *description of Patagon*, *pag.* 125. *Lettere di* P. Caraffeo, *ap.* Muratori II, *Christian. Felice I*, 305.

(2) Chanvalon, *pag.* 51, *Lett. édif. com.* 24, 318. Du Tertre II, 337. Vegenas I, 81. Ribas, *hist. de los triumf. pag.* 2.

attention; car elles operent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phénomenes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des isles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulieres ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possede point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capables d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi foible que celle qu'on supposoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on

pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raiſonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été obſervé ſur le peu de nourriture dont ils ont beſoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & ſouvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonſtance relative à la conſtitution phyſique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique ſont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de ſe procurer leur ſubſiſtance, & partout où ils ſont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'eſt pas inférieur à celui des autres hommes ; & en quelques endroits ils ont même paru à quelques obſervateurs d'une voracité remarquable (2).

L'action des cauſes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux ſexes. Dans un état de civiliſation très-avancé, cette paſſion, enflammée par la contrainte, rafinée par la délicateſſe des ſentimens, encouragée par la mode, occupe & embraſſe le cœur tout entier. Ce n'eſt plus un ſimple inſtinct de nature ; le ſentiment ajoute à l'ardeur des deſirs & l'ame ſe ſent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle ſoit ſuſceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur ſituation, ſont exempts des ſoins & des travaux de la vie. Parmi ceux des claſſes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette paſſion a moins de violence : occupés ſans relâche à ſe procurer leur ſubſiſtance & à pour-

---

(1) Voyez la NOTE XLIV.

(2) Gumilla II, 12, 70, 237. Lafitau I, 515. Ovalle, Church. III, 81. Muratori I, 295.

voir au premier beſoin de la nature, ils ont peu de loiſir pour ſe livrer aux impreſſions d'un beſoin ſecondaire. Mais ſi la nature des rapports établis entre les deux ſexes varie ſi fort dans les rangs différens des ſociétés policées, l'état de l'homme lorſqu'il n'eſt pas encore civiliſé, doit produire des variations encore plus ſenſibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la ſimplicité de la vie ſauvage, où la ſubſiſtance eſt toujours précaire & ſouvent inſuffiſante, où les hommes ſont preſque continuellement occupés à pourſuivre leurs ennemis ou à ſe garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connoiſſent encore ni l'art de la parure, ni les ſéductions de la réſerve même, il eſt aiſé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre ſexe, ſans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation phyſique dans leur organiſation.

On obſerve en conſéquence que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du ſol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civiliſation, ont rendu les moyens de ſubſiſtance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie ſauvage, l'inſtinct animal des deux ſexes eſt devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies ſur les bords des grandes rivieres où abondent les ſubſiſtances, & parmi d'autres peuplades qui poſſedent des terreins où l'abondance du gibier leur fournit ſans beaucoup de peine un moyen conſtant & aſſuré de ſe nourrir. Ce ſurcroît de ſécurité & d'abondance produit ſon effet naturel. Par-là les ſentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force; il ſe forme de nouveaux goûts & de nouveaux deſirs; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention

d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à ſentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux ſexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus groſſieres ; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent ſur les moyens de ſatisfaire leurs deſirs, la licence de leurs mœurs doit être exceſſive (1).

Quoique la conſtitution phyſique des Américains ſoit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui ſoit difforme, mutilé ou privé de quelques ſens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cauſe de ce phénomene dans l'état phyſique de ces peuples. Ils ſuppoſent que les enfans naiſſent ſains & vigoureux, parce que les peres ne ſont ni épuiſés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état ſauvage, le corps humain, toujours nud & ſans entraves depuis la premiere enfance, en conſerve mieux ſa forme naturelle ; que tous les membres acquierent une proportion plus juſte que lorſqu'ils ſont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (2). On ne peut pas ſans doute refuſer de reconnoître à quelques égards l'influence de ces cauſes ; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui eſt commun à toutes les nations ſauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le génie de cet état de ſociété. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours qu'il eſt très-

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *mém. ſur la Louiſiane*, *I*, 155.
(2) Piſo, *p.* 6, *lib. IX*, *cap.* 4.

difficile d'élever les enfans chez les nations ſauvages. Les moyens de ſubſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrain & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche ſi laborieuſe, étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir; & par l'uſage de certaines herbes ſe procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations perſuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui ſoient en état de ſupporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroiſſent foibles & mal conſtitués, comme peu dignes d'être conſervés (2). Chez ceux mêmes qui entreprennent d'élever indiſtinctement tous leurs enfans, il en périt un ſi grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils ſont condamnés dans la vie ſauvage, que très peu de ceux qui naiſſent avec quelque imperfection phyſique parviennent à l'âge de maturité (3). Ainſi dans les ſociétés policées, où les moyens de ſubſiſtance ſont conſtans, aſſurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'eſprit ſont ſouvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent ſe conſerver malgré la difformité & les vices phyſiques,

(1) Ellis, *Voyage à la baye d'Hudſon*, 198. Herrera, *decad.* 7

(2) Gumilla, II, 234. Techo's. *hiſt. of Paraguay*, &c. Churchill's *collect. VI*, 108.

(3) Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 57.

& deviennent des citoyens utiles ; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-tems leur misérable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde, où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelque imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la premiere fois les différentes contrées sous la zone torride, ils dûrent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de negres en Amérique (2), & la cause de ce phénomene extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singuliere dans l'espece humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie & les parties tempérées de l'Afrique, sont

(1) *Voyage de Ulloa*, *I*, 233.

(2) P. Martyr, *decad. pag.* 71.

habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Aſie, ſont habités par des peuples de couleur noire. Si nous ſuivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions expoſées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obſcurcit par degrés à meſure que nous avançons, & qu'après avoir paſſé par toutes les nuances ſucceſſives elle ſe termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur eſt balancée & affoiblie par différentes cauſes que j'ai déjà expliquées, le climat ſemble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans ſur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent ſous la zone torride eſt à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des obſervateurs attentifs qui ont eu occaſion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort diſtantes les unes des autres, ont été frappés de la reſſemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais ſi la main de la nature ſemble n'avoir ſuivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des phantômes auſſi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été reſſuſcitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée auſſi d'êtres humains d'une forme monſtrueuſe &

---

(1) Voyez la NOTE XLV.

fantastique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produisoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux & la bouche se trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande qu'il y auroit de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité & à rejetter indistinctement toute relation qui ne seroit pas entierement conforme à notre expérience & à nos observations limitées. Mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un caractere de merveilleux, c'est une autre extrêmité encore moins digne d'un esprit philosophe; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foiblesse à croire trop, que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connoissances s'étendent & que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusoient les siecles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus sur l'Amérique; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits, & l'on sait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme si extraordinaire, sont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puisse sans entrer dans aucune discussion rejetter de pareilles relations, comme fabuleuses, il y a d'autres variétés de l'espece humaine qu'on prétend avoir été observées

(1) Voyez la NOTE XLVI.

dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiſſant fondées ſur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulierement obſervées en trois cantons différens; la premiere ſe trouve à l'iſthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curioſité & d'intelligence qu'on ne s'attendoit à en trouver dans un aſſocié des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuſe mais ſinguliere. Suivant ſa deſcription ils ſont d'une petite taille, d'une conſtitution délicate & incapable de ſupporter la fatigue. Leur teint eſt d'un blanc de lait fade, qui ne reſſemble point à celui des blonds parmi les Européens, & ſans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau eſt couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche, leurs cheveux, leurs ſourcils & leurs cils ſont de la même nuance. Leurs yeux ſont d'une forme ſi ſinguliere & ſi foibles qu'ils ont de la peine à ſupporter la lumiere du ſoleil; mais ils voyent diſtinctement à la lumiere de la lune, & ils ſont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race ſemblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il eſt vrai, parmi les animaux rares & monſtrueux que Montézume avoit raſſemblés, quelques créatures humaines reſſemblant aux hommes blancs du Darien (2); mais comme l'empire du Mexique étendoit ſa domination juſqu'aux provinces qui bordent l'iſthme de Darien, il eſt probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque ſingularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le

---

(1) Wafer, *deſcrip. de l'iſthme de Darien dans les voyages de Dampierre, tom. III.*

(2) Cortès, *ap. Ramuſ. pag.* 241, *E.*

regarder comme conſtituant une eſpece particuliere. Parmi les negres de l'Afrique, ainſi que dans quelques iſles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractériſtiques des hommes blancs du Darien: les premiers ſont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs ſont de la même couleur que ceux des habitans du païs: cette obſervation s'applique également à la progéniture anomale des negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'eſt pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui eſt propre à ſon pays (1). On peut donc tirer une concluſion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'eſt qu'ils forment une race dégénérée & non une claſſe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foibleſſe particuliere qui marque leur dégradation, leur a été tranſmiſe par quelque maladie ou vice phyſique de leurs parens. On a obſervé, comme une preuve déciſive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race: leurs enfans naiſſent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même ſol (2).

Le ſecond diſtrict occupé par des habitans qui different à l'extérieur des autres Américains, eſt ſitué ſous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le pays eſt habitable. Les malheureux habitans de ces triſtes régions, connus en Europe ſous le nom

(1) Margrav. *hiſt. rer. nat. braſ. lib VII, cap.* 4.

(2) Wafer, *pag.* 348. Demanet, *hiſt. de l'Afrique II*, 234. *Recherches philoſ. ſur les Amér. II*, 1, &c.

d'Eſquimaux, ſe ſont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce ſentiment d'orgueil national qui conſole les peuples les plus groſſiers & les plus miſérables. Ils ſont robuſtes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une groſſeur démeſurée & les pieds d'une petiteſſe également diſproportionnée. Leur teint, quoique baſané, parce qu'ils ſont continuellement expoſés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; & les hommes ont des barbes qui ſont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités diſtinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui eſt l'affinité de leur langue avec celle des Groënlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec aſſez de confiance que les Eſquimaux ſont d'une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude ſur les habitans du troiſieme diſtrict, qui eſt ſitué à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui, pendant deux ſiecles & demi, ont été un ſujet de diſpute pour les ſavans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, diſperſées ſur cette région vaſte mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata juſqu'au détroit de Magellan. Leur réſidence propre eſt dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le fleuve Negron; mais dans la ſaiſon des chaſſes ils pouſſent ſouvent leurs courſes juſqu'au détroit qui ſépare la terre-de-feu du continent. Les premieres relations qu'on

---

(1) Ellis, *Voyage à la baie d'Hudſon*, *pag.* 130-131. De la Potherie, *tom. I*, *pag.* 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river. Phil. tranſ. vol. LX*, 109.

ait eues de ce peuple, furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race gigantesque d'une taille au-dessus de sept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espece est susceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de sauvages dépourvus d'industrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature & distingué par une supériorité de grandeur & de force, fort au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives & les plus incontestables pour établir un fait si contraire aux loix & aux maximes générales qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités essentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grand poids, aient depuis Magellan visité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1); quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille gigantesque & que d'autres aient tiré la même

(1 Falkner's, *descript. of Patagonia*, *pag.* 102.

(1) Voyez la NOTE XLVII.

conclufion en mefurant la trace de leurs pieds ou les fquelettes des morts ; cependant les relations des uns & des autres different dans des points fi effentiels & font mêlés de tant de circonftances évidemment fauffes & fabuleufes qu'il eft impoffible d'y donner une entiere confiance. D'un autre côté quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus diftingués par le difcernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien faits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race diftincte des autres habitans de la terre. L'exiftence de cette prétendue race de géans femble donc être encore un de ces problêmes d'hiftoire naturelle, fur lefquels un efprit fage doit fufpendre fon jugement, jufqu'à ce que des preuves plus complettes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raifon ont découvert jufqu'ici concernant l'état & la ftructure de l'homme dans toutes les contrées diverfes où il a été obfervé.

Pour nous former une idée complette fur la conftitution des habitans de l'un & l'autre hémifphere, il faudroit nonfeulement confidérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel eft le degré de fanté dont ils jouiffent & quelle eft la durée commune de leur vie. Dans la fimplicité de l'état fauvage, où l'homme n'eft ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on eft porté à croire que fa vie doit couler doucement, fans être prefque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jufqu'à ce qu'elle fe termine enfin dans une extrême vieilleffe par la dégradation fucceffive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainfi que chez d'autres peuples fauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite femble indiquer une

vieilleſſe extraordinaire. Mais comme la plupart des ſauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient auſſi aiſément le paſſé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il eſt impoſſible de connoître leur âge avec un certain degré de préciſion (1). Il eſt évident que la durée commune de leur vie doit varier conſidérablement, ſelon la diverſité des climats & la maniere différente dont les hommes ſe nourriſſent. Cependant ils ſemblent être par-tout exempts de pluſieurs des infirmités qui affligent les nations civiliſées. Ils ne connoiſſent aucune des maladies qui ſont le produit immédiat du luxe ou de la pareſſe, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortege de maux accidentels auxquels nous ſommes ſujets.

Mais quelle que ſoit la ſituation où l'homme ſe trouve placé, il eſt né pour ſouffrir. Ses maladies dans l'état ſauvage ſont à la vérité en plus petit nombre; mais comme celles des animaux, à qui l'homme reſſemble beaucoup dans ce genre de vie, elles ſont plus violentes & plus funeſtes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie ſauvage en produiſent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de ſubſiſtance ſont précaires, ils paſſent ſouvent d'une diſette extrême à une extrême abondance, ſelon les viciſſitudes de la fortune dans leurs chaſſes ou celles des ſaiſons dans les productions de la nature. Leur exceſſive voracité dans l'une de ces ſituations & leur abſtinence rigoureuſe dans l'autre ſont également nuiſibles; car quoique l'homme puiſſe s'accoutumer par l'habitude, ainſi que les animaux de proie,

(1) Ulloa, *notic. Americ.* 323. Beaucroft, *nat. hiſt. of Guiana*, 334.

à ſupporter une longue abſtinence & à manger enſuite avec voracité, ſa conſtitution ne peut manquer d'être fortement affectée par des contraſtes violents & ſubits. Ainſi la force & la ſanté des ſauvages eſt dans certains tems altérée par ce que leur fait ſouffrir la diſette d'alimens, & en d'autres tems ils ſont ſujets aux maladies qui naiſſent des indigeſtions & de l'excès de nourriture. Ces maladies ſont ſi communes qu'on peut les regarder comme une ſuite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils ſont très-ſujets auſſi à la conſomption, aux pleuréſies, à l'aſthme & à la paralyſie (1), maladies produites par la fatigue & les peines exceſſives qu'ils ont à ſupporter dans la chaſſe & dans la guerre, ou par les intempéries des ſaiſons auxquelles ils ſont continuellement expoſés. Dans la vie ſauvage l'excès de fatigue attaque violemment la conſtitution; dans les ſociétés policées l'intempérance la mine. Il n'eſt pas aiſé de déterminer laquelle de ces deux cauſes produit les plus funeſtes effets & contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere eſt certainement plus étendue: les effets pernicieux du luxe ne ſe font ſentir dans toutes les ſociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie ſauvage ſe font également ſentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine eſt plus courte parmi les ſauvages que chez les peuples induſtrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des deſirs criminels, ſemble avoir été particuliere aux Américains.

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* 3. Laſitau II, 460, De la Potherie 2, 37.

En la communiquant à leurs conquérans, ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnoient déjà la vie humaine, a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal François. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violens & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans sa marche, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siecles & demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une maniere sensible; enfin, semblable à la lépre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siecles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale ainsi que celle de l'Orient ne sera plus connue que par les descriptions (1).

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la foiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

progrès de l'espece ; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée & ses desirs se meuvent dans une sphere très-étroite. Delà naissent deux caracteres remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées ; ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus Américaines & forment une partie essentielle de leur description.

Facultés intellectuelles très-limitées.

Ce que les nations polies appellent raisonnemens ou recherches de spéculation est entierement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte ; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprou-

(1) Ulloa, *noticias Americ.* 222.

vent, & ne s'embarraſſent point des conſéquences qui peuvent en réſulter dans la ſuite, ni même de celles qui ne ſe préſentent pas immédiatement à leur eſprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur préſente quelque utilité ou quelque jouiſſance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'eſt pas l'objet d'un beſoin ou d'un deſir du moment (1). Lorſqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe ſe ſent diſpoſé à ſe livrer au ſommeil, il n'y a aucune conſidération qui puiſſe le tenter de vendre ſon hamac; mais le matin, lorſqu'il ſe leve pour ſe livrer aux travaux ou aux plaiſirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper ſon imagination (2). A la fin de l'hiver, quand l'impreſſion de ce que la rigueur du froid lui a fait ſouffrir eſt encore récente dans l'eſprit du ſauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour ſe bâtir une hutte commode qui puiſſe le garantir contre l'inclémence de la ſaiſon ſuivante; mais à meſure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ſes travaux & n'y penſe plus, juſqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (3).

Si pour les intérêts les plus preſſans, & à ce qu'il ſemble les plus ſimples, la raiſon de l'homme ſauvage & dénué de culture, differe ſi peu de la légéreté des enfans & du pur inſtinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence ſur les autres actions de ſa vie. Les objets ſur leſquels la raiſon s'exerce & les recherches auxquelles elle ſe livre dépendent de

---

(1) Venegas, *hiſt. de la Calif.* I, 66. Churchill *collect.* V, 693. Borde, *deſcr. des Caraïbes*, *p.* 16. Ellis, *voy.* 194.

(2) Labat, *voy.* 2, 114, 115. Dutertre, II, 385.

(3) Adair, *hiſt. of. Americ. ind.* 417.

la ſituation où l'homme eſt placé, & lui ſont indiquées par ſes affections & ſes beſoins. Les réflexions qui paroiſſent les plus néceſſaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de ſociété, ne ſe préſentent jamais à eux dans un autre ordre de choſes. Chez les nations civiliſées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres eſt regardée comme une ſcience eſſentielle & élémentaire, dont l'invention & l'uſage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'hiſtoire. Mais parmi des ſauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richeſſes accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique eſt un art inutile & ſuperflu; auſſi eſt-elle entierement inconnue à pluſieurs peuplades Américaines. Il y a des ſauvages qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & n'ont aucun terme pour diſtinguer un nombre ſupérieur (1). Quelques-uns comptent juſqu'à dix, & d'autres juſqu'à vingt. Lorſqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre eſt égal à celui de leurs cheveux, ou diſent avec étonnement qu'il eſt ſi grand, qu'il eſt impoſſible de l'exprimer (2). Non-ſeulement les Américains, mais encore tous les peuples qui ſont dans cet état ſauvage, ſemblent ignorer l'art du calcul (3). Cependant auſſitôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occaſions fréquentes de les conſidérer unis

(1) La Condamine, *pag.* 67. Stadius, *ap. de Bry*, *IX*, 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres édif.* 23, 314.

(2) Dumont, *Louis*, *I*, 187. Herrera, *decud.* 1, *lib. III*; *cap.* 3. Biet, 396. Borde, 6.

(3) C'eſt le cas des Groenlandois, *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, *voy.* l'abbé Chappe, *tom. III*, 17.

ou

ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres ; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Bresil du Paraguay & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille ; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres (1). Les Cherakis qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (2).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens ; mais il ne peut guere en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention ; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres ; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales ; il ne considere point leurs qualités particulieres & ne se rend point compte des impressions qu'ils font

---

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 402.

(2) Adair, *hist. of Amer. ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

ſur ſon propre eſprit. Ainſi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *univerſelles*, *abſtraites* ou *réfléchies*. L'activité de ſon intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & ſon raiſonnement ne peut s'exercer que ſur les choſes ſenſibles. Cela eſt ſi évident chez les nations les plus groſſieres de l'Amérique qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un ſeul mot pour exprimer ce qui n'eſt pas matériel. Les mots de *tems*, *d'eſpace*, de *ſubſtance* & mille autres termes qui expriment des idées abſtraites & univerſelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un ſauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans ſa miſérable cabane, ou couché ſous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de ſe livrer à de vaines ſpéculations. Ses penſées ne ſe portent pas au-delà de ce qui intéreſſe la vie animale, & lorſqu'elles ne ſont pas dirigées vers quelque objet d'utilité préſente, ſon eſprit reſte dans une entiere inaction. Dans les ſituations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'induſtrie pour ſatisfaire aux beſoins ſimples de la nature, l'eſprit eſt ſi rarement mis en activité que les facultés du raiſonnement n'ont preſque aucune occaſion de s'exercer. Les nombreuſes tribus diſperſées ſur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des iſles & de pluſieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette claſſe. Leur phyſionomie inanimée, leur regard fixe & ſans expreſſion, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient ſur les premiers objets qui ſembleroient devoir occuper les penſées de tout être raiſonnable, firent une telle impreſſion ſur

(1) La Condamine, *pag.* 54.

les Eſpagnols qui les obſerverent pour la premiere fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une claſſe inférieure & ne purent croire qu'ils appartinſſent à l'eſpece humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Eſpagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce tems, des perſonnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occaſion d'obſerver les plus ſauvages de ces peuples, ont été auſſi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme eſt peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut ſe procurer ſa ſubſiſtance avec la même facilité, où les hommes ſont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la néceſſité développe leurs talens & aiguiſe leur invention, de ſorte que les facultés intellectuelles y ſont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands diſtricts de ce continent, ſont des peuples d'un eſprit cultivé & étendu en comparaiſon de ceux qui habitent les iſles ou les bords du Maragon & de l'Orenoque. Leurs occupations ſont plus variées, leur ſyſtême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne ſoient dirigées vers les objets qui intéreſſent immédiatement l'homme ſauvage. Les Américains ſeptentrionaux,

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 15.

(2) Torquemada, *mond. ind. III*, 198.

ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consument leur tems dans une indolence stupide, & ne connoissent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur esprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raison humaine se meut dans une sphere si étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir long-tems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulierement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre ; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence & une inaction totale : tout le bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés du travail.

(1) Lafitau, II, 2.

Ils reftent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou affis à terre, dans une oifiveté parfaite, fans changer de pofture, fans lever les yeux de deffus la terre, fans prononcer une feule parole (1).

Leur averfion pour le travail eft telle que ni l'efpérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la furmonter. Ils paroiffent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'affurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement; mais comme ils dévorent prefque fans diftinction tout ce qui peut appaifer ces befoins de l'inftinct, les efforts qui en font l'effet n'ont que peu de durée. Comme les defirs ne font ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces efforts puiffans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente de l'induftrie à perfévérer dans fes efforts. L'homme, en quelque partie de l'Amérique, fe montre fous une forme fi groffiere que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de fon induftrie, & que le principe de raifon qui doit la diriger femble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de réfidence fixe; il ne s'eft point fait d'habitation pour fe mettre à l'abri de l'inclémence des faifons; il n'a pris aucune précaution pour s'affurer une fubfiftance conftante; il ne fait ni femer, ni recueillir; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit fucceffivement d'elle-même; il pourfuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poiffon dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains

(1) Bouguer, *voyage au Pérou*, 102. Borde 15.

peuples. L'homme ne peut rester long-tems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particulierement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; c'est alors que les travaux réguliers commencent & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux & insouciant de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossieres le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, & sur le produit de leur culture pour une troisieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons & à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces tems divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossieres. Ce

qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur (1). Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance & la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage; & par une bizarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains & plus difficiles à obtenir (2).

III. Après avoir examiné quelle étoit la constitution physique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections & quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la premiere & la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne se forme aucune union permanente parmi les especes où la durée de l'enfance est très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mere seule le soin d'élever les petits, & sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les especes où l'enfance est très-longue & très-foible, où les secours réunis du pere & de la mere sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des

(1) Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 338. *Lettres édif.* 23, 98. *Descript. de la nouv. France.* Osborn's *collect. II*, 880. De la Potherie, II, 63.

(2) Voyez la NOTE L.

unions plus intimes, qui continuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli & que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus foible & a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins & de la prévoyance de ses parens, l'union de l'homme & de la femme doit être considérée comme le contrat non-seulement le plus solemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les soins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se bornoit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur aversion pour toute

(1) *Lettres édif.* 23, 318. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *I*, 554. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

espece

eſpece de contrainte, leur faiſoit rompre le nœud du mariage ſur le plus léger prétexte, & même ſouvent ſans en aſſigner aucune cauſe (1).

Mais ſoit qu'ils conſidéraſſent le mariage comme une union paſſagere, ſoit qu'ils le regardaſſent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé ſi la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civiliſation, & c'eſt-là encore une de ces vaines queſtions qui nourriſſent les diſputes des philoſophes. Mais il n'eſt point douteux que les femmes ne ſoient redevables à la politeſſe des mœurs d'un changement très-heureux dans leur ſort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractériſe particuliérement l'état ſauvage, c'eſt le mépris & l'oppreſſion auxquels y eſt condamné le ſexe le plus foible. L'homme enorgueilli de ſa force & de ſon courage, qui ſont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une eſpece inférieure. Peut-être que les ſauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une ſuite de cette inſenſibilité, de cettre froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur conſtitution phyſique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'eſt point, comme je l'ai déjà obſervé, par ces ſoins complaiſans qu'inſpire la tendreſſe, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils deſirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, eſt plutôt une chaîne qui

(1) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hiſt.* 345. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *pag.* 30-33.

lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que par-tout où l'on achete les femmes, leur condition est infiniment malheureuse (1). Elles deviennent les esclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante & sévere de leur maître. Chez les peuples grossiers elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente ; l'homme y achete une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y connoisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (2) : il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à

---

(1) Sketches, *of hist. of Man. I*, 184.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *I*, 560. Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 285. Herrera, *decad.* 4, *lib. VI*, *cap.* 7. Dumont, II, 156.

ſe croire en droit de la traiter comme un être inférieur (1). Chez toutes les nations non civiliſées, il eſt vrai, les fonctions de l'économie domeſtique, naturellement réſervées aux femmes, ſont ſi nombreuſes qu'elles les aſſujettiſſent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux ſexes. Mais en Amérique particulierement, leur condition eſt ſi miſérable & la tyrannie qu'on exerce ſur elles ſi cruelle, que le mot de ſervitude eſt encore trop doux pour donner une juſte idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus, la femme eſt conſidérée comme une bête de ſomme deſtinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd ſa journée entiere dans la diſſipation ou dans la pareſſe, elle eſt condamnée à un travail continuel. On lui impoſe les ouvrages les plus pénibles ſans en avoir de reconnoiſſance. Il n'eſt point de circonſtance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur eſt permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond reſpect ; les hommes ſont pour elles des êtres ſi ſupérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur préſence (2). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur deſtinée eſt ſi affreuſe qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvemens même de la tendreſſe maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la ſervitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'eſt ainſi que la premiere inſtitution de la vie ſociale eſt pervertie en Amérique : c'eſt ainſi qu'en mettant

(1) Dutertre II, 382. Borde, *relat. des mœurs des Caraïbes*, *pag.* 21. Biet, 357. La Condamine, *pag.* 110. Fermin, I, 79.

(2 Gumilla I, 153. Baſſiere, 164. Labat, *voy. II*, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II, 300.

tant d'inégalité, en établiſſant des diſtinctions ſi cruelles dans cette union domeſtique, que la nature avoit deſtinée à inſpirer aux deux ſexes des ſentimens doux & humains, on la fait ſervir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abaiſſement de la ſervitude.

C'eſt peut-être à cette oppreſſion dans laquelle elles gémiſſent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations ſauvages (1). La vigueur de leur conſtitution phyſique eſt épuiſée par l'excès du travail : les moyens de ſubſiſtance dans la vie ſauvage ſont ſi peu nombreux & ſi incertains (2), qu'elles ſont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la ſubſiſtance dépend principalement de la chaſſe, la mere ne peut guere donner ſes ſoins à un ſecond enfant avant que le premier ait atteint aſſez de force pour être en quelque ſorte indépendant des ſoins de la tendreſſe maternelle. C'eſt-là ſans doute la ſource de cet uſage univerſel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant pluſieurs années (3), & comme elles ſe marient preſque toujours fort tard, le tems de leur fécondité eſt paſſé avant qu'elles aient pu achever d'élever ſucceſſivement deux ou trois enfans (4). Parmi les tribus groſſieres qui n'ont ni aſſez de prévoyance ni aſſez d'induſtrie pour faire des proviſions de vivres, c'eſt une maxime générale qu'il ne faut jamais ſe charger d'élever plus de deux enfans (5); auſſi ne

(1) Gumilla II, 23, 238. Herrera, *decad.* 7, *lib. IX*, *cap.* 4.

(2) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.

(3) Herrera, *decad.* 6, *lib. I*, *cap.* 4.

(4) Charlevoix, III, 303. Dumont, *mém. ſur la Louiſiane II*, 270. Denys, *hiſt. nat. de l'Amérique*, *II*, 365. Charlevoix, *hiſt. du Paragay*, *II*, 422.

(5) Techo's *account of Paraguay*, *&c.* Churchill, *collect. VI*, 108. *Lettre édif.* 24, 200. Lozano, *deſcr.* 92.

trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (1). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (2). Lorsqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie & on l'enterre à côté de sa mere (3). Enfin dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (4). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusques à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains & les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (5). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand

(1) Macleur's, *Journal*, 63.

(2) *Lettr. édif. X*, 200. Voyez la NOTE LI.

(3) Charlevoix, III, 368. *Lettres édif. X*, 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de Cheriqui*. Colbert, *collect. orig. pap.* I.

(4) Venegas, *hist. of Californ. I*, 82.

(5) Gumilla, I, 211. Biet, 390.

une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile ; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance, ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parens ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire ; leur sagesse & leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la simplicité de la vie sauvage la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfans sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parens, aussi-tôt qu'ils ont rempli leurs devoirs, aussi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfans jusqu'au-delà de cet âge de foiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres soins, leur laissent une entiere liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine, le pere, la mere & les enfans vivent ensemble comme des personnes que le hasard auroit rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (2). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la pre-

(1) Charlevoix, III, 272. Biet, 390. Gumilla, I, 212. Lafitau, I, 602. Creuxii *Canada*, *pag* 71. Fernandès, *relat. hist. de los chequit.* 33.

(2) Charlevoix, *nouv. France*, *III*, 273.

miere enfance eſt trop foible pour exciter ou nourrir la tendreſſe filiale, lorſqu'elle n'eſt plus entretenue par les ſoins de l'amour paternel. Plein du ſentiment de ſa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entiérement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoiſſance pour ſes parens que pour toutes les autres perſonnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'inſolence & de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (1). Ces mœurs, qui ſemblent naturelles à l'homme dans l'état ſauvage, parce qu'elles ſont le produit des circonſtances de cet état même, influent puiſſamment ſur les deux plus grands rapports de la vie domeſtique. Dans l'union des deux ſexes, elles introduiſent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoibliſſent la force de l'union des peres & des enfans.

IV. Après avoir parlé de l'état domeſtique chez les Américains, nous ſommes conduits naturellement à conſidérer leur gouvernement civil & leurs inſtitutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme raſſemblé en ſociété, les moyens de ſubſiſtance ſont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les inſtitutions naiſſent des idées & des beſoins des tribus où elles s'établiſſent: celles des peuples pêcheurs & chaſſeurs, qui peuvent à peine ſe former l'idée de quelque eſpece de propriété, doivent être beaucoup plus ſimples que celles des peuples qui ſe ſont fixées ſur une terre

Inſtitutions politiques.

(1) Gumilla, I, 212. Dutertre, II, 376. Charlevoix, *nouvelle-France*, *III*, 309. Charlevoix, *hiſt. du Paraguay*, *I*, 115. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, *pag.* 68, 108, 101. Fernandès, *relac. hiſt. de los chiquit.* 426.

qu'ils cultivent réguliérement, & chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la premiere classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré & n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient presque aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Bresil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples du Paraguay ne connoissent absolument aucune espece de culture. Ils ne savent même ni semer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de cassave, est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terrains gras & arrosés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reste

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil.* Churchill, *collect. II*, 134. Simon, *conquista de tierra firme*, *pag.* 156. Techo, *account of Paraguay.* Churchill, VI, 78. *Lettres édif.* 23, 384, 10, 190. Lozano, *descr. del gran Chaco*, *pag.* 81. Ribas, *hist. de los Triunfos*, *pag.* 7.

du

du tems. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivieres de l'Amérique méridionale fournissent en abondance les poissons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes especes de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher (1). En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson de maniere qu'il vient flotter sur la surface de l'eau où l'on le prend avec la main (2). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent (3). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur les côtes & à se confier entierement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent (4). Dans cette partie du globe, la chasse n'a point été la premiere occupation de l'homme ; il y a été pêcheur avant d'être chasseur ; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords

(1) Voyez la NOTE LII.

(2) Voyez la NOTE LIII.

(3) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettres édif.* XIV, 199, XXIII, 328. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones*, 138.

(4) Barrere, *relat. de la Franc. équinox*, *pag.* 105.

de l'Orénoque & du Maragnon, font évidemment les moins actives & les plus ſtupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puiſſent ſubſiſter ainſi. Preſque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vaſtes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit ſe procurer des ſubſiſtances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulierement celles du midi de l'Amérique, fuſſent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adreſſe pour le pourſuivre & pour l'atteindre. La néceſſité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir induſtrieux. La chaſſe fut leur principale occupation; & comme c'eſt un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adreſſe, elle fut conſidérée comme une occupation auſſi honorable que néceſſaire. Elle étoit réſervée particulierement aux hommes : ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeuneſſe. Un chaſſeur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus diſtingué & l'alliance du premier étoit ſouvent préférée à celle du ſecond (2). Preſque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle; ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, & deviennent actifs, conſtans & infatigables. Leur ſagacité à découvrir leur proie égale leur adreſſe à la tuer. Toutes leurs facultés étant conſtamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention & leurs ſens ont acquis un

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 324. Gumilla, II, 4, *&c.* Acugna, I, 156.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 115.

degré de fineſſe, qu'on a peine à concevoir. Ils diſtinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les pourſuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorſqu'ils attaquent le gibier directement, preſque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorſqu'ils lui tendent des pieges, il eſt preſque impoſſible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de ſe marier que lorſqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chaſſe & lorſqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient capables de ſubvenir à tous les beſoins d'une famille. Quoique l'eſprit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau, le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant malgré ſa violence & ſa ſubtilité ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute ſûreté & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Maragnon & de l'Orénoque compoſent principalement ce poiſon avec des ſucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui eſt une eſpece de liane (2).

(1) Biet, *voy. de la Fran. équinox*, 357. Davies, *diſcov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

(2) Gumilla, II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philoſoph. II*, 239. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 281.

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le suc du *Manceniler* qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possedent ce secret, l'arc est une arme plus meurtriere qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entierement sa subsistance de ses fleches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrêmités (1). Il n'est guere de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres sont les plus fécondes, l'industrie & la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presque invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un supplément à la chasse. Il y a des situations particulieres où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il seroit difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espece de culture.

---

(1) Voyez la NOTE LIV.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'eſt cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poiſſon ſont leur principale nourriture, ils ne ſe propoſent en cultivant la terre que de ſuppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de ſubſiſtance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornoient leur induſtrie à élever certains végétaux, qui dans un ſol riche & ſous un climat chaud parviennent aiſément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, eſpece de grain très-prolifique, d'une culture ſimple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & ſavoureuſe. Le ſecond de ces végétaux eſt le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbriſſeau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui reſſemblent aſſez aux navets. Après en avoir exprimé avec ſoin le ſuc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appellés pains de caſſave, & qui, quoiqu'inſipides au goût, ne ſont pas une mauvaiſe nourriture (1). Comme le ſuc du manioc eſt un poiſon mortel, quelques auteurs ont vanté l'induſtrie des Américains qui ont ſu convertir en un aliment ſain une plante vénéneuſe; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la néceſſité de trouver un moyen de ſubſiſtance force les nations ſauvages; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une eſpece de manioc, entierement dépouillée de qualité nuiſible, & qu'on peut manger ſans aucune autre préparation que celle de le faire griller ſur la cendre chaude. Il

(1) Sloane, *hiſt. of Jamaica*, *introd. pag.* 18. Labat, I, 394. Acoſta, *hiſt. ind. Occid. natur. lib. IV*, *cap.* 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *mémoire ſur le manioc. Hiſt. des plantes*, *tom. II*, *pag.* 65, *&c.*

eſt probable que cette eſpece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture ; & la néceſſité leur ayant appris par degrés l'art de ſéparer les ſucs nuiſibles de l'autre eſpece, ils ont enſuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainſi que la plus nourriſſante des deux (1). Le troiſieme des végétaux dont nous avons parlé eſt le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompenſe de ſes fruits l'induſtrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourriſſant (2). Le quatrieme eſt la patate, dont la culture & les qualités ſont trop connues pour avoir beſoin d'être décrites. Le ſixieme eſt le piment, arbuſte qui produit une épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les ſaveurs chaudes & piquantes, regardent cet aſſaiſonnement comme un beſoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils ſe nourriſſent (3).

Telles ſont les diverſes productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chaſſeurs du continent de l'Amérique. Avec une induſtrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient ſuffi pour ſubvenir aux beſoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chaſſeurs, ſont incapables de toute aſſiduité réguliere au travail, & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainſi

(1) Martyr, *decad.* 301. Labat, I, 411. Gumilla, III, 192. *Machuca milic. Indiana*, 164. Voyez la NOTE LV.

(2) Voyez la NOTE LVI.

(3) Gumilla, III, 117. Acoſta, *lib. IV*, *cap.* 20.

les provisions de subsistance que les Américains tiroient de la culture, étoient si bornées & si peu assurées, que si quelque accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étoient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les isles la maniere de vivre étoit différente. On n'y connoissoit aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin(1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux, qui sur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons (2). Les habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (3) : leurs rivieres & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence (4). En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (5). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maïs (6), le manioc &

---

(1) Oviedo, *lib. XII*, *in proœm.*
(2) Ribas, *hist. de los triumf. pag.* 13. De la Potherie, II, 33, III, 20.
(3) Oviedo, *lib. XIII*, *cap.* 1. Gomara, *hist. gén. cap.* 28.
(4) Gomara, *hist. gén. cap.* 9. Labat, II, 221, *&c.*
(5) Oviedo, *lib. XIII*, *cap.* 3.
(6) Voyez la NOTE LVII.

Agriculture bornée & imparfaite.

d'autres plantes étoient cultivées dans les isles de la même maniere que sur le continent ; mais tout le produit de leur industrie, joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit qu'une foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation, & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton, il suffisoit de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Raisons de cette imperfection.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite ; mais encore à restraindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Manque d'animaux domestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes classes d'animaux qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, & les habitans même du Kamchatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure : sans cet empire, sa domination est imparfaite ; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux

par

par la force ſeule de ſes bras, & telles étoient les conditions des nations ſauvages en Amérique. Leur eſprit étoit ſi peu cultivé, leur union ſociale ſi imparfaite, qu'ils ne paroiſſoient pas ſentir la ſupériorité de leur nature, & qu'ils laiſſoient tous les animaux jouir de leur liberté ſans ſonger à exercer leur pouvoir ſur aucun. Il eſt vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domeſtiques ſur notre continent, n'exiſtoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui ſont particuliers à l'Amérique, ne ſont ni aſſez farouches ni aſſez redoutables pour n'avoir pu être domptés & aſſervis. Il y a quelques animaux dont les eſpeces ſont communes aux deux continens; mais le renne qui a été apprivoiſé & ſoumis au joug dans un des deux hémiſpheres, eſt reſté ſauvage dans l'autre. Le biſon d'Amérique eſt évidemment de la même eſpece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus groſſieres de notre continent ont rendu cet animal domeſtique, & c'eſt par ſon ſecours que les hommes ont ſçu exécuter des travaux néceſſaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de ſubſiſtance. Les habitans de pluſieurs régions du nouveau monde, où le biſon eſt très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'eſt pas d'une nature ſi indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes ſervices que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un ſauvage eſt l'ennemi des autres animaux, non leur ſupé-

---

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. art.* Biſon.

(2) Hennepin, *nouv. découv. pag.* 192. Kalin, *voyage dans l'Amér. ſeptentrionale*, *I*, 207.

rieur. Il les chasse & les détruit ; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner (1).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ses efforts les plus puissans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés & formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle & à convertir en champs fertiles les déserts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civilisation est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques qu'il ne réfléchit guere sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser à quelques égards son empire sur la nature, & il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Usage des métaux utiles inconnus.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphere elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques instrumens grossiers de nos ancêtres, retrouvés par

---

(1) M. de Buffon, *Hist. natur. IX*, 95. *Hist. philos. & politique des deux Indes*, *VI*, 364.

hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'usage des métaux & tâchoient d'y suppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres substances dures aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

La nature complette la formation de quelques métaux: l'or, l'argent & le cuivre se trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le sein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit usage. Mais le fer, qui est le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne se trouve jamais dans son état parfait: son minerai grossier & rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu & subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant que d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instrumens au moyen desquels il subjugue la terre & commande à tous ses habitans. Mais à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent & dans les isles, ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faisoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires, étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les

bois que des haches de pierre & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & souvent le bois dont ils le faisoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nettoyer le champ qu'on destinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir assez fait quand ils avoient ainsi préparé grossiérement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois & semoient ou plantoient ensuite. Là se terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & marquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1°. Ils sont partagés en petites communautés.

1°. Ils sont partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme,

il faut une grande étendue de terrain pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multiplient, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée & les hommes sont obligés de se disperser, comme le gibier même qu'ils poursuivent. Les animaux de proie, solitaires & insociables de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts où sans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leurs occupations & par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur seroit impossible de trouver leur subsistance, & ils sont forcés de se séparer les uns des autres par de très-grandes distances. Tel étoit l'état des tribus Américaines : leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fussent répandues sur de très-vastes contrées : elles étoient très-éloignées les unes des autres & dans des guerres & des rivalités continuelles. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'aussi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou de trois cens personnes, mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & divisée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane & sans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est

plus rigoureux & la terre moins fertile, la misere & la dépopulation sont encore plus grandes. C'est-là qu'on fait des centaines de lieues à travers de forêts & de campagnes désertes. L'homme ne peut guere occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance.

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant, qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'est point d'individu qui puisse s'arroger quelque portion particuliere de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a mis le butin de la chasse tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complette de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, & tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quel-

ques tribus toutes les productions de la terre font dépofées dans des greniers publics pour être partagées enfuite entre tous les membres, fuivant une jufte proportion des befoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers féparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit affez exclufif de propriété pour qu'il foit permis à quelqu'un de jouir du fuperflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du néceffaire. Toutes les diftinctions qui naiffent de l'inégalité des richeffes leur font inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils font enfin abfolument étrangers à tous les rapports qui naiffent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette bafe principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis fur la terre.

Les hommes dans cet état confervent toujours un fentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'eft point établie, les diftinctions qui naiffent des qualités perfonnelles font les feules qu'on puiffe connoître, & ces diftinctions mêmes ne peuvent fe rendre fenfibles que dans les occafions où les hommes font forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on confulte la fageffe & l'expérience des vieillards & l'on fuit leurs confeils. Lorfqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus diftingué par fon courage fe met à la tête de la jeuneffe & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chaffe, le chaffeur le plus adroit & le plus heureux dans fes entreprifes, fe met encore à la tête de la troupe & en regle tous les mou-

(1) Acofta, *Hift. VI*, *cap.* 19. Stadius, *hift. Brafil. lib. II*, *cap.* 13. Debry, III, *pag.* 10. Biet, 361.

vemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occaſion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus aucune eſpece de prééminence. Toutes les circonſtances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils ſont égaux. Ils ſont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui conſtitue la ſupériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'eſt connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à ſa condition (1). Ce ſentiment d'indépendance eſt tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu ſoumettre leur fierté à la ſervitude. Accoutumés à être les maîtres abſolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un ſupérieur. N'ayant jamais eſſuyé aucune réprimande, ils ne peuvent ſouffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorſqu'ils virent que les Eſpagnols les traitoient en eſclaves, moururent de douleur ou ſe tuerent de déſeſpoir (3).

IV. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez des peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplettes; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenans à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les

(1) Labat, VI, 124 Brickell, *hiſt. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 6, *pag.* 97. Vega, *conquiſta de la Florida*, *I*, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hiſt. nov. orb. lib. IV*, *cap.* 25.

concitoyens

concitoyens aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété exclusive ne sont pas connus encore, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exister. Lorsque les sauvages vont aux combats ou pour leur propre défense ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorsqu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile & périlleuse, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu font partie d'un corps politique; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur & par sa sagesse. Mais hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1); on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* & de *sujet* n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un service comme un devoir. Toutes leurs résolutions sont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades grossieres, on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers (3). Lorsqu'il y a eu

---

(1) Lozano, *descr. del gran Chaco*, 93. Melendez, *tesoros verdaderos*, *II*, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 266, 268.

(3) Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 8.

quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parens ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable & éternel (1). On peut dire que parmi les sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente ; & si des travaux communs maintiennent quelque union entre les membres d'une tribu, c'est sur-tout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan, étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses, il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 2, 1. Lafitau, I, 486. Cassini, *hist. de nuevo reyno de Granada*, 226.

cherchérions ces variétés ; parce qu'elles n'ont pas été obſervées par des hommes en état de démêler ces légeres différences qui diſtinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque choſe près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chaſſe & de la pêche.

Quelque imparfaites & groſſieres que nous paroiſſent ces inſtitutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chaſſe & de la pêche & qui n'avoient aucune eſpece d'agriculture, l'union & le ſentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient ſi foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette claſſe les Californiens, pluſieurs des petites nations qui habitent la vaſte contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité eſt reſſerrée dans des bornes ſi étroites, on trouve quelquefois des inſtitutions qui donnent au chef un pouvoir qui ſemble oppoſé au caractere des peuples ſauvages. En obſervant les inſtitutions politiques établies par l'homme, ſoit dans l'état ſauvage, ſoit dans la civiliſation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulieres qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le

(1) Venegas, I, 68, *Lettres édif. II*, 176. Techo, *hiſt. of Paraguay*. Churchill, VI, 78, *hiſt. gén. des voyages*, XIV, 74.

ſyſtême général des loix & des principes qui gouvernent les ſociétés dans les mêmes circonſtances. On en rencontre quelques-unes de ſemblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus ſous le nom commun de Sauvages. Elles ſont ſi curieuſes & ſi importantes que je crois néceſſaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées ſont le ſiege favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames ſont fortes & vigoureuſes comme les corps. Plein du ſentiment de ſa dignité perſonnelle & capable des plus grands efforts pour la faire reſpecter, l'homme y aſpire toujours à l'indépendance, & rien ne peut ſoumettre ſa fierté opiniâtre au joug de la ſervitude. Dans les climats chauds où les corps ſont toujours énervés, où une ſenſation agréable & préſente paroît la ſuprême félicité, l'homme conſent aiſément à paſſer ſous la puiſſance d'un maître. Auſſi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au ſud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à meſure que le ſoleil en acquiert davantage. Dans la Floride, l'autorité des chefs & des caciques étoit non-ſeulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diſtingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs ſujets n'oſoient les approcher qu'avec ces démonſtrations de reſpect & de vénération que les ſujets d'un deſpote ſont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez,

(1) Cardenas y cano *enſuyo Chrinol, à la hiſt. de Florida, pag.* 46. Lemoine de Morgues *Joenes Floridæ; ap. de Bry, pag.* 1, 4, *&c.* Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 467.

nation qui habite ſur les bords du Miſſiſſipi, on connoît des différences de rang qui ſont abſolument ignorées des nations ſeptentrionales. Quelques familles ſont réputées nobles & jouiſſent de pluſieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple eſt conſidéré comme vil & formé ſeulement pour la ſujétion. Ces diſtinctions ſont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la premiere claſſe & l'abaiſſement ignominieux de la ſeconde. On donne aux nobles le nom de *reſpectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le prèmier chef, celui dans lequel réſide l'autorité ſuprême, eſt conſidéré comme un être d'une nature ſupérieure, comme le fils du ſoleil, le ſeul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuſe, & on lui rend les honneurs qui ſont dus au repréſentant de la Divinité. Ses volontés ſont des loix auxquelles on doit une obéiſſance aveugle. La vie de ſes ſujets eſt tellement dans ſa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir ſa tête avec une profonde humilité. Sa puiſſance ne finit pas avec ſa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les perſonnes qui l'ont ſervi dans celui-ci : pluſieurs de ſes domeſtiques, ſes principaux officiers & ſes femmes les plus chéries ſont immolés ſur ſa tombe; & telle eſt la vénération qu'il a inſpirée que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la diſtinction la plus honorable & la récompenſe la plus belle de leur fidélité (1), d'être choiſis pour accompagner leur maître au tombeau. Auſſi l'on voit établi chez les Natchez un deſpotiſme parfait avec tout ſon cortége de ſuperſtition, d'arrogance & de cruauté;

---

(1) Dumont, *mémoire hiſt. ſur la Louiſiane*, *I*, 175. Charlevoix, *hiſt. de la nouv, France*, *III*, 419, *&c. Lettres édif.* XX, 106, 111.

& par une ſinguliere fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civiliſation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il eſt entouré.

Dans les iſles.

A Hiſpaniola, à Cuba & dans les grandes iſles, les caciques & les chefs jouiſſoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité ſe tranſmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives diſtinguées qui y étoient attachées. Les ſujets avoient un grand reſpect pour leur chef & ſe ſoumettoient à ſes ordres ſans réſerve & ſans réſiſtance (1). Les caciques étoient diſtingués par des ornemens particuliers; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la ſuperſtition au ſecours de leur autorité. Ils préſentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel & prétendoient être doués du pouvoir de régler les ſaiſons, de diſpenſer le ſoleil & la pluie, ſelon que leurs ſujets en avoient beſoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques ſemble avoir été auſſi étendue que dans les iſles. Dans Bogota, qui eſt aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuſe & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle ſubſiſtoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, tranſmiſes par tradition & obſervées avec un grand ſoin (2). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu

(1) Herrera, *decad.* i, *lib. I*, *cap.* 16, *lib. III*, *cap.* 44, *pag.* 88. *Vie de Colomb*, *chap.* 32.

(2) Piedrahita, *hiſt. de las conquiſtas del nouv. Reino de gran. pag.* 46.

d'une maniere convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroissoit jamais en public sans une suite nombreuse : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une espece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de son passage & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit sur les taxes & sur les présens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération si imposant que personne n'osoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage (1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit déjà soumis à une sorte de police, & qui avoient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui

Cause de ces variétés.

(1) Herrera, *decad.* 6, *lib. I*, *cap.* 2, *lib. V*, *cap.* 56. Piedrahita, *cap.* 5, *pag.* 25, *&c.* Gomera, *hist. cap.* 72.

des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténebres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissemens. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols ni des traditions même des habitans; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problême. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particuliere qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté & les autres ne sont soumises à aucune espece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitans des isles les rendoient tellement incapables des sentimens & des

des efforts néceſſaires pour reſter dans l'indépendance, qu'il ſeroit inutile de chercher quelqu'autre cauſe de leur lâche ſoumiſſion à la volonté d'un chef. La ſervitude des Natchez & des habitans de Bogota ſemble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, réſidant conſtamment dans le même lieu. La chaſſe n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroiſſent pas avoir compté ſur cette reſſource pour en faire un moyen de ſubſiſtance. Les uns & les autres avoient fait aſſez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins préciſe de la propriété. Dans cet état de ſociété, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets ſur leſquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes perſonnels; le deſir de la prééminence excite les entreprenans : les uns & les autres aſpirent à la domination, & des paſſions inconnues à l'homme ſauvage les portent à empiéter ſur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui ſont également étrangers à toutes les nations ſauvages, obligent le peuple à ſe ſoumettre ſans réſiſtance à l'autorité uſurpée de leurs ſupérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, ſans le ſecours de la ſuperſtition, rendre l'eſprit des peuples ſi docile & le pouvoir des chefs ſi étendu. C'eſt la fatale influence de la ſuperſtition, qui dans tous les degrés de la ſociété abaiſſe & dégrade l'eſprit humain, briſe ſa vigueur & ſon indépendance naturelle. Quiconque ſait manier cet inſtrument redoutable, eſt ſûr de dominer ſur ſon eſpece. Malheureuſement pour les peuples dont les inſtitutions ſont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des iſles

pouvoient faire parler comme il leur plaisoit, leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interposition & en leur nom qu'ils imposoient des tributs & des charges sur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal ministre, ainsi que le représentant du soleil qu'ils adoroient. Le respect que le peuple de Bogota avoit pour ses monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austere & avec des cérémonies particulieres, propres à inspirer à ses sujets la plus haute opinion de la sainteté de son caractere & de la dignité de sa place (2). Ainsi la superstition, qui dans les premiers périodes de la société est entierement inconnue, ou qui épuise toute sa force en pratiques vaines & puériles, avoit déjà pris un empire marqué sur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civilisation; ainsi c'étoit déjà le principal instrument qui avoit servi à plier leur ame à une servitude prématurée; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit soumis à un despotisme presque aussi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la guerre.

V. Après avoir examiné les institutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur leur art de faire la guerre, c'est-à-dire, sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sûreté & la défense nationale. Les petites tribus dispersées sur ce continent sont non-seulement indépendantes & isolées, mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes avec les au-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *cap.* 3.

(2) Piedrahita, *pag.* 27.

tres (1). Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un seul individu leur soit étrangere, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines ; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale ; mais comme en même-tems leurs territoires sont fort étendus & que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'éleve des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple & primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Leurs motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractere distinctif des hommes dans l'état qui précede la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse à chaque individu le

(1) Ribas, *hist. de los triunf. pag.* 9.

droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre & devient bientôt une espece de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance & sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui entre de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de fureur (1). Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour

Esprit de vengeance.

De-là la férocité de leurs guerres.

(1) Boucher, *hist. naturelle de la nouv. France*, *pag.* 93. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 215, 251. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204. Creuxii, *hist. Canad.* *pag.* 72. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 95, Hennepin, *mœurs des Sauv.* 40.

conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, & de poursuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le desir de la vengeance est le premier & presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'ame de ses enfans (2). Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les passions sont dissipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce desir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages, ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent par un transport de colere & tâche d'appaiser sur elle son ressentiment en la brisant (3). S'il est blessé d'une fleche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents & la jette en pieces sur la terre (4). A l'égard de ses ennemis la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Améri-

---

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 231. Colden, I, 108, II, 126, Barrere, *pag.* 170, 173.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 326. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 236. Lozano, *hist. de Paraguay*, *I*, 144.

(3) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 190.

(4) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 208. Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 8.

cains eux-mêmes, que c'eſt elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; ſi un chef ſe propoſe d'engager une troupe de guerriers à le ſuivre dans une incurſion ſur le territoire ennemi, c'eſt de l'eſprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puiſſans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens », diſent-ils, » ſont encore expoſés ſur la terre. Leur lit enſanglanté n'a pas » encore été nettoyé. Leurs eſprits crient contre nous; il faut » les appaiſer. Allons & dévorons ceux qui les ont maſſacrés. » Ne reſtez pas plus long-tems dans l'inaction ſur vos nattes; » levez la hache; conſolez les eſprits des morts, & dites-leur » qu'ils vont être vengés (1) ».

Perpétuité des guerres.

Echauffés par ces exhortations, les jeunes Sauvages ſe ſaiſiſſent de leurs armes avec un tranſport de fureur, entonnent la chanſon de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers raſſemblent ſouvent de petites troupes & vont attaquer une tribu ennemie ſans conſulter les chefs de la bourgade. Un ſeul guerrier par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, ſe met quelquefois ſeul en campagne & fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre & tuer quelques ennemis (2). Les exploits d'un guerrier dans ces excurſions ſolitaires, forment ſouvent la partie principale de l'hiſtoire d'une campagne américaine (3), & les chefs ſe prêtent à ces ſaillies irrégulieres du courage parce qu'elles tendent à entretenir l'eſprit martial &

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 216, 217. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204.

(2) Voyez la NOTE LXIII.

(3) Voyez la NOTE LXIV.

qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (1). Mais lorſqu'il s'éleve une guerre nationale, entrepriſe par autorité publique, les délibérations ſe prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'aſſemblent; ils expoſent leurs opinions dans des diſcours ſolemnels; ils peſent avec maturité la nature de l'entrepriſe, & en diſcutent les avantages ou les déſavantages avec beaucoup de prudence & de ſagacité politique. Les prêtres & les devins ſont conſultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes (2). Si la déciſion eſt pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il ſe préſente un chef pour diriger l'expédition, & il eſt accepté; mais perſonne n'eſt obligé de le ſuivre: la réſolution qu'a priſe la communauté de commencer les hoſtilités, n'impoſe à aucun de ſes membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reſte le maître de ſa conduite, & il ne s'engage à ſervir que de ſa pure volonté (3).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civiliſées, ſont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la ſubſiſtance durant de longs voyages à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de pluſieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de prévoyance & d'induſtrie que ne peuvent en faire les ſauvages. Leurs armées ne ſont point embarraſſées de lourds ba-

(1) Boſſu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry* 215. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 41. Lafitau, II, 169.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 215, 268. Biet, 367, 380.

(3) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 217-218.

gages. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte & un petit sac de maïs, & c'est ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontieres du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le surprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ses guerriers. Comme la chasse & la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit & les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper & qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent jusques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds; & pour mieux se cacher ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence & massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils esperent de n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques prisonniers,

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 237, 238. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, *pag.* 59.

qu'ils

qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ lorsqu'il est sur ses gardes & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le succès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montroient toutes plus de ruses que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4) ; mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais qu'ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelque autre cause que

(1) Voyez la NOTE LXV.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 238, 307. Biet, 381. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *II*, 248.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la Note LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Amér. I*, 115. *Voy. de March. IV*, *pag.* 410.

cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu eſt ſi petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie ſauvage ſont ſi conſidérables, que la vie d'un citoyen eſt extrêmement précieuſe & ſa conſervation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puiſſantes de l'Europe, ſi elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en mépriſant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entierement par des maximes ſi peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus aſſez nombreuſes pour être en état d'agir avec des forces plus conſidérables & de ſoutenir des pertes ſans un affoibliſſement ſenſible, les opérations militaires des Américains reſſembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Bréſiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes aſſez conſidérables pour mériter le nom d'armée (2). Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & diſputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui ſemble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi ſans demander ni faire de quartier (3). Dans les puiſſans empires du Mexique & du Pérou, on aſſembloit de très-grandes armées & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune diſcipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention ſoient les qualités

(1) Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *II*, 248, 249. Charlevoix, *nouv. France*, *III*, 307.

(2 Fabri, *Veriſſ. deſcrcrip. Indiæ*, *ap. de Bry*, *VII*, *pag.* 42.

(3) Voyez la NOTE LXVII.

les plus néceſſaires, par-tout où la guerre ſe fait par la ruſe & par les ſurpriſes; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adreſſe, c'eſt une choſe très-remarquable que lorſqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus eſſentielles pour leur ſûreté. Telle eſt la difficulté de ſoumettre les ſauvages à la ſubordination & de les faire agir de concert; telle eſt leur préſomption & leur averſion pour toute eſpece de contrainte, que preſque jamais on ne peut les obliger à ſuivre les ordres & les conſeils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune ſentinelle autour des lieux où ils ſont campés. Souvent après avoir fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre l'ennemi, ils ſont ſurpris eux-mêmes & égorgés dans le ſommeil profond où ils ſe plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais ſi malgré cette négligence & cette ſécurité qui leur fait perdre ſouvent le fruit de toutes leurs ruſes, ils ſurprennent l'ennemi ſans défenſe, ils fondent ſur lui avec la plus grande férocité; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent ſous leur rage (2), & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conſervent comme des monumens, non-ſeulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils ſavent exercer ſur ceux qui deviennent les objets du reſſentiment public (3). Ils emploient plus de ſoins encore pour faire des priſonniers. Dans leur retraite, s'ils eſperent la faire ſans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune inſulte à ces priſonniers, & ils les traitent même avec

(1) Charlevoix, III, 236, 237. *Lettres édif. XVII*, 308, *XX*, 130. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *II*, 247. Lahontan, II, 176.

(2) Voyez la NOTE LXVIII.

(3) Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *tom. II*, *pag.* 256.

quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes, s'assemblent : ils se rangent en deux lignes & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des citoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive, succedent à ces premiers cris de joie & de vengeance; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare (2). Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & si elles les reçoivent leurs

(1) Lahontan, II, 184.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 241, Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *tom. II*, 264.

ſouffrances ſont finies. Ils ſont adoptés dans la famille & placés ſuivant leur maniere de s'exprimer, ſur la natte du mort. Ils prennent ſon nom, ſon rang & ſont traités avec la tendreſſe que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais ſi par un caprice ou par un reſte de deſir de vengeance, les femmes refuſent de recevoir le priſonnier qui leur eſt offert, ſon arrêt eſt prononcé, & il n'eſt aucun pouvoir qui puiſſe le ſauver de la torture & de la mort.

Indifférence des priſonniers ſur leur ſort.

Les priſonniers, quand leur ſort eſt encore incertain, vivent comme s'ils étoient abſolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouiſſoient du ſort le plus tranquille & comme ſi aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent ſans changer de viſage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, ſe préparent à le ſubir en hommes, & entonnent la chanſon de mort. Les vainqueurs s'aſſemblent comme à une fête ſolemnelle, réſolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'eſt alors que l'on voit une ſcene dont la deſcription doit glacer d'horreur tous ceux que les inſtitutions douces ont accoutumés à reſpecter l'homme & à s'attendrir à l'aſpect de ſes ſouffrances. Le priſonnier eſt lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui ſont préſens, hommes, femmes, enfans, tous fondent ſur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les eſpeces de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges, d'autres les coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres ſéparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent enſuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des rafinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage

que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances; & telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seroient mortels; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné au milieu de toutes ses souffrances chante d'une voix ferme la chanson de mort, célebre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, & excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourmens par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de foiblesse, est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentimens, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourmens que la nature humaine ne sembleroit pas être capable de supporter.

« Laissez-là », disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau, « laissez-là vos coups de couteau & faites-moi mourir par le feu, » afin que par mon exemple j'apprenne à ces chiens, vos » alliés au-delà des mers, à souffrir comme des hommes (2) ». Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance

(1) De la Potherie, II, 237, III, 48.
(2) Colden, *hist. of five nations*, *I*, 200.

des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (1). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de son poignard ou de sa massue (2).

A ces scenes barbares en succedent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (3), dans plusieurs des isles (4) & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (5). Dans les pays de l'Amérique où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent, *allons & mangeons cette nation.* S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la*

---

(1) *Voy. de* Lahontan, I, 236.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 243, *&c.* 385. Lafitau, *mœurs*, *II*, 265. Creuxii, *hist. Canad. pag.* 73. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, *pag.* 64, *&c.* Lahontan, I, 233, *&c.* Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, *&c.*

(3) Stadius, *ap. de* Bry, *III*, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 384. *Lettres édif. XXIII*, 341. Piso, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hist. de los triunfos*, 473.

(4) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad. pag.* 18. Dutertre, II, 405.

(5) Dumont, *mém. I*, 254. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *I*, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

chair de leurs ennemis (1). Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus groſſieres & les moins civiliſées : le principe qui y a donné naiſſance eſt ſi profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle ſubſiſtoit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la diſette des alimens & les beſoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à ſe nourrir ainſi de leurs ſemblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les mépriſes de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faiſoient un des moyens ordinaires de leur ſubſiſtance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (2) ; mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les priſonniers qu'ils avoient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (3). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorſqu'ils n'étoient pas maſſacrés dans la fureur d'une premiere incurſion en pays ennemi (4).

Les peuples de l'Amérique méridionale aſſouviſſent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une

---

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 208, 209. *Lettres édif. XXIII, pag.* 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

(2) Bier, 383. Blanco, *converſion de Piritu, pag.* 28. Brancroft, *nat. hiſt. of Guiana, dec.* 259, *&c.*

(3) Voyez la NOTE LXX.

(4) Biet, 382. Bandini, *vita di Americo,* 84. Dutertre, 405. Fermin, *deſcr. de Surinam*, *I*, 54.

férocité non moins implacable. Lorfqu'ils voient arriver leurs prifonniers, ils les traitent au premier abord auffi cruellement que les habitans de l'Amérique feptentrionale traitent les leurs (1); après ce premier mouvement de fureur, non-feulement on ceffe de les infulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils font careffés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les foigner & les confoler. Il n'eft pas aifé d'expliquer cette fingularitité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un rafinement de cruauté; car tandis qu'ils paroiffent occupés d'attacher davantage leurs prifonniers à la vie, en leur fourniffant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort eft irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieufe s'affemble, le captif eft amené en grande folemnité; il voit les préparatifs du facrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend fon fort avec une fermeté inébranlable, & un feul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de fon corps & l'apprètent pour le feftin. Elles teignent leurs enfans de fon fang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu fe réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des tranfports de joie inexprimables (2). Ces peuples regardent le plaifir de manger le corps d'un ennemi maffacré, comme le plaifir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet ufage eft établi, les prifonniers ne peuvent point échapper à la mort, mais ils ne font pas toujours tourmentés avec la

(1) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 40, 123.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 128. Lery, *ibid.* 210.

même barbarie qu'ils le ſont chez les peuples moins familiariſés avec ces horribles feſtins (1).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la conſtance ne puiſſe être miſe à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la diſcipline dans le nouveau monde eſt d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ſes ennemis au combat, où la victoire eſt le fruit de la ſupériorité des talens ou du courage, les ſoldats ſont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'eſprit & les maximes de la guerre ſont très-différens, le courage paſſif eſt la vertu qu'on eſtime le plus. Auſſi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à ſe comporter en hommes, lorſque leur fermeté ſera miſe à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains diſputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les ſouffrances. Ils endurciſſent les organes de la ſenſibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à ſouffrir ſans ſe plaindre des douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nuds & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier aſſez d'impatience pour ſecouer le charbon (2). Lorſqu'un jeune homme eſt admis à la claſſe des guerriers, ou lorſqu'un guerrier eſt élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les ſoumet à des épreuves toujours analogues à ce

(1) Voyez la NOTE LXXI.

(2) Charlevoix, *hiſtoire de la nouvelle France*, III, 307.

genre de fermeté. Ce ne ſont pas des actes de valeur mais de patience ; on ne leur demande pas de ſe montrer en état d'attaquer, mais capables de ſouffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ſi un guerrier aſpire au rang de capitaine, il eſt obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots hermites. Les chefs s'aſſemblent enſuite; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, ſi vigoureuſement appliqués que tout ſon corps en eſt couvert de plaies ; & s'il donne le moindre ſigne d'impatience ou même de ſenſibilité, il eſt déshonoré & rejetté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la conſtance du candidat eſt ſoumiſe à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette ſur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuſes, dont la morſure cauſe des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de ſon courage ſe tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels inſectes s'attachent aux parties les plus ſenſibles de ſon corps, il ne faudroit qu'un ſoupir, un gémiſſement, un ſeul mouvement involontaire de ſenſibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne ſuffit pas encore pour établir complettement le degré de mérite qu'on attend de lui, il faut qu'il ſe ſoumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de ſubir. On le ſuſpend de nouveau dans ſon hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-deſſous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en ſent la chaleur & qu'il eſt enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & preſque étouffé, il eſt obligé de montrer la même patience & la même inſenſibilité. On en

voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté ; mais ceux qui le subissent avec applaudissement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & sont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans les occasions plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique septentrionale le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience & son courage ont été éprouvés par le feu, par des coups & par des insultes plus intolérables encore pour des ames fieres (2).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que par une suite de la foiblesse particuliere de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes ; de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue ; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumiere. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la prin-

(1) Gumilla, II, 286, *&c.* Biet, 376, *&c.*

(2) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, *III*, 219.

cipale distinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur, sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un Sauvage, se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourmens qui paroissent au-dessus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture; leur foiblesse & leurs plaintes complettent alors le triomphe de leurs ennemis & réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens (2).

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le tems de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources;

---

(1) Voyez la NOTE LXXII.

(2) Charlevoix, *histoire de la nouv. France*, III, 248-285. De la Potherie, III, 48.

tous les habitans du district exposé à cette invasion, sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés & ont à la fin disparu ; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance, & ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (2), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre les concitoyens. Un changement si subit & contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 202-429. Gumilla, II, 227.
(2) Charlevoix *histoire de la nouv. France*, *III* 255. Lafitau, II, 308.

nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples ; mais il eſt encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animoſités nationales ſont ſi violentes & ſi profondément enracinées. Cela paroît cependant réſulter naturellement des principes ſur leſquels la guerre ſe fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet eſt d'exterminer leurs ennemis, l'échange des priſonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un guerrier eſt pris à la guerre, ſa tribu & ſes parens le regardent comme mort (1). Il s'eſt couvert d'une honte ineffaçable en ſe laiſſant ſurprendre par un enemi, & s'il revenoit avec cette tache à ſon honneur, ſes plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoiſſent (2). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorſqu'un priſonnier revenoit parmi les ſiens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert ſon pays en le mettant à mort ſur le champ (3). Le malheureux priſonnier ſe voyant donc proſcrit de ſa patrie & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement briſés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-ſeulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite reſſemblance des mœurs parmi les nations ſauvages facilite & complette cette union, & rien n'empêche un priſonnier de tranſporter non-ſeulement ſes ſervices, mais même ſon affection, à la communauté dans le ſein de laquelle il vient d'être reçu.

Quoique la guerre ſoit la principale occupation des hom- Ils ſont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

(1) Voyez la NOTE LXXIII. (2) Lahoutan, II, 185.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 16, *pag.* 173.

mes dans l'état ſauvage & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoiſſant ni l'union & la confiance mutuelles, néceſſaires pour former de vaſtes plans d'opérations, ni la ſubordination non moins néceſſaire pour en aſſurer l'exécution & le ſuccès, les peuples ſauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi diſcipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite ; & toutes les fois que la guerre ſera de longue durée, ils ſeront forcés de céder à la ſupériorité de l'art (1). Les Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civiliſation fuſſent peu conſidérables, ſi on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Aſie, avoient pris un tel aſcendant ſur les tribus ſauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient ſoumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorſque les Européens allerent aſſaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette ſupériorité ſe fit ſentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis diſciplinés ; les querelles & les haines qui diviſoient ces peuples ſauvages les empêchoient de ſe réunir pour former un plan de défenſe commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aiſé de les ſubjuguer toutes.

Arts des Américains.

VI. Si les arts des peuples groſſiers qui ne connoiſſent point l'uſage des métaux, méritent qu'on y faſſe quelque attention, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſervent à faire connoître le génie &

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

les

les mœurs d'un peuple. Le premier ſentiment de peine qu'un Sauvage peut éprouver doit naître de la maniere dont ſon corps eſt affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat ſous lequel il vit ; ſon premier ſoin ſera donc de chercher à ſe garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples ſauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à ſe montrer entierement nud (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faiſoit éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitans des iſles & une grande partie de ceux du continent reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (2). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes ; ils paſſoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la parure eſt devenue un art très-compliqué, doit ſe trouver circonſcrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des ſauvages nuds ; auſſi ces peuples ne ſe

Vêtemens & parure.

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, *III*, *pag.* 164. *Vie de Colomb*, *cap.* 24. Venegas, *hiſt. of Californ. pag.* 70.

(2) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 165. *Lettr. édif.* 20, 223.

contentent pas de ces ſimples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un ſingulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit univerſelle chez les tribus les plus groſſieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'inſtant même où l'enfant eſt né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatiſſent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent ſouvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & abſurdes pour déranger le plan de la nature ſous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, ſoit pour orner leurs perſonnes ou pour changer leurs formes naturelles, ils ſemblent s'être moins propoſé de plaire ou de s'embellir que de ſe donner un air plus impoſant & plus redoutable. Leur goût de parure ſe rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux ſexes une ſubordination ſi marquée qu'elle éteignoit juſqu'au deſir de ſe paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-deſſous de lui de ſe parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme ſon eſclave. C'étoit lorſqu'un guerrier ſe propoſoit d'être admis au conſeil de ſa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ſes plus beaux ornemens & qu'il paroit ſa perſonne avec le plus de recherche & de ſoin (2).

---

(1) Oviedo, *hiſt. lib. III, cap.* 5. Ulloa, I, 329. Labat, *voy. II*, 72. Charlevoix, III. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones, II*, 38. Lawſon's, *voy. to Carolina, pag.* 33.

(2) Wafer's, *voy. pag.* 142. Lery, *ap. de Bry, III*, 167. Charlevoix, *hiſtoire de la nouv. France, III*, 216-222.

Le vêtement des femmes étoit très-ſimple & peu varié ; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réſervé aux hommes. Dans pluſieurs tribus les femmes étoient obligées de paſſer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur reſtoit pas le loiſir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes aſſez hautaine pour mépriſer les femmes, ou aſſez inſenſible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir pareſſeuſes & négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur paſſion favorite, eſt particulierement réſervé à l'autre ſexe (1). C'étoit tout à la fois la diſtinction du guerrier & une de ſes plus ſérieuſes occupations (2). Un uſage des Américains qui au premier coup-d'œil paroît très-ſingulier & très-bizarre, n'eſt qu'un moyen ingénieux que leur ſagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, ſouvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'uſage des vêtemens ſont dans l'uſage d'oindre leur corps avec de la graiſſe d'animaux, des gommes viſqueuſes & des huiles de différente eſpece. Ils arrêtent par-là cette tranſpiration ſurabondante, qui ſous la zone torride épuiſe la force de la conſtitution & abrege la durée de la vie humaine ; ils ſe garantiſſent en même-tems contre l'exceſſive humidité qui regne pendant la ſaiſon des pluies (3). Ils mêlent auſſi en certains tems différentes couleurs avec ces ſubſtances onctueuſes & couvrent leurs corps de cette compoſition. Sous cet impénétrable vernis non-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 278-327. Lafitau, II, 53. Klam, *voy. en Amériq. III*, 273. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 169. Purchas, *pugr. IV*, 1287. Ribas, *hiſt de los triunfos*, 472.

(2) Voyez la NOTE LXXV. (3) Voyez la NOTE LXXVI.

seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil; mais l'odeur ou le goût de ce mêlange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, sur-tout dans les climats chauds, & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entierement nuds (1).

Après le soin de la parure l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractere militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible & active. Ainsi quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guere d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la maniere de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connoissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens genres d'industrie, reglent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore si grossiers & si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature qu'ils n'avoient aucune espece de cabane. Dans cet état ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, & la nuit ils se forment un couvert de branches & de feuilles (2). Dans le tems des pluies ils se retirent sous

(1) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190, 202. Bancroft *nat. hist. of Guyana*, 81, 280.

(2) Voyez la NOTE LXXVII.

des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (1). D'autres qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un tems dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (2). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus industrieux & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossiere: c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient si basses qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans fenêtres, & le toit étoit percé d'un grand trou par où sortoit la fumée.

Il seroit au-dessous de la dignité de l'histoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails circonstanciés de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier & qu'il

(1) *Lettres édif. II*, 176. V. 273. Venegas, *hist. of Californ. I*, 176. Lozano, *descr. del gran Chaco*, *pag.* 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 277.

(2) Gumilla, I, 225. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 6. Oviedo, *sommar. pag.* 53. C.

jette du jour ſur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maiſons aſſez grandes pour y loger quatre-vingt ou cent perſonnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient enſemble ſous le même toit (1), ſouvent autour d'un feu commun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, où chacun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſinguliere d'habitation chez les Américains peut donc être conſidérée non-ſeulement comme l'effet de la communauté des biens qui ſubſiſtoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une ſenſibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas expoſé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naiſſent de ce mêlange des différens ſexes. On ne peut s'empêcher en même-tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuſes ſont ainſi entaſſées ; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une ſemblable ſituation puiſſent éviter le tumulte & les animoſités (2).

---

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

(2) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane, pag.* 65. Lafitau, *mœurs, &c. II*, 4. Torquemada, I, *Monorq. I*, 217. Joutel, *Jorn. hiſt.* 217. Lery, *hiſt. Braſil. ap. de Bry, III*, 238. Lozano, *deſcr. del gran Cacho*, 67.

Après avoir pourvu à ſon vêtement & à ſon habitation, le Sauvage doit ſentir la néceſſité de ſe faire des armes convenables pour attaquer ou repouſſer un ennemi ; c'eſt un objet qui a exercé de bonne heure l'induſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés. Les premieres armes offenſives furent ſans doute celles que le haſard préſenta & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux endurcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres, mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance : l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils aient imaginée pour cet objet ; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il eſt cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus aſſez dépourvues d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui paroiſſoit ne connoître l'uſage d'aucune arme de trait. La fronde dont la conſtruction n'eſt pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'uſage n'eſt pas moins ancien chez pluſieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale (2) ou des iſles ; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (3). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, 9-12.

(2) *Naufr. de Alv. Nun. Cabeca de Vaca*, *cap.* 10, *pag.* 12.

(3) Piedrahita, *pag.* 16. Voyez la NOTE LXXIX.

qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (1).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (2). A l'égard de tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (3) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le rafinement & le luxe ; car dans le premier état de société les hommes ne connoissoient d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit

Maniere de cuire les alimens.

(1) Ovalle, *relat. of Chili*, *Churchill. collect. III*, 82. Falkner's, *descr. of Patag*, *pag.* 130.

(2) Voyez la NOTE LXXX.

(3) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 332.

encore

encore connue (1). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'eſt la conſtruction de leurs canots. Un eſquimaux, enfermé dans ſon bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la ſtérilité de ſon pays le force à chercher la principale partie de ſa ſubſiſtance (2). Les naturels du Canada ſe haſardent ſur leurs rivieres & ſur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & ſi légers que deux hommes peuvent les porter lorſque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (3). C'eſt dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (4). Les habitans des iſles & du continent méridional ſe font des canots en creuſant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroiſſent lourds & mal conſtruits, ils s'en ſervent avec tant de dextérité, que des Européens qui connoiſſent tous les progrès qu'a faits la ſcience de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre ſont aſſez grands pour contenir quarante ou cinquante perſonnes : les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (5). La forme, ainſi que les matériaux de ces différens bâtimens, eſt très-bien adaptée au ſervice pour lequel ils ſont deſtinés, & plus on les examine avec ſoin, plus on admire le méchaniſme & la convenance de leur conſtruction.

Conſtruction des canots.

---

(1) Voyez la NOTE LXXXI.

(2) Ellis, *voyage à la baie d'Hudſon*, 133.

(3) Voyez la NOTE LXXXII.

(4) Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *II*, 213.

(5) Labat, *voyage*, *II*, 91, 131.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'induſtrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui ſe marque d'une maniere ſenſible. Ils commencent un travail ſans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & comme les enfans s'en laiſſent aiſément diſtraire. Même dans les opérations qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & où les plus puiſſans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une molleſſe & une langueur extrême. L'ouvrage avance ſous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils emploient quelquefois pluſieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à pourrir de vieilleſſe avant d'être achevé. Ils laiſſeront périr une partie de toit avant de finir l'autre (2). L'opération manuelle la plus facile conſume un grand eſpace de tems; ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'induſtrie, eſt pour les Sauvages une longue & pénible entrepriſe. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute eſpece peut être attribuée à différentes cauſes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur ſubſiſtance aux travaux d'une induſtrie réguliere, le tems eſt de ſi peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puiſſent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarraſſent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient ſont ſi imparfaits, ſi peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiſte le plus habile & le plus induſtrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus ſimple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils

(1) Gumill., II, 297.

(2) Borde, *relat. des Caraïbes*, *pag.* 22.

qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelque animal : il n'y a que le tems qui puiſſe ſuppléer à ce défaut de moyens ; mais c'eſt le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains qui rend ſur-tout leurs opérations ſi languiſſantes. Il eſt preſque impoſſible de les tirer de cette indolence habituelle, & à moins qu'ils ne ſoient engagés dans une expédition de guerre ou de chaſſe, ils paroiſſent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'eſt pas aſſez forte pour donner l'eſſor à cet eſprit inventif qui ſuggere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche ; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever ſont faſtidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoiſſance de leurs inſtrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains ſe remarque encore dans tout ce qu'ils font. Il peuvent mettre de la patience & de l'aſſiduité au travail ; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minutieuſe ; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce peuple prédomine ; leurs mouvemens ſont naturellement peſans, & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (2).

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peuples ſauvages qui ait excité une plus grande curioſité que

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

(2) Ulloa, *voy. I*, 335. *Lettres édif. XV*, 348.

leurs opinions & leurs pratiques religieuſes; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou repréſentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les miſſionnaires ſont les perſonnes qui ont eu le plus d'occaſion de ſuivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civiliſées; mais leur eſprit, prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ſes inſtitutions, eſt toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque choſe qui reſſemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les inſtitutions qu'ils obſervent, non à les expliquer conformément aux idées groſſieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il eſt incapable d'avoir, & le ſuppoſent inſtruit de principes & de faits dont il eſt impoſſible qu'il ait la connoiſſance. Delà quelques miſſionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que ſurprenantes d'une connoiſſance diſtincte des myſteres ſublimes & des inſtitutions particulieres du chriſtianiſme. En interprétant arbitrairement certaines expreſſions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoiſſent la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de ſon ſacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des ſacremens (1). On ſent que des guides ſi crédules & ſi peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choiſirons avec le plus grand ſoin

---

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen.* 122. Herrera, *decad.* 4, *lib. IX*, *cap.* 7; *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 7.

nos autorités, il ne faut pas les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulieres, & il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnemens dont ils sont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les sentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le systême entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumieres de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de curiosité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées & le détail des superstitions locales.

Existence de Dieu.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernieres classes de la société, même chez nations les plus éclairées & les plus civilisées, trouvera que leur systême de croyance leur a été communiqué par l'instruction, & n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale & presque unique est de s'assurer une subsistance, considere sans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loisir, ni

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

la capacité d'entrer dans ces ſpéculations ſubtiles & compliquées, qui conduiſent à la connoiſſance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie ſauvage, de pareilles recherches ſont abſolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent ſeulement à ſe développer & que leurs premiers efforts ſe portent ſur un petit nombre d'objets de premiere néceſſité; quand l'eſprit n'eſt pas aſſez étendu pour ſe former des idées générales & abſtraites; quand le langage eſt tellement borné qu'il manque de mots pour diſtinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des ſens, il ſeroit abſurde de prétendre que l'homme fût capable d'obſerver exactement la relation qui ſe trouve entre la cauſe & l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoiſſance de l'autre, & ſe former des notions juſtes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Par-tout où l'eſprit a été étendu par la philoſophie & éclairé par la révélation, l'idée de création eſt devenue ſi familiere que nous ne réfléchiſſons guere combien cette idée eſt abſtraite & profonde, & combien d'obſervations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoiſſance de ce principe élémentaire de la religion. Auſſi a-t-on découvert en Amérique pluſieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être ſuprême ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce ſpectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde préſente à leurs regards, ne ſongeant ni à réfléchir ſur ce qu'ils ſont eux-mêmes, ni à rechercher quel eſt l'auteur de leur exiſtence, les hommes dans l'état ſauvage conſument leurs jours ſemblables aux animaux qui vivent autour d'eux, ſans reconnoître ni adorer aucune puiſſance ſupérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour déſigner la divinité, & les ob-

ſervateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune inſtitution, aucun uſage qui parût ſuppoſer qu'ils reconnuſſent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupaſſent à mériter ſes faveurs (1). Ce n'eſt cependant que dans l'état de nature le plus ſimple & lorſque les facultés intellectuelles de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorſqu'elles ſont corrigées & épurées, ſont deſtinées à être une grande ſource de conſolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres inviſibles & puiſſans dans les uſages de pluſieurs tribus Américaines qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété. Ces notions ſont dans l'origine vagues & obſcures, & paroiſſent plutôt provenir d'un ſentiment de crainte pour des maux dont l'homme eſt menacé, que d'un ſentiment de reconnoiſſance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature pourſuit ſon cours avec une régularité conſtante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure ſans en rechercher la cauſe; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorſqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'eſt point accoutumé, il en cherche les cauſes avec une curioſité active. Son entendement eſt incapable de les démêler, mais l'imagi-

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 221. Nieuhoff. *Churchill*, *collect. II*, 132. *Lettr. édif. II*, 177, *ibid.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, *pag.* 468. Margrave, *hiſt. in append. de Chilienſibus*, 286. Ulloa, *notio. Améric.* 335; *&c.* Barrere, 218-219. Harcourt, *voy. tom. Guiana.* Purchas, *Pilgr. IV*, *pag.* 1273. *Account of Braſil*, *by à Portugueſe*, *ibib. pag.* 1289. Jones's, *journal*, *pag.* 59. Voyez la NOTE LXXXV.

nation qui eſt une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuſe, décide ſans héſiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres inviſibles & ſuppoſe que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans ſont leur ouvrage. On a trouvé chez pluſieurs nations groſſieres quelques idées confuſes d'une puiſſance ſpirituelle ou inviſible, dirigeant les fléaux naturels qui déſolent la terre & épouvantent ſes habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie ſauvage ſont ſi multipliés, l'homme dans cet état ſe trouve ſouvent dans des ſituations ſi critiques, que ſon eſprit eſt forcé par le ſentiment de ſa propre foibleſſe de recourir à l'action d'une puiſſance & d'une intelligence ſupérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, expoſé à des dangers qu'il ne peut repouſſer, le ſauvage ne compte plus ſur lui-même ; il ſent toute ſon impuiſſance & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interpoſition de quelque bras inviſible. Ainſi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premieres pratiques qui préſentent quelques reſſemblances avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut ſouffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique ſeptentrionale étoient des eſpeces d'amulets ou de charmes, auxquels attribuoient la vertu de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance, ou bien on les regardoit comme des eſprits tutélaires dont on pouvoit implorer le ſecours dans des circonſ-

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

tances

tances malheureuſes (1). Les habitans des iſles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'eſpece humaine ; ils repréſentoient ces terribles divinités ſous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiſer leur courroux (2). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoiſſoient des êtres bons qui ſe plaiſoient à faire le bien, ainſi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal ; mais chez ces peuples même la ſuperſtition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ſes efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient perſuadés que leurs divinités bienfaiſantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, ſans avoir beſoin de prieres ni de reconnoiſſance; ainſi leur unique ſoin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puiſſances malfaiſantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (3).

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens inviſibles, & tel étoit preſque univerſellement le vil & groſſier objet de leurs ſuperſtitions. Si nous pouvions remonter à la ſource des idées des autres nations juſqu'à ce premier état de ſociété où l'hiſtoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une reſſemblance frappante entre leurs opinions

---

(1) Charlevoix, *hiſtoire de la nouvelle France*, *III*, 343. Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 82.

(2) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 1, *part. III.* P. Martyr, *dec. pag.* 102.

(3) Dutertre, II, 365. Borde, *pag.* 14. *Stato*, *of Virginia*, *by à native*, *Book*; *III*, *pag.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *nat. hiſt. of Guiana*, 309.

& leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit par-tout à peu près la même route dans ses progrès & arrive presque aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une maniere sensible dans tous les systêmes de superstition formés dans cet état de société, & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance quoique surnaturelle est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus long-tems ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on apperçoit quelque étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence, & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses, & lorsqu'ils essayent de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme ; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop absurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 343. Sagard, *voy. du pays des Hurons*, 226.

public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni miniſtres ſpécialement conſacrés à leur ſervice. Les différentes cérémonies & pratiques ſuperſtitieuſes reçues parmi eux leur ont été tranſmiſes par tradition, & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorſque des circonſtances particulieres les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puiſſance & à implorer la protection de quelques êtres ſupérieurs (1).

Syſtême des Natchez.

La tribu de Natchez & les naturels de Bogota ſont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion ainſi que dans leurs inſtitutions politiques, que les autres nations ſauvages de l'Amérique; & il n'eſt pas moins difficile de trouver la cauſe de cette diſtinction que celle dont nous avons déjà parlé. Le ſoleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblême le plus pur de leur divinité; ces temples étoient conſtruits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens, autant que le comportoit leur groſſiere architecture. Ils avoient des miniſtres chargés de veiller à l'entretien du feu ſacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéiſſance au ſoleil tous les matins; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais ſans répandre du ſang (2). Ces fêtes ſont la pratique de ſuperſtition la plus rafinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus ſéduiſantes. Le ſoleil eſt la ſource apparente de la joie, de la fécondité & de la vie

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 345. Colden, I, 17.

(2) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 41, 429. Lafitau, I, 167.

répandues sur toute la nature, & tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple & admire la puissance universelle & active de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'être suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fonderent leur systême religieux sur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public, moins grossieres & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différens, est une des circonstances les plus singuleres & les plus inexplicables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bagota, le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le systême de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur, que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices, & tout ce long cortege de cérémonies, que la superstition introduit par-tout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires : il offroit à ses Dieux des victimes humaines, & plusieurs de ces usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous

examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

Leurs idées ſur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les ſentimens des Américains étoient plus uniformes. L'eſprit humain, lors même qu'il n'eſt encore ni éclairé ni fortifié par la culture, ſe révolte à la penſée d'une diſſolution totale & ſe plaît à s'élancer par l'eſpérance dans un état d'exiſtence future. Ce ſentiment, produit dans l'homme par la conſcience de ſa propre dignité & par un inſtinct ſecret qui le porte vers l'immortalité, eſt univerſel & peut être regardé comme naturel à l'eſpece humaine : il eſt la baſe des eſpérances les plus ſublimes de l'homme dans l'état de ſociété le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce conſolation, même dans l'état de ſociété le plus ſimple & le plus groſſier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obſcure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus groſſiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'exiſtence : ils eſperent tous un état à venir où ils ſeront à jamais exempts des calamités qui empoiſonnent la vie humaine dans ſa condition actuelle. Ils ſe repréſentent une contrée délicieuſe, favoriſée d'un printems éternel ; où les forêts abondent en gibier & les rivieres en poiſſon ; où la famine ne ſe fait jamais ſentir ; & où ils jouiront ſans travail & ſans peine de tous les biens de la vie. Mais en ſe formant ces premieres idées ſi imparfaites d'un monde inviſible, les hommes ſuppoſent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes

(1) Piedrahita, *conq. del nuev. reyno*, *pag.* 17. Herrera, *decad.* 6, *lib.* V, *cap.* 6.

desirs & de suivre les mêmes occupations ; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui sont ici bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des esprits, au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à leur coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils esperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions ; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la guerre ; on dépose dans leur tombeau des peaux & des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie (2). Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris & de ses esclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes person-

(1) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 222. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

(2) Chronica de Cieca de Leon, *cap.* 28. Sagard, 288. Creuxii, *hist. Canad. pag.* 91. Rochefort, *hist. des Antilles*, 68. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *convers. de piritu*, *pag.* 35.

nes dans son autre vie (1) Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement & à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (2).

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des événemens dont il lui est impossible de concevoir la cause, il y suppose naturellement quelque chose de merveilleux & de mystérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite & les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Par-tout où la superstition a fait assez de progrès pour former un systême régulier, ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les prêtres,

(1) Dumont, *mémoire sur la Louisiane*, *I*, 208. Oviedo, *lib. V*, *cap.* 3. Gomara, *hist. gén. cap.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 421. Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *cap.* 3. P. Melchior Hernandez, *mémor. de Chiriqui*, *collect. orig. papers*, *I*, *chron. de Cieca Leon*, *cap.* 33.

(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

comme miniſtres du ciel, prétendent annoncer ſes oracles. Ils ſont les ſeuls devins, augures & magiciens, qui poſſedent l'art important & ſacré de découvrir ce qui eſt caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples ſauvages qui ne reconnoiſſent point de puiſſance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuſes, la curioſité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui eſt inconnu tient à un principe différent & tire ſa force d'une autre aſſociation d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état ſauvage ſont, ainſi que celles des animaux, en petit nombre mais extrêmement violentes, l'impatience de la ſouffrance & le deſir de trouver la ſanté lui inſpirent aiſément un reſpect extraordinaire pour ceux qui ſe vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funeſtes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient ſi ignorans ſur la ſtructure du corps humain qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y ſurvenir, ni de la maniere dont ils ſe terminoient. L'enthouſiaſme réuni ſouvent à la ruſe, ſuppléoit à la ſcience. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence ſurnaturelle, & preſcrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies myſtérieuſes auxquelles on ſuppoſoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, ſi naturels à des hommes ignorans, favoriſoient l'impoſture & les diſpoſoient à en être aiſément dupes. Les premiers médecins des ſauvages ſont des eſpeces de magiciens qui ſe vantent de connoître le paſſé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la ſorcellerie & diverſes cérémonies auſſi vaines que bizarres, ſont les moyens qu'ils emploient pour chaſſer les cauſes imaginaires du mal (1);

(1) P. Melch. Hernandez, *mémor. Cheriqui*, *collect. orig. part.* I.

&

& pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers & des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hispaniola (1). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. suivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hispaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'observer l'esprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques & à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiroient aisément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (2).

La superstition s'étend par degrés.

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne supposerent pas long-tems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes

(1) Oviedo, *lib. V*, *cap.* 1.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *cap.* 4. Osborn's, *collect. II*, 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 361. Lawson, *nouv. Caroline*, 214. Ribas, *triunfos*, *pag.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

les ſituations de danger ou de malheur. Lorſqu'ils éprouvoient des déſaſtres à la guerre, lorſqu'ils étoient contrariés dans leur chaſſe par des contre-tems imprévus, lorſque les inondations ou la ſéchereſſe menaçoient leurs moiſſons, ils appelloient leurs magiciens & leur faiſoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cauſe de ces calamités ou pour prédire qu'elle en ſeroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelque embarras ou qui vouloit s'engager dans quelque entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples les plus ſauvages de l'Amérique, & la divination y eſt un art tenu dans la plus haute eſtime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpire le reſpect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutaire ſous lequel la providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains ; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'adminiſtration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une puiſſance modératrice de l'univers ; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance & une preuve de ſa foibleſſe.

C'eſt à cette même foibleſſe qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les ſonges, leur ſoin d'obſerver les

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de los chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

préſages, leur attention au ramage des oiſeaux & aux cris des animaux ; ils regardent toutes ces circonſtances comme des indications des événemens futurs, & ſi quelques-uns de ces pronoſtics leur paroît défavorable, ils renoncent auſſi-tôt à l'entrepriſe qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

Coutumes particulieres.

VIII. Si l'on veut ſe former une idée complette des nations ſauvages de l'Amérique, il ne faut pas paſſer ſous ſilence quelques coutumes ſingulieres, qui quoiqu'univerſelles & caractériſtiques n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles ſous leſquels j'ai diviſé mes recherches ſur leurs mœurs.

Amour de la danſe.

L'amour de la danſe eſt une paſſion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems ſe conſume dans un état de langueur & d'indolence, ſans aucune occupation qui puiſſe les animer ou les intéreſſer, ils ſe plaiſent généralement à un exercice qui donne l'eſſor aux facultés actives de la nature. Lorſque les Eſpagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danſe ; ils voyoient avec étonnement un peuple, preſque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amuſement favori les y portoit. Il eſt vrai que chez eux la danſe ne doit pas être appellée un amuſement. C'eſt un occupation ſérieuſe & importante qui ſe mêle à toutes ſortes de circonſtances de la vie publique & privée. Si une entrevue eſt néceſſaire entre deux bourgades d'Américains, les Ambaſſadeurs de l'une s'approchent en formant une danſe ſolemnelle

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 262, 353. Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 120. Creuxii, *hiſt. Canad.* 84. Techo, *hiſt. of Parag. Churchill*, *collect. VI*, 37. De la Potherie, III, 6.

& préfentent le calumet ou emblême de paix : les Sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre fe déclare contre un ennemi, c'eft par une danfe qui exprime le reffentiment dont ils font animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaifer la colere de leurs dieux ou célebrer leurs bienfaits; s'ils fe réjouiffent de la naiffance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (3), ils ont des danfes convenables à chacune de ces fituations & appropriées aux fentimens divers dont ils font pénétrés. Si l'un d'eux eft malade, on ordonne une danfe comme le moyen le plus efficace de lui rendre la fanté; & s'il ne peut pas fupporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou forcier exécute la danfe lui-même, comme fi la vertu de fa propre activité pouvoit fe tranfmettre à fon malade (4).

Toutes leurs danfes font des imitations de quelque action, & quoique la mufique qui en regle les mouvemens foit d'une extrême fimplicité & choque l'oreille par fa plate monotonie, quelques-unes de leurs danfes paroiffent très-expreffives & très-animées. La danfe de guerre eft peut-être la plus frappante de toutes : c'eft la repréfentation d'une campagne Américaine complette. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lefquelles ils campent, l'adreffe avec laquelle ils placent des détachemens en embufcade, la maniere de furprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts,

(1) De la Potherie, *hift. II*, 17. Charlevoix, *hift. de la nouv. France*, *III*, 211, 297. Lahontan, I, 100, 137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hift. de la nouv. France*, *III*, 298. Lafitau, I, 523.

(3) Joutel, 343. Gomara, *hift. gén. cap.* 196.

(4) Denys, *hift. nat.* 189. Brikell. 372. De la Potherie, II, 36.

& de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leurs voix sont si bizarres & si conformes à leurs situations respectives que les Européens ont peine à croire que ce soit une scene d'imitation & ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur & de crainte (1). Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses Américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractere de la race entiere. Les chansons, les danses & les amusemens des autres nations, emblêmes des sentimens qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle que l'amour y est presque le seul objet des fêtes & des plaisirs; & comme les peuples grossiers ne connoissent point la délicatesse des sentimens & ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses & indécentes. Telle est la *Calenda* dont les naturels d'Afrique sont si passionnés (2): telles sont les danses des jeunes filles d'Asie qui semblent exciter tous les desirs de la volupté dans ceux qui en sont témoins. Mais chez les Américains, qui par des causes qu'on a déjà expliquées, sont plus froids & plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu

---

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 297. Lafitau, I, 523.

(2) Adanson, *voy. au Sénégal*, *part. III*, 287. Labat, *voy. IV*, 463. Sloane, *nat. hist. of Jamaïca*, *introd. pag.* 48. Fermin, *descr. de Surinam*, *I*, 139.

dans leurs fêtes & leurs divertiſſemens. Leurs chanſons & leurs danſes ſont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus ſérieuſes & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles ſont rarement communes aux deux ſexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occaſions il eſt permis aux femmes de ſe joindre à la fête, le caractere des danſes reſte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geſte qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (3).

Amour du jeu.

L'amour exceſſif du jeu, & particulierement des jeux de haſard qui ſemble être naturel à tous les hommes qui ne ſont pas accoutumés aux occupations d'une induſtrie réguliere, eſt univerſel chez les Américains. Les mêmes cauſes qui dans la ſociété civiliſée portent les hommes qui ont de la fortune & du loiſir, à rechercher cet amuſement, en font les délices des Sauvages. Les premiers ſont diſpenſés du travail; ceux-ci n'en ſentent pas la néceſſité, & comme ils ſont également oiſifs, ils ſe livrent avec tranſport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainſi les Américains qui pour l'ordinaire ſont ſi indifférens, ſi flegmatiques, ſi taciturnes & ſi déſintéreſſés, deviennent dès qu'ils ſont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur preſque frénétique. Ils

---

(1) *Deſcrip. de la nouv. France.* Osborn's, *collect. II*, 883. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 84.

(2) Wafer's, *account of Iſthmus*, 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *hiſt. de Paraguay*, *I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 8; *decad.* 4, *lib. X*, *cap.* 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(3) Barrere, *Fran. équin. pag.* 191.

jouent leurs fourrures, leurs uſtenſiles domeſtiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorſque tout eſt perdu, on les voit ſouvent dans l'égarement du déſeſpoir ou de l'eſpérance, riſquer d'un ſeul coup leur liberté perſonnelle, malgré leur paſſion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades ces parties de jeu ſe renouvellent ſouvent & deviennent l'amuſement le plus intéreſſant dans toutes les occaſions de fêtes publiques. La ſuperſtition, toujours prête à tourner à ſon profit les paſſions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt ſouvent à confirmer & à fortifier cette diſpoſition des Sauvages. Leurs magiciens ſont accoutumés à preſcrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiſer leurs divinités ou de rendre la ſanté aux malades (2).

Goût des liqueurs fortes.

Des cauſes ſemblables à celles qui inſpirent aux Américains l'amour du jeu, les portent auſſi à l'ivrognerie. Il ſemble qu'un des premiers efforts de l'induſtrie humaine ait été de découvrir quelque boiſſon enivrante; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque groſſiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réuſſi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus Américaines ont été aſſez malheureuſes pour faire cette découverte; celles même qui ſont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des iſles, ceux de la Californie & du nord de l'Amérique, emploient pour cet objet la fumée du tabac qu'ils font paſſer avec un certain inſtrument dans les

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 261, 318. Lafitau, II, 338. Ribas, *triunf.* 13. Brikell, 335.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 262.

narines & dont les vapeurs en montant au cerveau, y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (2). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occupations & d'amusemens divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible & délicate des habitans n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste & plus pesante, en a besoin pour être excitée & mise en mouvement. Mais parmi les Sauvages le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans

---

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus*, *III*, 113. Venegas, I, 68. *Nauf. de Cabeca de Vaca*, *cap.* 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 111. Lery, *ibid.* 178.

toutes

toutes les poſitions du globe. Tous les habitans de l'Amérique, ſoit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, ſoit qu'un ſort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrêmités nord & ſud de ce continent, paroiſſent être également dominés par cette paſſion (1). Cette reſſemblance de goût chez des peuples placés dans des ſituations ſi différentes, ne peut être regardée comme l'effet d'un beſoin phyſique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cauſe morale. Lorſque le Sauvage eſt engagé dans une expédition de guerre ou de chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations critiques où toutes les facultés de ſa nature ſont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces ſcenes intéreſſantes ſuccedent de longs intervalles de repos, pendant leſquels le guerrier ne voit rien d'aſſez important pour mériter ſon attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de ſon corps eſt un emblême de l'état de ſon ame: là, accroupi près du feu dans ſa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il conſume ſes journées dans un ſommeil preſque continuel, ou dans une inaction inſipide & ſtupide qui n'en eſt guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ſes eſprits & l'animent encore plus fortement que la danſe ou le jeu, il en eſt exceſſivement avide. Un Sauvage qui n'eſt pas en action eſt un animal triſte & penſif; mais dès qu'il boit ou qu'il a ſeulement l'eſpérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *deſcrip. del gran Chaco*, 56, 103. Ribas, VIII. Ulloa, I, 249, 337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *miſſion. de los Chiquit.* 35. Barrere, *pag.* 203. Blanco, *converſ. de piritu*, 31.

la gaité (1). Quelque soit l'occasion ou le prétexte qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, & quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui sont les plus distingués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, & ces hommes qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfans en prévoyance aussi bien qu'en raison (2). Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées & enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, & la fête se termine rarement sans des actes de violence & même sans du sang répandu (3).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonstance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête (4). Leur occupation est de préparer la li-

(1) Melendes, *tesoros verdad. III*, 169.

(2) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(3) *Lettres édif. II*, 178. Torquemada, *monar. Ind. I*, 335.

(4) Voyez la NOTE XC.

queur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris & de leurs parens lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les Sauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitans ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec auſſi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Uſage de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il ſeroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en paſſer ſous ſilence une qui paroît auſſi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorſqu'un Américain devient vieux ou qu'il ſouffre d'une maladie que leur médecine groſſiere ne peut guérir, ſes enfans ou ſes parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le ſoigner. Cette coutume s'eſt trouvée établie chez les tribus les plus ſauvages dans toute l'étendue du continent depuis la baie d'Hudſon juſqu'à la riviere de la Plata; & quelqu'oppoſée qu'elle paroiſſe à ces ſentimens de tendreſſe & d'affection que les hommes civiliſés regardent comme naturels à l'eſpece humaine, l'homme ſemble y être conduit par la condition de la vie ſauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour ſe procurer des

(1) Hutchinſon, *hiſt. of Maſſachuſet Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

fubfiftances, qui en quelque cas empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foibleffe de ceux-ci auroit befoin des mêmes fecours que l'enfance. Les uns & les autres font également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chaffeurs, & de fupporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages font fi fouvent expofés par leur défaut de prévoyance & d'induftrie. Incapables de fubvenir aux befoins ou de fecourir la foibleffe des autres, ce furcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur feroit trop difficile de conferver. Cela n'eft point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain accablé d'années ou d'infirmités, fentant qu'il ne peut plus compter fur le fecours de ceux qui l'environnent, fe place lui-même d'un air content dans fon tombeau, & c'eft des mains de fes enfans ou de fes plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miferes de la vie (1).

Idée générale de leur caractere.

IX. Après avoir confidéré les peuples Sauvages de l'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs ufages dans tant de fituations diverfes, il ne refte qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans fon état primitif, fortant pour ainfi dire des mains de la nature, eft par-tout le même. Dans les premiers inftans de l'enfance, foit parmi les Sauvages les plus bruts, foit dans la fociété la plus civilifée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque diftinction ou quelque fupériorité.

(1) Caffani, *hift. de nuevo reyno de grand. pag.* 300. Pifo, *pag.* 6. Ellis, *voy.* 261. Gumilla, 333.

Il paroît par-tout susceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entierement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état & en reçoit ses lumieres & ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espece. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractere de l'homme dans les différens périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage & que nous mesurions à cette regle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphere de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins : tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son attention & n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage il possede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une institution méthodique ; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation ; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situa-

tions difficiles & périlleuſes, dont il ne peut ſe tirer que par des efforts de ſagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de ſa pénétration à diſcerner le danger auquel il eſt expoſé & de ſon habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus ſont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'eſprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de ſageſſe politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conſeil de vieillards délibérant ſur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux Sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne ſont pas conduits avec moins d'ordre & de ſagacité que ceux des derniers. De grandes combinaiſons politiques ſont miſes en œuvre pour peſer les différentes meſures qu'on propoſe & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en réſulter. Les chefs qui aſpirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adreſſe & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces aſſemblées (1). Mais chez les nations groſſieres les talens politiques ne peuvent ſe déployer que dans un cercle fort étroit. Par-tout où l'idée de propriété particuliere n'eſt pas encore connue & qu'il n'y a point de juriſdiction criminelle établie, il n'y a preſque point d'occaſion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales ſont implacables & les hoſtilités preſque continuelles, il ne peut y

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 269.

avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins, & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques, réglées par la considération de l'avenir. Le génie des Sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, & leurs négociations si longues & si multipliées (1), que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté, mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause que dans la froideur de leur caractere qui les rend très-lents à prendre une résolution (2). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même-tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend

---

(1) Voyez la NOTE XCI.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 271.

aussi à quelques égards à resserrer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'ame d'un Sauvage, est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entierement maître de ses actions (1). Il prend souvent ses résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance : ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guere des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carriere & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. Delà ces caprices indomptables des Sauvages, cette impatience de toute espece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état de société plus avancé. Par ces deux sentimens, l'individu rapporte tout à lui-même & uniquement occupé de satisfaire ses desirs, fait de ce seul objet la regle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de

(1) Fernandez, *Mission de los Chiquit*, 33.

cœur

cœur & l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leurs ames, peu susceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes (1). Leur union sociale est si incomplette que chaque individu agit comme s'il avoit conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui; mais ce sentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne sent point de reconnoissance & ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les personnes mêmes qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ni d'échange de ces services qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur & adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractere une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services (3), de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractere sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des peres avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la foiblesse & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit gé-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 309.

(2) Oviedo, *hist. lib. XVI*, *cap.* 2. Voyez la NOTE XCII.

(3) De la Potherie, III, 28.

néralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui sans s'embarrasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de foibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances (2). Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (3). L'ame d'un Sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des loix positives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (4). La même dureté de caractere est encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avoient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnoient dans leurs chasses & les servoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulieres

(1) *Lettres du P. Cananeo*, *ap. Muratori Christian. I*, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *decad.* 4, *lib. VIII*, *cap.* 5; *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 2. Falkener's, *descrip. of Patagonia*, 98.

(2) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(3) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *decad.* 4, *lib. VIII*, *cap.* 5.

(4) Cogulludo, *hist. de Yucatan*, *pag.* 300.

à cette eſpece. Mais au lieu de cet attachement que nos chaſſeurs ſentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaiſirs, le chaſſeur Américain recevoit avec dédain les ſervices de ſon chien, le nourriſſoit rarement & ne le careſſoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordonnés, nous retrouvons le même caractere, nous reconnoiſſons les opérations d'une ame qui n'eſt occupée qu'à ſe ſatisfaire & réglée que par ſon caprice, ſans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie ſauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la ſenſibilité du cœur, je n'aurois pas cru néceſſaire de m'arrêter ſur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, ſi le caractere des nations, comme celui des individus, ne ſe marquoit ſouvent plus clairement par des circonſtances qui paroiſſent frivoles, que par celles qui ſont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à ſe trouver dans des ſituations périlleuſes & embarraſſantes, ne comptant que ſur ſes propres forces, enveloppé dans ſes propres penſées, ne peut être qu'un animal ſérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ſes penſées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. Américan.* 312.

taciturnité si désagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les levres (1). Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, & sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot (2). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer & converser entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens & leurs pensées, sont naturellement défians, ne se livrent à personne & emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui par leur situation n'ont que très-peu d'objets où leurs desirs se portent, mais dont leur esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages, dont les vues sont également bornées & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les

---

(1) *Voyage de Bouguer*, 102.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 340.

plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préferent le stratagême à la force ouverte, & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des pieges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractere distinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus grossieres de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve, & il n'y a aucun rafinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulévement sous la vice-royauté du marquis de Villa-Garcia; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de tems; personne n'avoit trahi son secret; aucun regard indiscret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre soupçon sur le plan qui se tramoit (1). Cet esprit de dissimulation & de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils se déguisent avec tant d'artifice qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins (2).

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie sau-

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

(2) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

vage, il y a auſſi des vertus qu'elle fait naître & de bonnes qualités dont elle favoriſe l'exercice & le développement. Les liens de la ſociété ſont ſi peu gênans pour les membres des tribus les plus ſauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De-là cet eſprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un Sauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de ſe ſoumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un ſupérieur, ſon ame, quoique bornée dans l'exercice de ſes facultés & égarée par l'erreur ſur pluſieurs points, acquiert par le ſentiment de ſa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occaſions une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civiliſés. Leurs haines, comme je l'ai déjà obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe, ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes des nations ennemies dont ils ſont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles, ils ſe familiariſent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, réſultant naturellement de leur ſituation & fortifiée par un exercice conſtant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puiſſans & civiliſés. Le ſyſtême de guerre & les idées de valeur peuvent ſe former ſur

différens principes; mais l'homme ne ſe montre dans aucune ſituation plus ſupérieur au ſentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de ſociété le plus ſimple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui diſtingue les Sauvages, c'eſt leur attachement à la communauté dont ils ſont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible; mais il y a des circonſtances qui rendent très-puiſſante l'influence de cette forme d'aſſociation, toute imparfaite qu'elle eſt. Les tribus Américaines ne ſont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour ſatisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne ſont ni nombreux ni compliqués. Ce ſont-là des objets que l'eſprit brut d'un Sauvage peut comprendre aiſément, & ſon cœur eſt capable de former des attachemens ſi peu étendus. Il adhere avec chaleur à des meſures publiques, dictées par des paſſions ſemblables à celles qui reglent ſa conduite. Delà cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entrepriſes les plus périlleuſes lorſque la communauté les juge néceſſaires. Delà cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; delà ce zele pour l'honneur de leurs tribus; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, & à ſupporter ſans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainſi dans toutes les ſituations, même les plus défavorables où des êtres humains puiſſent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulierement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaiſante fait plier l'eſprit de l'homme à

ſa condition; & ſes idées & ſes deſirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de ſociété à laquelle il eſt accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouiſſance que ſa ſituation lui préſente, rempliſſent & ſatisfont ſon ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer ſur de vaſtes plaines & à ſubſiſter du produit de ſes troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions ſur la tête de ſon ennemi, en lui ſouhaitant d'être condamné à réſider conſtamment dans le même lieu & à ſe nourrir de l'extrêmité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéreſſent & ſatisfaits de leur ſort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les ſociétés policées ſont devenues eſſentielles aux douceurs de la vie. Loin de ſe plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civiliſés, ils ſe regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang & la ſubordination établie dans la vie policée, & conſiderent la ſujétion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation auſſi aviliſſante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Deſtitués de prévoyance, exempts de ſoins & contens de cet état d'indolente ſécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces diſpoſitions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou ſubvenir à des beſoins futurs, & ſe récrient contre cette étrange folie de multiplier ainſi

gratuitement

gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle de *premiers des hommes* (2). Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitans des isles du vent, signifie peuple guerrier (3). Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & se donnent le nom de *peuple chéri* (4). Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisoient des Européens; car quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'estime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent ensuite que la maniere de vivre étoit si différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *sans pere ni mere*. Ils supposerent qu'ils n'avoient point de pays à eux puisqu'ils venoient envahir celui des autres (5), ou que ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étoient obligés d'errer sur l'océan pour aller dépouiller ceux qui possédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes si contens de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 308. Lahontan, II, 97.
(2) Colden, I, 3.
(3) Rochefort, *hist. des Antilles*, 455.
(4) Adair, *hist. of Amer. Indians*, *pag.* 32.
(5) Banzon, *hist. novi orbis*, *lib. III*, *cap.* 21.

civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de sevrer pour ainsi dire un Sauvage de son genre de vie & de le familiariser avec les commodités & les agrémens de la vie sociale; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs & des distinctions qui sont les principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes, saisir la premiere occasion de s'en débarrasser, & retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractere & des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 322.

diverſité des climats ſous leſquels ils ſont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cauſe, relativement à pluſieurs circonſtances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures ſi différentes, que cette variété ſeule ſuffit pour établir une diſtinction ſenſible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme exiſte, le climat exerce une influence irréſiſtible ſur ſon état & ſon caractere. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence eſt ſi ſenſible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous conſidérions l'homme ſimplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'eſt dans les régions tempérées de la terre qu'il a conſtamment acquis la plus grande perfection dont ſa nature ſoit ſuſceptible; c'eſt-là que ſa conſtitution eſt plus vigoureuſe, ſa forme plus belle, ſes organes plus délicats. C'eſt-là auſſi qu'il poſſede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une ſenſibilité d'ame qui donne naiſſance à des paſſions non-ſeulement ardentes mais durables. C'eſt dans cette ſituation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de ſon génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embelliſſent & perfectionnent la vie (1).

---

(1) Ferguſon's, *eſſai on the hiſt. of civil ſociety*, *Part. III*, *cap.* 1.

Cette puiſſance du climat ſe fait ſentir plus fortement chez les nations ſauvages & y produit de plus grands effets que dans les ſociétés policées. Les talens des hommes civiliſés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce ; par leurs inventions & leur induſtrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, eſt affecté par toutes les circonſtances propres aux lieux où il vit ; il ne prend aucune précaution pour améliorer ſa ſituation ; ſemblable à une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride eſt très-remarquable. On peut en conſéquence les diviſer en deux grandes claſſes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrêmité du continent méridional. On rangera dans l'autre claſſe tous les habitans des iſles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'iſtme de Darien juſques vers les limites méridionales du Bréſil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere claſſe l'eſpece humaine ſe montre manifeſtement plus parfaite. Les naturels y ſont plus robuſtes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils poſſedent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai préſentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état ſauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de

courage & de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili âit été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitans sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont sçu par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus foible ont aussi moins de vigueur dans l'esprit; leur caractere est doux mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complettement leur empire sur l'Amérique : les plus belles & les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inaccessibles, leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitans des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractere des individus, ainsi que des nations, sont comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales & politi-

ques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis, il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conservé invariablement le même caractere dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2); & même de notre tems nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (3). Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (4). Les habitans de l'isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols, & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérans (5). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puissante & quelque étendue que puisse paroître

---

(1) *Vie de Colomb*, *cap.* 47, 48. Voyez la Note XCIII.

(2) Rochefort, *hist. des Antilles*, 531.

(3) Voyez la NOTE XCIV.

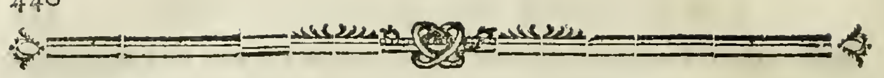
(4) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 207.

(5) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 15, *decad.* 2, *passim.*

l'influence d'un principe particulier, ce n'eſt pas par une ſeule cauſe qu'il ſera poſſible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus univerſelle peut-être dans ſon action qu'aucune de celles qui affectent l'eſpece humaine, ne peut nous ſervir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

Fin du Livre quatrieme.





NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 7.

TYR étoit ſituée à une trop grande diſtance du golfe arabique ou de la mer rouge, pour qu'il fût poſſible de tranſporter par terre les marchandiſes juſqu'à cette ville; c'eſt ce qui engagea les Phéniciens à ſe rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura*, le port de la méditerranée le plus voiſin de la mer rouge. C'étoit à Elath, le meilleur port de la mer rouge vers le nord, qu'ils débarquoient les cargaiſons qu'ils avoient achetées en Arabie, en Ethiopie ou dans l'Inde. Delà on les tranſportoit par terre à Rhinocolura, dont la diſtance n'étoit pas fort conſidérable ; & on les embarquoit de nouveau dans ce port pour être tranſportées à Tyr & réparties dans le reſte du monde. *Stabo. Géogr. edit. Caſaub. lib. XVI, pag.* 1128. *Diodor. Sicul. Biblioth. Hiſt. édit. Weſſelingi, lib. I, pag.* 70.

NOTE II, *pag.* 11.

Le *Periple d'Hannon*, le ſeul momument authentique que nous ayons de la ſcience des Carthaginois dans l'art de la navigation, eſt un des écrits les plus curieux qui nous aient été tranſmis par l'antiquité. Le ſavant & ingénieux M. Dodwell, dans

dans une diſſertation qu'il a miſe à la tête du périple d'Hannon qui ſe trouve dans l'édition des *Geographi minores* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'eſt qu'un ouvrage ſuppoſé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Monteſquieu, dans ſon *Eſprit des Loix, liv. XXI, ch. 8*, & M. de Bougainville, dans une diſſertation inſérée dans le *XXVI vol. des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, &c.* ont prouvé ſon authenticité par des raiſons qui me paroiſſent irréſiſtibles. Ramuſio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage, une diſſertation qui ſert à l'éclaircir. *Racolta de' viaggi, vol. I, pag.* 112. M. de Bougainville a traité le même ſujet avec ſon ſavoir & ſon habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon, ſelon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, conſtruits d'une maniere propre à ranger de fort près les côtes. Il ſe rendit en douze jours de Gadès à l'iſle de *Cerné*, qui probablement eſt l'iſle d'Arguin des modernes. Elle devint la principale ſtation des Carthaginois; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore ſont des monumens de leur puiſſance & de leur induſtrie. En partant de Cerné & ſuivant toujours la côte, il arriva en dix-ſept jours à un promontoire qu'il appella *la corne de l'occident*, qui ſans doute eſt le *Cap des Palmes.* Delà il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, ſitué à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonſtances contenues dans un court extrait de ſon journal, qui eſt parvenu juſqu'à nous, concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, ſe trouvent confirmées & éclaircies par la comparaiſon qu'on en fait avec les rapports des naviga-

teurs modernes. Les faits mêmes, qui par leur peu de probabilité paroiſſoient devoir rendre douteuſe la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on obſervoit un profond ſilence dans le pays qui ſe trouve au ſud de l'iſle de Cerné; mais que lorſque la nuit étoit venue on allumoit un nombre conſidérable de feux ſur les bords des rivieres, & que l'air retentiſſoit alors du bruit des fifres & des tambours & de cris de joie. Suivant Ramuſio la même choſe s'y pratique encore, parce que la chaleur exceſſive oblige les habitans de ſe tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du ſoleil ils en ſortent à la lumiere des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaiſir de la muſique & de la danſe. *Ramuſio, I*, 113, *F.* Dans un autre endroit il repréſente la mer comme embraſée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanſon ſur la même côte, peut expliquer ce paſſage. « Dès que le ſoleil », dit-il, « en ſe plongeant ſous l'horizon avoit ramené les ténebres, la mer nous prêtoit auſſi-tôt ſa lumiere. La proue du navire en faiſant bouillonner ſes eaux ſembloit les mettre en feu. Nous voguions ainſi dans un cercle lumineux qui nous environnoit comme une gloire d'une grande largeur, d'où s'échappoit dans le ſillage un long trait de lumiere qui nous ſuivit juſqu'à l'iſle de Gorée ». *Voyage au Sénégal, in-4°. Paris* 1757, *pag.* 97.

NOTE III, *pag.* 11.

Long-tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe le plus intelligent & le plus inſtruit des hiſtoriens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit de ſon tems ſi l'Afrique étoit un continent étendu vers le ſud,

ou si elle étoit entourée de mer. *Polibii*, *hist. lib. III.* Pline assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud & du nord. *Plinii*, *hist. nat. edit. in usum Delph. in-4°. lib. II*, *cap.* 68. Si ces deux auteurs avoient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se seroit pas trouvé dans le doute, & le second n'auroit pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib. II*, *pag.* 155; & même suivant ce qu'il en dit on ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoissance certaine touchant la forme & de l'état des parties méridionales de l'Afrique: *Geogr. lib. XVII*, *pag.* 1180. Ptolomée, le plus curieux & le plus savant des anciens géographes, n'étoit pas mieux instruit sur les parties de l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale; car il pensoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer, mais qu'il s'étendoit, sans interruption, vers le pole antarctique; & il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit à mesure qu'on avance vers le sud: *Ptol. Geogr. lib. IV*, *cap.* 9. *Brietii paralela Geogr. veteris & novæ*, *pag.* 86.

NOTE IV, *pag.* 18.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singuliere de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaspe & de l'Acesine, deux rivieres qui se jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivieres, & que le pays produisoit les mêmes especes de féves qui sont très-

communes en Egypte. Il conclut de ces circonſtances qu'il avoit découvert la ſource du Nil, & prépara une flotte pour ſe rendre en Egypte en deſcendant l'Hydaſpe. *Strab. Géogr. lib. XV*, *pag.* 1020. Cette ſurprenante erreur ne provenoit pas d'une ignorance de la géographie, particuliere à ce monarque ſeul; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit avec une attention ſinguliere à l'étude de cette ſcience, & qu'il avoit des cartes ou des deſcriptions exactes des pays par leſquels il paſſoit: *lib. II, pag.* 120. Mais dans ce ſiecle la connoiſſance des Grecs ne s'étendoit pas au-delà des limites de la méditerranée.

NOTE V, *pag.* 18.

Le flux & le reflux, qui ſont très-conſidérables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomene plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Géogr. vol. I*, *pag.* 251.

NOTE VI, *pag.* 21.

Il eſt probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer ſi loin, ſoit par un motif de curioſité, ſoit par quelque intérêt de commerce; c'eſt pour cela que les anciens avoient des idées très-fauſſes ſur la ſituation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il diſtingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-ſixieme degré de longitude de ſon premier méridien, qu'il fait paſſer par les iſles fortunées. Mais ſa véritable longitude, priſe de ce méridien, eſt aujourd'hui déterminée, d'après les obſervations aſtronomiques, à cent cinq degrés ſeulement. Un ſi grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur auſſi conſidérable que par les rapports infideles qu'il avoit

reçus de ces pays éloignés ; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisoit n'étoient pas fréquens. Ses connoissances étoient encore plus bornées & ses erreurs plus considérables relativement aux contrées de l'Inde qui sont au-delà du Gange. J'aurai occasion d'observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville, un des plus savans géographes modernes, a jetté une grande clarté sur cette matiere, dans deux dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. tom. XXXII, pag.* 573, 604.

Note VII, *pag.* 22.

Il est singulier que les découvertes des anciens se soient faites principalement par terre, & celles des modernes par mer. Les progrès des conquêtes conduisit les premiers & celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon observe judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient ; que celle des Romains ouvrirent la route de l'Occident, & qu'on doit à celle de Mithridate la connoissance du nord : *lib. I, pag.* 26. Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès en doivent être lents & les opérations bornées ; celles qui se font par mer ont une sphere plus étendue & une marche plus rapide ; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers : quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays, & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siecles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports ; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que

parcourir les côtes & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaſte continent ; les contrées intérieures ſont reſtées preſque abſolument inconnues. Les anciens, qui n'avoient qu'une connoiſſance imparfaite de ſes côtes, excepté celles qui ſont baignées par la méditerranée ou par la mer rouge, avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont, ſuivant Hérodote & Diodore de Sicile, ils ont découvert pluſieurs parties qui nous ſont aujourd'hui inconnues. Les connoiſſances géographiques reſteront donc inexactes & bornées juſqu'à ce qu'on uniſſe enſemble ces deux manieres de faire des découvertes.

NOTE VIII, *pag.* 25.

Les idées des anciens, ſur cette chaleur exceſſive de la zone torride qui la rendoit inhabitable, & leur opiniâtreté à perſiſter dans cette erreur long-tems après avoir porté leur commerce dans pluſieurs parties de l'Inde ſituées entre les tropiques, doivent paroître ſi ſingulieres & ſi abſurdes qu'il ne ſera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange mépriſe ſur ce point, & d'expliquer l'inconſéquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ſes regards ſur toutes les parties de la philoſophie connues des anciens, paroît avoir penſé que la zone torride étoit inhabitable, & que par conſéquent il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du ſud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune : « vous voyez encore cette même terre » comme ceinte de quelques cercles qu'on appelle zones ; que » les deux extrêmes, qui ont chacune un des poles pour cen» tre, ſont toujours hériſſées de glaces, tandis que celle du

» milieu qui eſt la plus grande, eſt brulée des rayons du ſo- » leil. Il n'en reſte donc que deux habitables: voici la zone » auſtrale dont les peuples étant vos antipodes, ſont pour » vous comme s'ils n'étoient pas » : *Songe de Scipion, chap. 6, trad. de M. Debarrett.* Geminus, philoſophe grec & contemporain de Cicéron, paroît du même ſentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans ſon Ἐισαγωγη εις φαινομενα, qui eſt un traité purement ſcientifique. Lorſque nous parlons », dit-il, » de la zone tempérée du midi & de ſes habitans, & de » ceux qu'on appelle antipodes, il faut toujours ſous-entendre » que nous n'avons aucune connoiſſance ni relation de la zone » tempérée du midi, & que nous ignorons ſi elle eſt habitée ou » non. Mais la figure ſphérique de la terre & la ligne que par- » court le ſoleil entre les deux tropiques nous font croire qu'il » y a une autre zone, ſituée au midi, qui jouit du même degré » de température que la zone du nord que nous habitons »: *cap.* » 13, *p.* 31. *Ap. Petavii opus de doct. temp. in quo Uranologium ſive ſyſtema var. auctorum*; *Amſt.* 1705, *vol. III.* L'opinion de Pline ſur ces deux points étoit la même. « Des cinq parties ou » zones qui ſéparent le ciel, les deux zones oppoſées qui tou- » chent chacune à l'une des extrêmités de la terre à l'endroit de » ſes poles, dont l'un eſt appellé ſeptentrional & l'autre auſtral, » ne produiſent que des glaçons, & font de ces contrées le » ſéjour éternel des frimats: par-tout ténebres perpétuelles, & » dont l'influence maligne n'eſt jamais corrigée par l'aſpect » bienfaiſant des ſignes qui nous regardent. Le ſeul éclat des » neiges y produit une lumiere blanchâtre. Quant à la partie » de la terre ſituée ſous la zone du milieu, qui eſt celle ſous » laquelle le ſoleil fait ſa route, inceſſamment brûlée par le » voiſinage de cet aſtre & conſumée par ſes flammes, c'eſt à

» juste titre qu'on la nomme torride. A droite & à gauche » de cette ceinture brûlante, & entre les deux extrêmités gla- » ciales, il reste uniquement deux zones tempérées. Encore » le passage de l'une à l'autre est-il impraticable, vu l'incen- » die qui regne dans le ciel constellé d'un bout à l'autre de la » ligne. Si donc vous concevez la terre divisée en quatre par- » ties, il est clair que le ciel à lui seul en retranche trois »: *lib. II*, *cap.* 68 (1). Strabon ne s'explique pas moins claire- ment sur cet objet. « La partie de la terre qui se trouve près » de l'équateur, dans la zone torride, est inhabitable à cause » de l'excessive chaleur »: *lib. II*, *p.* 154. Je pourrois joindre ici l'autorité de plusieurs philosophes & historiens respecta- bles de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine étoit gé- néralement reçue, nous devons observer que Parmenide, comme nous l'apprend Strabon, fut le premier qui divisa la terre en cinq zones. Il étendoit au-delà des tropiques les limi- tes de la zone qu'il supposoit inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixoit les différen- tes zones de la même maniere qu'elles sont marquées par les géographes de son tems. Mais les progrès des découvertes ayant démontré par degrés que plusieurs régions de la terre situées entre les tropiques sont non-seulement habitables, mais même très-peuplées & très-fertiles, cela engagea les géogra- phes à renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'est pas facile de marquer avec précision les limites qu'ils lui donnoient. Un passage de Strabon, qui est, je pense, le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion

(1) *Traduction de M. Poinsinet de Sivry.*

sur

ſur ce ſujet, me feroit croire que ceux qui calculoient d'après la meſure de la terre donnée par Eratoſthene, ſuppoſoient que la zone torride comprenoit près de ſeize degrés, à peu près huit de chaque côté de l'équateur; au lieu que ceux qui ſuivoient le calcul de Poſſidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride; c'eſt-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo, lib. II, pag.* 151. Suivant la premiere opinion, environ deux tiers de cette partie du globe qui ſe trouve entre les tropiques étoient habitables, & il n'y en avoit que la moitié ſelon la ſeconde hypotheſe. Avec cette reſtriction, la doctrine des anciens touchant la zone torride paroît moins abſurde, & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une communication avec pluſieurs endroits ſitués entre les tropiques. Lorſque les ſavans parloient de la zone torride, ils la regardoient, ſuivant la définition des géographes, comme occupant une étendue de ſeize ou tout au plus de vingt-quatre degrés; & comme ils n'avoient preſque aucune connoiſſance des contrées plus voiſines de l'équateur, ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner dans le diſcours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes poſtérieurs, ſuit la diviſion de Parmenide, & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques anciens qui ont rejetté comme une erreur populaire la penſée de cette chaleur exceſſive de la zone torride. Suivant Plutarque, Pythagore étoit de ce ſentiment; Strabon nous apprend qu'Eratoſthene & Polybe avoient adopté la même opinion:

lib. II, *pag.* 154. Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX, *pag.* 45.

Le tribunal de l'inquisition, qui par-tout où il est établi arrête nécessairement l'esprit de recherche & le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à regner en 1521.

NOTE X, *pag.* 53.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien Portugais. Quelques négocians Anglois ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II roi de Portugal envoya des ambassadeurs à Edouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avoit acquis par la bulle du pape de dominer sur cette contrée, & pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Edouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais qu'il satisfit pleinement à leur demande, *Hackluit, navigations, voyages & commerce des Anglois, vol. II, part. II, pag.* 2.

NOTE XI, *pag.* 63.

Le tems de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paroît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une autre lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il étoit né en 1447. *Vie de Christophe Colomb, par Don*

Ferdinand ſon fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag. 484, 485.

NOTE XII, *pag.* 70.

Les anciens connoiſſoient la figure ſphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui eſt encore en uſage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre étoit de trois cens ſoixante degrés, qu'ils diviſoient en vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, ſuppoſoit que le pays des *Seres* ou *Sinœ*, qui étoit le lieu le plus reculé de l'Inde que connuſſent les anciens, ſe trouvoit à quinze heures, ou deux cens vingt-cinq degrés à l'eſt du premier méridien qui paſſoit par les iſles Fortunées. *Ptolom. Géogr. lib. I, cap.* 11. Si cette ſuppoſition étoit bien fondée, le pays des Seres ou la Chine n'étoit qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'oueſt des iſles Fortunées ou Canaries, & la navigation par cette route auroit été beaucoup plus courte que par la route que ſuivoient les Portugais. Marc Paul dans ſes voyages, décrit des pays, principalement l'iſle de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon, qui ſe trouvoient beaucoup plus à l'eſt qu'aucune partie de l'Aſie connue des anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. lib. II, cap.* 70; *lib. III, cap.* 2. Suivant ſon récit, le Japon s'étendant encore plus à l'eſt, étoit beaucoup plus près des iſles Canaries. Les concluſions de Colomb, quoique fondées ſur des obſervations inexactes, ſe trouvoient juſtes. Si les ſuppoſitions de Marinus avoient été bien fondées, & ſi les pays que Marc Paul viſita avoient

été ſitués à l'eſt de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude, la route la plus droite & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'oueſt. *Herrera, decad. lib. I, cap. 2.* Une connoiſſance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où eſt tombé Marinus, en ſuppoſant que la Chine ſe trouve à quinze heures ou deux cens vingt-cinq degrés à l'eſt des iſles Canaries, & que Ptolomée même s'eſt trompé en réduiſant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaſte empire eſt de ſept heures ou de cent quinze degrés du méridien des iſles Canaries. Mais Colomb ſuivoit les lumieres que ſon ſiecle pouvoit lui fournir & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la ſcience de la géographie.

NOTE XIII, (1).

Comme les Portugais, en faiſant leurs découvertes, ne s'écartoient qu'à une petite diſtance des côtes de l'Afrique, ils croyoient que les oiſeaux dont ils obſervoient le vol avec une grande attention, ne ſe haſardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que ſouvent les oiſeaux pouſſent leur vol à une diſtance conſidérable des côtes. En naviguant vers les iſles des Indes occidentales, on trouve quelquefois des oiſeaux à plus de deux cens lieues de terre. Catesby a vu en mer un hibou à plus de ſix cens lieues des côtes: *Nat. hiſt. of Carolina, pref. pag. 7. Hiſt. nat. de M. de Buffon, tom. XVI, pag. 32.* Il paroît donc que cet

(1) Le renvoi de cette Note a été oublié dans le texte ; elle ſe rapporte à la page 86.

indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'étoit rien moins que certain.

Note XIV, *pag.* 99.

L'amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand & Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. « Je découvris », dit-il, » une riviere où une galere peut entrer facilement. Sa » beauté m'engagea à la sonder, & je trouvai depuis cinq jus» qu'à huit brasses d'eau. Après avoir remonté cette riviere à » une distance considérable, tout m'engagea à y faire un éta» blissement. La beauté de la riviere, la limpidité des eaux » qui me permettoit d'en voir le fond sablonneux, la grande » quantité de palmiers de toute espece, les plus grands & les » plus beaux que j'aie jamais vus, le nombre extraordinaire » d'autres arbres magnifiques, les oiseaux, la verdure des » plaines, tout cela forme un tableau si intéressant que ce » pays surpasse tous les autres autant que le jour surpasse la » nuit en éclat & en lumiere; ce qui m'a fait dire souvent que » je tenterois en vain d'en donner une description exacte à vos » majestés; car ni ma langue ni ma plume ne pourroient » rendre la vérité, & le spectacle de tant de beauté m'étonne » au point que je ne sais comment le décrire ». *Vie de Colomb*, *cap.* 30.

Note XV, *pag.* 103.

Le récit que Colomb fait de la conduite sage & humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable. « Le roi », dit-il dans sa lettre à Ferdinand & Isabelle, » ayant » été instruit de notre malheur, parut touché de la perte que

» nous venions de faire & envoya sur le champ à notre bord
» tous les habitans de l'endroit avec plusieurs grands canots.
» Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout ce qui se
» trouvoit sur le tillac avec le secours que nous fit donner le
» roi, tandis que lui-même avec ses freres & ses autres parens
» prirent tout le soin possible pour faire observer le meilleur
» ordre, tant sur le vaisseau qu'à terre. De tems en tems un
» de ses parens venoit les larmes aux yeux me dire de sa
» part de ne point m'affliger, & qu'il me donneroit tout ce
» qu'il possédoit. Je puis assurer vos majestés que dans aucun
» lieu de l'Espagne on n'auroit pris autant de soin de nos
» effets, lesquels furent déposés dans un endroit près du pa-
» lais du roi, pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débar-
» rassé les maisons où l'on devoit les transporter. Il fit placer
» sur le champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt
» pendant la nuit, & les Indiens qui se trouvoient sur la côte
» se désoloient, comme s'ils avoient partagé notre perte. Ce
» peuple est si doux, si humain & si paisible, que j'ose ré-
» pondre à vos majestés qu'il n'y a pas au monde une meil-
» leure espece d'hommes ni un aussi bon pays que celui-ci.
» Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes; leur conversa-
» tion, qui est la plus douce & la plus affectueuse du monde,
» est toujours gaie & accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il
» soit vrai qu'ils vont nuds, vos majestés peuvent être per-
» suadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi
» est servi avec beaucoup d'appareil, & ses manieres sont si
» honnêtes qu'on le voit avec un grand plaisir. On n'en
» trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce
» peuple, & le desir qu'il a d'acquérir des connoissances, ce
» qui le porte à s'informer des causes & des effets de tout ».

Vie de Colomb, *cap.* 32. Il eſt probable que les Eſpagnols étoient redevables de cette attention officieuſe à l'opinion qu'avoient les Indiens que c'étoient des êtres d'une nature ſupérieure.

Note XVI, *pag.* 109.

Tout ce qui nous reſte d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Iſabelle, & où il leur parle de ce qui s'eſt paſſé à cette occaſion, nous fournit une peinture frappante de ſon courage, de ſon humanité, de ſa prudence, de ſon amour pour le bien public & de ſon adreſſe à faire ſa cour. « J'aurois été », dit-il, « moins touché de ce malheur ſi je m'étois trouvé ſeul expoſé » au danger, tant parce que ma vie n'eſt qu'un dépôt dont » je dois compte à l'être ſuprême, que parce que je m'étois » déjà trouvé pluſieurs fois dans un péril éminent. Mais ce » qui m'affligeoit beaucoup, c'étoit de voir qu'après avoir » reçu du Seigneur la foi néceſſaire pour exécuter une pa- » reille entrepriſe, dans laquelle j'ai maintenant eu le bon- » heur de réuſſir pour convaincre mon adverſaire, & pour » accroître la gloire & la puiſſance de vos majeſtés, il plaiſoit » au Tout-puiſſant de renverſer tous ces projets par ma mort. » Cependant ce malheur auroit été moins affligeant pour moi » s'il n'avoit pas entraîné la perte de ceux qui m'avoient ſuivi » dans l'eſpérance d'acquérir une grande fortune, & qui en » voyant le danger où ils ſe trouvoient maudiſſoient non- » ſeulement l'idée qu'ils avoient eue de m'accompagner, mais » encore le reſpect & la crainte que je leur inſpirois & qui les » empêchoit de me quitter, comme ils l'avoient ſouvent ré- » ſolu. Mais ce qui mettoit le comble à ma douleur, c'étoit

» la penſéee d'avoir laiſſé mes deux fils au collége à Cordoue,
» ſans amis & dans un pays étranger, tandis qu'il étoit très-pro-
» bable qu'on ne ſauroit jamais que j'avois rendu à vos majeſtés
» des ſervices aſſez eſſentiels pour que mes enfans méritaſſent
» leurs bontés. Et quoique je me conſolaſſe par l'eſpérance
» que Dieu ne permettroit pas que ce qui devoit tant contri-
» buer à la gloire de ſon égliſe & qui m'avoit coûté de ſi
» grands travaux, reſtât imparfait, je penſai cependant que
» pour me punir de mes fautes, ſa volonté étoit de me priver
» de la gloire que j'aurois pu en recueillir dans ce monde.
» Pendant que j'étois dans cet état de trouble, je ſongeai au
» bonheur qui accompagne vos majeſtés & il me vint dans
» l'idée que même ſi je périſſois & que le vaiſſeau fût perdu,
» il ſeroit poſſible que vous fuſſiez par quelque haſard inſtruit
» de mon voyage & du ſuccès que j'avois eu juſqu'alors.
» Dans cette vue j'écrivis ſur un morceau de parchemin, avec
» toute la briéveté que demandoit la ſituation où je me trou-
» vois, la découverte que j'avois faite des pays que j'avois
» annoncés, en combien de jours j'avois achevé mon voyage
» & quelle route j'avois tenue. Je marquai la bonté du pays,
» le caractere de ſes habitans, j'ajoutai que j'avois laiſſé les
» ſujets de vos majeſtés en poſſeſſion de tous les pays que
» j'avois découverts. Après avoir cacheté cet écrit je l'adreſſai
» à vos majeſtés, & promis mille ducats à celui qui le remet-
» troit ainſi fermé, afin que la récompenſe promiſe pût enga-
» ger l'étranger qui le trouveroit à en donner quelque nou-
» velle à vos majeſtés. Je fis alors apporter un grand tonneau,
» & ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée & enſuite
» d'une eſpece de gâteau de cire, je le mis dans le tonneau
» que je fis jetter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équi-
» page

» page s'imagina que c'étoit un acte de dévotion. Craignant » que ce tonneau ne fût jamais trouvé, & voyant que nous » approchions plus près de l'Espagne, je fis un autre paquet » semblable au premier que je plaçai au haut de la poupe, » afin que si le vaisseau couloit à fond, le tonneau restât au-» dessus de l'eau pour flotter au gré de la fortune ».

Note XVII, *pag.* 113.

Quelques auteurs Espagnols, guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde, non par ses propres lumieres ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avoit reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est, fut emporté bien loin à l'ouest sur une côte inconnue, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue & de besoin, excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avoit faite par hasard, & lui laissa ses papiers qui contenoient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomera est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hist. cap.* 13. Toutes les circonstances en sont destituées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appartenoit à un des ports de l'Andalousie, & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere; d'autres disent qu'il étoit Biscayen, & qu'il prenoit

la route d'Angleterre ; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns ce fut en Portugal ; selon d'autres à Madere ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Mouson's Nav. Tracts. Churchill, III, 371.* And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera avec son bon sens ordinaire, passe aussi ce fait sous silence, & Oviedo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. lib. II, cap. 2.* Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelque instruction particuliere, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'ouest en partant des Canaries. Mais ils ne se rappellent pas que selon les principes sur lesquels il fondoit toutes ses espérances de succès, il croyoit qu'en dirigeant sa route vers l'ouest, il devoit nécessairement arriver à ces régions dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre systême qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains Allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compatriote ; mais ils ne parlent ni de l'année où il a fait cette découverte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonstance du voyage. *J. Ferd. Stuvenius*, dans une dissertation *de vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, soutient vivement le titre de Behaim ; mais sans donner la moindre preuve qui puisse servir à le confirmer.

À la vérité il y eut dans le quinzieme ſiecle un Martin de Boemia, fameux géographe, dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb: *Decad.* 1, *lib. I*, *cap.* 2; mais il aſſure qu'il étoit Portugais & né dans l'iſle de Fayal une des Açores. *Ibid.* & *Decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 19. Gomera dit que Magellan poſſédoit un globe terreſtre fait par ce Martin de Boemia, ſur lequel il avoit tracé la route qu'il ſuppoſoit qu'on devoit ſuivre pour chercher le détroit qu'il a découvert enſuite. *Hiſt. cap.* 19. Il eſt donc probable que le nom de cet artiſte a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême, & que c'eſt ſur cette ſuppoſition qu'ils ont établi leurs prétentions imaginaires.

Celles des Gallois ne paroiſſent pas mieux fondées. Suivant Powell, une diſpute s'étant élevée dans le douzieme ſiecle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie ſeptentrionale du pays de Galles, touchant la ſucceſſion de ſa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces diſputes ſe mit en mer pour chercher un ſéjour plus tranquille. Il dirigea ſa courſe droit à l'oueſt en laiſſant l'Irlande au nord, & arriva dans un pays inconnu qui lui parut ſi agréable qu'il retourna dans la province de Galles pour y chercher de nouveaux compagnons; cela ſe paſſa, dit-on, vers l'an 1170, après quoi on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de ſa colonie. Il faut obſerver que Powell, ſur le témoignage de qui eſt fondée l'authenticité de ce fait, a publié ſon hiſtoire plus de quatre ſiecles après la date de l'évenement dont il parle. Chez un peuple auſſi groſſier & auſſi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems, la mémoire d'un fait ſi reculé ne peut avoir été conſervée que fort imparfaitement & auroit beſoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell

& moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des ſavans plus modernes ſe ſont à la vérité appuyés ſur le témoignage de Meredith ap Rhees, Barde Gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut auſſi dans un tems trop éloigné de cet événement pour que ſon témoignage ſoit d'un plus grand poids que celui de Powel. D'ailleurs ſes vers, publiés par *Hackluit*, *vol. III*, *pag.* 1, nous apprennent ſeulement que Madoc mécontent de l'état de ſes affaires domeſtiques, parcourut l'océan pour y chercher de nouvelles poſſeſſions. Mais quand même nous admettrions l'hiſtoire de Powell comme authentique, il ne s'enſuivroit pas que le pays inconnu, découvert par Madoc en naviguant à l'oueſt & en laiſſant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les connoiſſances des Gallois dans le douzieme ſiecle, étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madere ou quelqu'une des iſles Hebrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage Gallois & quelques dialectes de l'Amérique, comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite ſont en ſi petit nombre, & dans quelques-uns même les affinités ſont ſi obſcures ou ſi gratuites qu'on ne peut établir aucune preuve ſur la reſſemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiſeau qu'on n'a trouvé juſqu'ici que ſur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Deſiré juſqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom de *Penguin*, mot qui dans la langue Galloiſe ſignifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique, citent ce mot comme une preuve irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue Galloiſe & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais

M. Pennant qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espece ont la tête noire; « de sorte », ajoute-il, « que nous devons re» noncer à l'espérance fondée sur cette hypothese de retrouver » dans le nouveau monde la race Galloise ». *Phil. Transact. vol. LVIII, pag. 91, &c.* D'ailleurs si les Gallois avoient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzieme siecle, on auroit dû retrouver parmi leurs descendans quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit environ trois cens ans après leur émigration, période trop court pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de tems on y ait perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.

Les prétentions des Norvégiens à la découverte de l'Amérique paroissent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisoient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse & l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874 les Norvégiens découvrirent l'Islande où ils établirent une colonie. En 982 ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. Delà quelques-uns de leurs navigateurs s'avancerent vers l'ouest & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport les côtes de ce pays étoient sablonneuses, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helleland* & *Markland*, & ensuite celui de *Win-land*, à cause de quelques plants de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raisin. L'authenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, composée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturlusons*, publiée par Pe-

rinskiold à Stockolm en 1697. Puiſque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé ſa chronique qu'environ deux ſiecles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'eſt plus groſſier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lief* ſon compagnon; *pag.* 104, 110, 326. Il eſt impoſſible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norvégiens ſont deſcendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitieme degré de latitude au nord, ſur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudſon, où certainement les raiſins ne ſont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en la rectifiant on peut ſuppoſer que l'endroit où les Norvégiens deſcendirent étoit ſitué au quarante-neuvieme degré de latitude. Mais ce n'eſt pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je ſerois porté à croire que la ſituation de Terre-Neuve correſpond mieux avec celle du pays découvert par les Norvégiens; mais ce n'eſt pas dans une iſle ſtérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet*, dans ſon *Introduction à l'hiſtoire de Danemarck*, *pag.* 175, &c. cite pluſieurs autres conjectures, mais je ne ſuis pas aſſez verſé dans la littérature du nord pour les diſcuter. Quoi qu'il en ſoit, il eſt manifeſte que ſi les Norvégiens ont découvert dans le dixieme ſiecle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuſes, & que la connoiſſance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, *pag.* 114.

Pierre Martyr *ab Angleria*, gentilhomme Milanois, qui

dans ce tems résidoit à la cour d'Espagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, suivant leur date, dépeint d'une maniere fort vive les sentimens dont lui-même & ses savans correspondans étoient affectés : « *Præ lætitiâ prosi-* » *luisse te, vixque à lachrymis præ gaudio temperasse, quandò* » *litteras adspexisti meas quibus, de antipodum orbe latenti* » *hactenùs, te certiorem feci, mi suavissime Pomponi, insi-* » *nuasti. Ex tuis ipse litteris colligo quid senseris. Sensisti* » *autem, tantique rem fecisti, quanti virum summâ doctrinâ* » *insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus præstari po-* » *test ingeniis, isto suavior? Quod condimentum gratius? A* » *me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quandò ac-* » *citos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt* » *provinciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis augendis* » *miseri avari, libidinus obscœni, nostras nos mentes, post-* » *quàm Deo pleni aliquandò fuerimus, contemplando, hujus-* » *cemodi rerum notitiâ demulciamus* ». Epist. 152, Pomponio Læto.

Note XIX, *pag.* 125.

Les savans de ce siecle étoient si fortement persuadés que les pays qu'avoit découverts Colomb faisoient partie des Indes orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paroît avoir été un des hommes les plus instruits de son tems dans la cosmographie, prétend que Cuba n'étoit pas une isle, mais une partie du continent & qu'elle appartenoit à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque tems logea chez lui au retour de son voyage, & il la soutient par plusieurs argumens pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *Manuscrit entre*

les mains de l'auteur. Antoine Gallo, qui étoit ſecretaire du magiſtrat de Gênes vers la fin du quinzieme ſiecle, a publié un court récit des voyages & découvertes de ſon compatriote Colomb, qui ſe trouve joint à ſes *Opuſcula Hiſtorica de rebus populi genuenſis* : il nous apprend d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues, que ſon opinion, fondée ſur des obſervations nautiques, étoit qu'une des iſles qu'il avoit découvertes ne ſe trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigàra, qui dans les cartes de géographie de ce tems, étoit marqué, ſur l'autorité de *Ptolomée, lib. VII, cap.* 3, comme le lieu de l'Aſie le plus avancé vers l'Orient; d'où il concluoit, que ſi quelque continent n'arrêtoit point la navigation, on devoit trouver un paſſage court & facile vers cette extrêmité orientale de l'Aſie, en naviguant à l'oueſt. *Muratori ſcriptores rer. Italicarum, vol. XXIII, pag.* 304.

NOTE XX, *pag.* 130.

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cens de ces captifs furent envoyés en Eſpagne & vendus publiquement comme eſclaves à Séville; mais que le changement de climat & l'impuiſſance où ils étoient de ſupporter les fatigues du travail, les firent tous mourir en fort peu de tems. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XXI, *pag.* 141.

Il paroît que Colomb s'étoit formé des idées ſingulieres ſur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation ſinguliere des eaux ſur la côte de la Trinité, lui firent croire que c'étoit-là la partie la plus haute du globe, & il penſoit que pluſieurs circonſtances concouroient à prouver que

que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans ce siecle. Bernaldes le cite souvent avec respect.

NOTE XXII, *pag.* 152.

Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens Espagnols de l'Amérique, ni Herrera même n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait la premiere découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avoit quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avoit engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr & Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé. Martyr étoit un auteur contemporain qui résidoit à la cour d'Espagne & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades, qui sont la premiere histoire générale qu'on ait

publiée du nouveau monde, ni dans ses lettres où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son tems. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1641, & y demeura fort long-tems. Il paroît avoir été animé d'un zele ardent pour la gloire de l'Italie sa patrie; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le nouveau monde, & d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera, Decad.* 1, *lib. IV, cap.* 2. Il assure que dans un examen judiciaire de cette matiere fait par le fiscal du roi, il fut prouvé par le témoignage de Hojeda lui-même qu'il toucha à Hispaniola en revenant en Espagne à son premier voyage; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix, & qu'ils ne toucherent à Hispaniola qu'à leur second voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Vespucci, pag.* 36. *Viaggio secundo, pag.* 45. Herrera nous donne dans un autre endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette recherche & tendant au même but. *Herrera, Decad.* 1, *lib. VII, cap.* 5. Colomb se trouvoit à Hispaniola lorsque Hojeda y arriva, & s'étoit déjà alors reconcilié avec Roldan qui s'opposa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb, chap.* 84. Suivant le rapport de Vespuce il entreprit son premier voyage le

10 Mai 1497. *Viaggio primo*, *pag.* 6. C'étoit dans ce même tems que Colomb se trouvoit à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, & qu'il paroissoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde se trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une commission à une autre personne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il étoit sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeoit Hojeda & qui lui fit obtenir la permission de faire le voyage, ne fut rappellé à la cour & rétabli dans sa charge de directeur des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497: *P. Martyr*, *Ep.* 182; c'est-à-dire, plusieurs mois après le tems que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'Abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce *in*-4°. Cet ouvrage qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du nouveau monde avec tout le zele aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Colomb fut publié en 1510, & même peut-être plutôt. *Vita di Am. Vesp. pag.* 52. On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné pour la premiere fois au nouveau monde.

NOTE XXIII, *pag.* 195.

Le formulaire employé à cette occasion a servi de modele aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés des Espagnols & des principes sur

lesquels ils fondoient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonso de Hojeda, serviteur des » très-hauts & très-puissans rois de Castille & de Leon vain- » queurs des nations barbares, leur ambassadeur & capitaine, » je vous notifie & vous déclare, avec toute l'étendue des » pouvoirs que j'ai, que le seigneur notre Dieu, qui est un & » éternel, a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un homme & une » femme, de qui sont descendus vous & nous, & tous les » hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. » Mais comme il est arrivé que les générations successives, » pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les » différentes parties du monde, & se sont divisées en plusieurs » royaumes & provinces, parce qu'un seul pays ne pouvoit » ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires; » c'est pour cela que le seigneur notre Dieu a remis le soin de » tous ses peuples à un homme, nommé saint-Pierre, qu'il a » constitué seigneur & chef de tout le genre humain, afin » que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés ou » dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. » Il a soumis la terre entiere à sa jurisdiction, & lui a ordonné » d'établir sa résidence à Rome, comme le lieu le plus propre » pour gouverner le monde. Il lui a pareillement promis & » accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelqu'autre » partie du monde qu'il voudroit, & de juger & gouverner » tous les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, ou tout autre » peuple de quelque secte ou croyance qu'il puisse être. On » lui a donné le nom de *Pape*, qui veut dire admirable, grand » pere & tuteur, parce qu'il est le pere & le gouverneur de » tous les hommes. Ceux qui ont vécu du tems de ce saint-

» pere lui ont obéi en le reçonnoiſſant pour leur ſeigneur &
» leur roi & pour le maître de l'univers. On a obéi de même
» à ceux qui lui ont ſuccédé au pontificat ; & cela continue
» aujourd'hui & continuera juſqu'à la fin des ſiecles.

» L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la
» conceſſion de ces iſles & de la terre-ferme de l'océan, à
» leurs majeſtés catholiques les rois de Caſtille, Don Ferdi-
» nand & Dona Iſabelle de glorieuſe mémoire, & à leurs ſuc-
» ceſſeurs nos ſouverains, avec tout ce qu'elles contiennent,
» comme cela ſe trouve plus amplement expliqué par certains
» actes qu'on vous montrera ſi vous le deſirez. Sa majeſté eſt
» donc, en vertu de cette donation, roi & ſeigneur de ces
» iſles & de la terre-ferme, & c'eſt en cette qualité de roi &
» de ſeigneur que la plupart des iſles à qui on a fait connoître
» ces titres, ont reconnu ſa majeſté & lui rendent aujour-
» d'hui foi & hommage de bon gré & ſans oppoſition, comme
» à leur maître légitime. Et du moment que les peuples ont
» été inſtruits de ſa volonté, ils ont obéi aux hommes ſaints
» que ſa majeſté a envoyés pour leur prêcher la foi ; & tous,
» de leur plein gré & ſans le moindre eſpoir de récompenſe,
» ſe ſont rendus chrétiens & continuent de l'être. Sa majeſté
» les ayant reçus avec bonté ſous ſa protection, a ordonné
» qu'on les traitât de la même maniere que ſes autres ſujets
» & vaſſaux. Vous êtes tenus & obligés de vous conduire de
» même ; c'eſt pourquoi je vous prie & vous demande au-
» jourd'hui de prendre le tems néceſſaire pour réfléchir mûre-
» ment à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous
» puiſſiez reconnoître l'égliſe pour la ſouveraine & le guide
» de l'univers, ainſi que le ſaint-pere, nommé le Pape, par
» ſa propre puiſſance, & ſa majeſté, par la conceſſion du

» pape, pour rois & seigneurs souverains de ces isles & de la » terre-ferme ; & afin que vous consentiez à ce que les susdits » saints-peres vous annoncent & vous prêchent la foi. Si vous » vous conformez à ce que je viens de vous dire, vous ferez » bien & vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obli- » gés & tenus. Alors sa majesté, & moi en son nom, nous » vous recevrons avec amour & bonté, & nous vous laisse- » rons vous, vos femmes & vos enfans, exempts de servi- » tude, jouir de la propriété de tous vos biens, de la même » maniere que les habitans des isles. Sa majesté vous accordera » en outre plusieurs privileges, exemptions & récompenses. » Mais si vous refusez ou si vous différez malicieusement d'o- » béir à mon injonction, alors, avec le secours de Dieu, » j'entrerai par force dans votre pays, je vous ferai la guerre » la plus cruelle, je vous soumetrai au joug de l'obéissance » envers l'église & le roi, je vous enleverai vos femmes & » vos enfans pour les faire esclaves & en disposer selon le » bon plaisir de sa majesté ; je saisirai tous vos biens & je » vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme à des » sujets rebelles qui refusent de se soumettre à leur souverain » légitime. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera ré- » pandu & tous les malheurs qui seront la suite de votre dé- » sobéissance ne pourront être imputés qu'à vous seuls, & » non à sa majesté, ni à moi, ni à ceux qui servent sous » mes ordres; c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration » & requisition, je prie le notaire ici présent de m'en donner » un certificat dans la forme requise ». *Herrera*, *Decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 14.

NOTE XXIV, *pag.* 208.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingt à la fois en état de servir, tant ils souffroient de la fatigue, de la faim & des maladies. *Herrera, Decad.* 1, *lib. X, cap.* 16. *P. Martyr, Decad. pag.* 226.

NOTE XXV, *pag.* 221.

Fonseca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cens Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cent, & on en avoit donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera, Decad.* 1, *lib. IX, cap.* 14, *pag.* 325.

NOTE XXVI, *pag.* 243.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve par-tout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, Descrip. Indiæ Occident. pag.* 14. *Hist. nat. par M. de Buffon, tom. I, pag.* 593.

NOTE XXVII, *pag.* 253.

Suivant M. de Caſſini, la plus grande hauteur des Pyrénées eſt de ſix mille ſix cens quarante-ſix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eſt de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, ſuivant ſa meſure, le Pic de Ténérif a treize mille cent ſoixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimboraço, la partie la plus élevée des Andes, eſt de vingt mille deux cens huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, obſervation aſtron. & phyſ. tom. II, pag.* 114. La ſeule partie du Chimboraço, qui eſt toujours couverte de neige, a huit cens toiſes de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, hiſtoire gén. des voyages, vol. XIII, pag.* 636.

NOTE XXVIII, *pag.* 254.

Comme une deſcription particuliere fait une plus forte impreſſion que des aſſertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jéſuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les ſentimens qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. « Lorſque j'étois en Europe & que je liſois dans les livres de géographie & d'hiſtoire que l'embouchure de la riviere de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémiſphere aucune riviere qui approche de cette grandeur. Mon plus grand deſir en approchant de ſon embouchure, fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité : ce que je concluai particuliérement d'une circonſtance. Lorſque nous partîmes de

» Monte-

» Monte-Video, qui eſt un fort ſitué à plus de cent milles de
» l'embouchure de la riviere & où ſa largeur eſt conſidéra-
» blement diminuée, nous naviguâmes un jour entier avant de
» découvrir le bord oppoſé de la riviere. Lorſque nous nous
» trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes diſcerner ni
» l'une ni l'autre rive & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme
» ſi nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même
» penſé être en pleine mer ſi la douceur de l'eau de cette ri-
» viere, qui eſt auſſi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas
» convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui eſt à
» cent lieues plus haut, & où la riviere eſt bien moins large
» encore, il eſt impoſſible de rien diſtinguer ſur la rive oppo-
» ſée qui, à la vérité eſt fort baſſe & fort plate : on ne peut
» pas ſeulement voir les maiſons ni les tours de l'établiſſement
» Portugais de Colonia qui ſe trouvent à l'autre bord ». *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans ſon *Chriſtianeſimo felice, &c. I*, *pag.* 257.

NOTE XXIX, *pag.* 257.

Terre-neuve, une partie de la nouvelle Ecoſſe & le Canada ſe trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivieres eſt gélée pendant l'hiver à pluſieurs pieds d'épaiſſeur : la terre y eſt couverte de neige ; la plupart des oiſeaux quittent pendant cette ſaiſon un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui ſe trouvent au midi de la baie de Hudſon, ſont ſur le même parallele que la grande Bretagne ; cependant le froid y eſt ſi exceſſif que toute l'induſtrie des Européens mêmes n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, *pag.* 259.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continent par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hist. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie & mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans les recherches sur la température des différens climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en passant lui enlever une partie de sa chaleur, & par-là même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré & le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, & celle qui est plus chaude prend sa place : celle-ci se refroidissant à son tour continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus & en diminue la froideur. L'action méchanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface & l'élévation de celle qui est plus chaude, & par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie, au point que la surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Par-tout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites isles & le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en échauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide & continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer, il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des

chaleurs étouffantes des grands continens de la zone torride ; de la douceur du climat des isles qui se trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems ; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur, provient des forêts qui les couvrent & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On sait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées ; & par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle, est prodigieusement diminué. Ces observations qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robison, professeur de physique à l'Université d'Edimbourg.

NOTE XXXI, *pag.* 259.

Deux grands naturaliſtes, Piſo & Margave, nous ont donné la deſcription du climat du Bréſil avec une préciſion philoſophique que nous deſirerions de retrouver dans les relations de pluſieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux diſent qu'il eſt doux & tempéré en comparaiſon du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui ſouffle conſtamment. L'air y eſt non-ſeulement frais pendant la nuit, mais même aſſez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piſo*, *de Medicinâ Braſilienſi*, *lib. I*, *pag.* 1, *&c. Margravius*, *hiſt. rerum nat. Braſiliæ*, *lib. VIII*, *cap. 3*, *pag.* 264. Ce fait ſe trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-tems réſidé dans le Bréſil. *Churchill's*, *collect. vol. II*, *pag.* 26. Gumilla, qui a paſſé pluſieurs années dans le pays qu'arroſe l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de ſon climat. *Hiſtoire de l'Orénoque*, *tom. I*, *pag.* 26. Le P. Anugua dit avoir beaucoup ſouffert du froid ſur les bords de la riviere des Amazones: *Relat. vol. II*, *pag.* 56. M. Biet, qui a vécu long-tems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'attribue à la même cauſe. *Voyage de la France équinox. pag.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces deſcriptions que celle que M. Adanſon nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal*, *paſſim.*

La forme de l'extrêmité méridionale de l'Amérique paroît être la cauſe la plus ſenſible & la plus probable du degré exceſſif du froid qu'on reſſent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à meſure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le ſud, & ſes dimenſions ſont fort rétrécies depuis la

baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pole antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une isle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrêmité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presque en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Brésil, le Paraguay & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrêmité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'impregner du froid de ces régions glacées.

NOTE XXXII, *pag.* 261.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. de navig. aux terres australes*, *tom. II*, *pag.* 256, *&c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme degré de latitude : *id. tom. I*, *pag.* 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, *I*, 25. M. Banks étant descendu à la terre de Feu dans la baie de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphere, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr : *id. II*, *pag.* 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige : *ib.* 72.

NOTE XXXIII, *pag.* 263.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes » cultivées de *Quito*, succédoit l'aspect le plus uniforme ; de » l'eau, de la verdure, & rien de plus. On foule la terre aux

» pieds ſans la voir : elle eſt ſi couverte d'herbes touffues, » de plantes & de brouſſailles, qu'il faudroit un aſſez long » travail pour en découvrir l'eſpace d'un pied ». *Relation abrégée d'un voyage*, *&c. pag.* 48. Une des ſingulatités de ces forêts, c'eſt une eſpece d'oſier, que les Eſpagnols appellent *Bejucos*, les François *Lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *Nibbees*, dont on ſe ſert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en ſerpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée juſqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui deſcendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainſi & deſcendant alternativement. D'autres rejettons portés obliquement par le vent ou par quelque haſard, forment un aſſemblage confus de cordages qui reſſemble aux manœuvres d'un vaiſſeau. *Bancroft*, *nat. hiſt. of Guiana*, *pag.* 99. On trouve de ces filets de liane qui ſont de la groſſeur du bras d'un homme, *ibid. pag.* 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, reſſemble parfaitement à cette deſcription. *Voyage au Pérou*, *pag.* 16. Oviedo nous a laiſſé une ſemblable deſcription des forêts qui ſe trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hiſt. lib. IX*, *pag.* 144, *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes ſont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes*, *tom. X*, *pag.* 187.

Garcia nous a donné une deſcription détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique ſituées entre les tropiques. *Origen. de los Indios*, *lib.*

lib. II, *cap.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à ſurmonter en voulant pénétrer dans le pays ſitué à l'eſt des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où ſe trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega*, *comment. royal du Pérou*, *part. II*, *liv. III*, *chap.* 2-5.

Note XXXIV, *pag.* 265.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte ſe trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais ſalé.* Ces os ſe trouvent en grande quantité à cinq ou ſix pieds ſous terre, & la couche en eſt viſible ſur le bord du marais ſalé. *Journal of colonel George Croglan : manuſcrit entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme ; les naturaliſtes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille ſtature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des ſubſtances minérales. Après en avoir reçu pluſieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on eſt enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux : comme l'éléphant eſt le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées reſſemblent beaucoup à celles des éléphans, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les ſquelettes

trouvés près de l'Ohio étoient de cette eſpece. Mais le docteur Hunter, l'un des ſavans de ce ſiecle qui eſt le plus en état de décider cette queſtion, après avoir examiné attentivement pluſieurs morceaux des défenſes, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une eſpece inconnue. *Phil. tranſact. vol. LVIII*, *pag.* 34. On a trouvé des os de la même eſpece & d'une grandeur auſſi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniſeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Stralhenberg*, *deſcrip. des parties ſeptentrionale & orientale de l'Europe & de l'Aſie*, *pag.* 402. L'éléphant paroît ne pas ſortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'exiſtence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaſte champ aux conjectures. Plus nous conſidérons la nature & la variété de ſes productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a ſubi d'étranges changemens par des convulſions & des révolutions dont l'hiſtoire ne nous a conſervé aucune trace.

NOTE XXXV, *pag.* 266.

Cette dégénération des animaux domeſtiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux cauſes ſuivantes. Dans les établiſſemens Eſpagnols qui ſe trouvent ou ſous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoiſinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement auſſi gras, & leur chair n'en a ni le ſuc ni la ſaveur délicate. Dans l'Amé-

rique ſeptentrionale où le climat eſt plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages ſont d'une mauvaiſe qualité. *Mitchell*, *pag.* 157. L'agriculture y a fait ſi peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y eſt en très-petite quantité, & l'on n'y prend preſque aucun ſoin du bétail pendant l'hiver, qui eſt très-long dans pluſieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies Angloiſes. Toutes ces cauſes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, *pag.* 267.

En 1518 l'iſle d'Hiſpaniola fut déſolée par ces inſectes deſtructeurs. Herrera qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple ſingulier de la ſuperſtition des colons Eſpagnols. « Après avoir eſſayé », dit-il, « tous les » moyens poſſibles de détruire les fourmis, ils réſolurent d'im- » plorer la protection des ſaints; mais comme c'étoit une eſ- » pece de calamité toute nouvelle, ils furent embarraſſés ſur » le choix du ſaint qui pourroit leur être le plus propice. Ils » tirerent au ſort le patron qu'ils devoient choiſir. Le ſort » décida en faveur de ſaint Saturnin. Ils célébrerent ſa fête avec » une grande ſolemnité, & le fléau », ajoute l'hiſtorien, « commença ſur le champ à diminuer ſes ravages » : *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 15, *pag.* 107.

NOTE XXXVII, *pag.* 269.

L'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*,

pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés ; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom. I*, *pag.* 11. Le Dr. Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state*, &c. *pag.* 257.

NOTE XXXVIII, *pag.* 269.

M. Bertram, qui le 3 janvier 1765, se trouva à la source de la riviere de Saint-Jean dans la Floride, y éprouva un froid si violent que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal*, *pag.* 10. Le Dr. Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state*, *pag.* 206, *&c.* Le 7 février 1747 le froid fut si violent à Charlestown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avoit mises en se couchant dans son lit, se trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avoit du feu. Presque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Descript. of south Carolina*, *London*, 1761.

NOTE XXXIX, *pag.* 270.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise, pays fort plat & si bas que pendant les saisons pluvieuses il est ordinairement couvert de près

de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les isles des Indes occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, pag.* 10, *&c.*

NOTE XL, *pag.* 281.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que ce cap avoit été doublé: *tom. I, pag.* 2, *&c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît appuyer ce sentiment sur la maniere dont *Tschukotsnoi-noss*, se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

NOTE XLI, *pag.* 283.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont visités. Le tems étoit si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des isles & des continens supposés fut déterminée par le seul calcul & non par des observations. Beering &

Tschirikow allerent beaucoup plus loin vers l'eſt que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faiſant partie du continent de l'Amérique, eſt ſitué au deux cent trente-ſixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'iſle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tſchirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unieme degré de longitude & au cinquante-ſixieme de latitude. *Muller*, *I*, 248, 249. Il faut que le premier ſe ſoit avancé à ſoixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à ſoixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne pouſſa ſon voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'eſt, & ſeulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beering & Tſchirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au ſud de la chaine d'iſles qu'ils avoient découverte, & en obſervant les montagnes & le terrain inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penſerent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude au ſud. C'eſt ainſi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & ſur une carte deſſinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiquée par M. le profeſſeur Robiſon. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des iſles de roche. Il eſt à préſumer que les pays découverts en 1741

à l'eſt, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne ſont qu'une continuation de cette chaîne d'iſles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces iſles, nous porte à conjecturer qu'elles ne ſont dans le voiſinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui ſe trouvent dans ces régions du globe, eſt extraordinaire. Il y en a pluſieurs au Kamchatka, & il n'y a pas une des iſles grandes ou petites que les Ruſſes ont viſitées, où l'on n'en trouve. Pluſieurs de ces volcans ſont encore allumés, & toutes les montagnes conſervent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois ſuppoſer que cette partie de la terre ayant ſouffert de violentes ſecouſſes par des tremblemens de terre & des volcans, l'iſthme qui peut-être a uni autrefois l'Aſie à l'Amérique, a été briſé & transformé par le choc en un grouppe d'iſles.

Il eſt ſingulier que dans le même tems que les Ruſſes cherchoient à faire des découvertes au nord-oueſt de l'Amérique, les Eſpagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui eſt au nord de cette péninſule. Ils ne paſſerent pas le port de Monte-Rey, ſitué au trente-ſixieme degré de latitude. Mais dans pluſieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Eſpagnols s'avancerent juſqu'au cinquante-huitieme dégré de latitude. *Gazeta de Madrid, des 19 mars & 14 mai 1776.* Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Ruſſes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se ſont

approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé, qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique, ne privera pas le public des ces instructions.

NOTE XLII, *pag.* 297.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que Don Antoine Ulloa d'observer les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernierement, il décrit de la maniere suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert de cheveux aux » extrêmités jusques vers le milieu des sourcils ; de petits yeux ; » un nez mince, effilé & recourbé vers la levre supérieure ; » le visage large, les oreilles grandes ; les cheveux très-noirs, » lisses & rudes ; les membres bien tournés ; le pied petit ; le » corps d'une proportion exacte ; la peau unie & sans poil, » excepté dans la vieillesse où il leur vient un peu de barbe, » mais jamais aux joues ». *Noticias Américanas, &c. pag.* 307. M. le Chevalier Pinto qui, pendant plusieurs années a résidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. « Ils sont tous d'une couleur de cuivre, avec » quelque différence dans les teintes, non pas en proportion » de leur distance de l'équateur, mais selon le degré d'élé- » vation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent sur les hau- » teurs sont plus blancs que ceux qui occupent les terrains » bas & marécageux de la côte. Leur visage est rond & plus » éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre » peuple. Leur front est petit, l'extrêmité de leurs oreilles » fort éloignée du visage, leurs levres épaisses, leur nez » camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits,

» mais

» mais diſtinguant les objets à une grande diſtance. Leurs » cheveux ſont toujours épais, liſſes & ſans la moindre appa» rence de friſure. Ils n'ont de poil ſur aucune partie du corps, » excepté à la tête. Au premier regard un habitant de l'Amé» rique méridionale paroît un être doux & tranquille ; mais » en l'examinant de plus près on trouve dans ſa figure quel» que choſe de ſauvage, de méfiant & de ſombre ». *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande reſſemblance entre eux.

NOTE XLIII, *pag.* 298.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité ſoutenue des Américains à la courſe. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkaſah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois cens milles comptés, au travers des bois & des montagnes. *Hiſt. of Amer. Indians*, 396.

NOTE XLIV, *pag.* 303.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a réſidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Françoiſe de Cayenne, où il y a un commerce ſuivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, obſerve que la vigueur de la conſtitution des Américains eſt exactement en raiſon de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du ſud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides ; » cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établiſſement Portugais ſur la riviere des Amazones,

pour remonter la riviere malgré la rapidité de ſon cours : ces chaloupes avec les mêmes rameurs ſe rendent à San-Pablo, qui eſt à huit cens lieues de-là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres, en état de réſiſter à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience ; cependant c'eſt ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y ſont habitués depuis leur enfance ». *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, *pag.* 308.

Don Antoine Ulloa qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la nouvelle Grenade & pluſieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François, & qui eut enſuite occaſion de voir les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, dit : « quand on a vu un » ſeul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils » ſe reſſemblent par le teint & par la figure ». *Notic. Americanas*, *pag.* 308. Un obſervateur plus ancien, Pedro de Cieca de Leon, un des conquérans du Pérou, qui a traverſé auſſi pluſieurs provinces de l'Amérique, aſſure que ces peuples, hommes & femmes, paroiſſent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diverſité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru, part. I, cap.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaiſon de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Aſiatique. Il doit donc y en avoir une auſſi qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voya-

geurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si long-tems résidé parmi les Américains, attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios*, *pag.* 54, 242. *Torquemada*, *Monarch. Ind. II*, 571.

NOTE XLVI, *pag.* 309.

M. le Chevalier de Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espece d'hommes est cependant peu connue. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, *pag.* 313.

L'auteur des *Recherches philosophiques*, *&c. tom. I*, *pag.* 281, *&c.* a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & different beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds; plusieurs même sont beaucoup plus grands: *Phil. transact. vol. LVII*, *pag.* 78. Les capitaines Wallis Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq

& ſept pouces : *Phil. tranſact. vol. LX*, *pag.* 22. Ces derniers paroiſſent cependant avoir été le même peuple dont on a ſi fort exagéré la grandeur en 1764, puiſque pluſieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même eſpece que celle qu'on avoit miſe à bord du vaiſſeau du capitaine Wallis ; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces préſens de M. Byron. *Voyages rédigés par Hawkeſworth*, *tom. I.* M. de Bougainville les meſura de nouveau en 1767, & ſon rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voyages*, *tom. I*, *pag.* 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Don Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il réſida pendant pluſieurs années. C'eſt un auteur fort judicieux & qui parmi ſes compatriotes paſſe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui ſe trouvent à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, il dit : « par quels Indiens ſont-» elles habitées ? Ce n'eſt certainement pas par les fabuleux » Patagons qui, à ce qu'on prétend, occupent ce diſtrict. » Pluſieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec » ces Indiens, m'en ont donné une deſcription exacte. Ils ſont » de la même taille que les Eſpagnols ; je n'en ai jamais vu » qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces » ; c'eſt-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, ſi M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la meſure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno*, *Jeſuit. pag.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme miſſionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que « les Patagons ou *Puelches* » ſont un peuple d'une grande taille ; mais je n'ai jamais

» entendu parler de cette race de géants dont quelques voya- » geurs ont fait mention, quoique j'aie vu les individus de » différentes peuplades des Indiens méridionaux » : *Introduct. pag.* 26.

Note XLVIII, *pag.* 317.

Antoine Sanchès Ribeiro, ſavant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une diſſertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naiſſance en Europe où elle a été la ſuite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une diſcuſſion ſur ce ſujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimement lié avec mes recherches, il ne ſeroit pas difficile de faire voir quelques mépriſes dans les faits ſur leſquels il ſe fonde, & quelques erreurs dans les conſéquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Eſpagne ſur toute l'Europe, reſſemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie tranſmiſe par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497 ce mal s'étoit déclaré dans preſque toutes les contrées de l'Europe avec des ſymptômes ſi alarmans qu'on jugea néceſſaire d'interpoſer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

Note XLIX, *pag.* 321.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour ſignifier un plus grand nombre que celui de deux cens, qui ſuffit pour ſes calculs. *Relation des voyages, &c. par Hawkeſworth, traduct. franç. in-4°. Paris 1774, tom. II, pag.* 502.

NOTE L, *pag.* 327.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que les philosophes employés en 1735 par la France & par l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette riviere dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. « Ils sont tous d'une paresse extrême, dit M. Bouguer; ils passeront des journées entieres dans la même place, assis sur leurs talons, sans remuer ni sans rien dire. . . . . On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses & même pour toutes leurs commodités. . . . . On ne sait souvent quelle espece de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service. . . . . On leur offre inutilement quelques pieces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim ». *Voyages au Pérou*, *in*-4°. *Paris* 1749, *pag.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame,

& leur imbécillité eſt ſi viſible qu'à peine en certains cas peut-on ſe faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également inſenſible aux revers & aux proſpérités. Quoiqu'à demi nuds, ils ſont auſſi contens que le roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens. Les richeſſes n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroiſſent ſi peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, ſi on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer ; l'intérêt n'a aucun pouvoir ſur eux, & ſouvent ils refuſent de rendre un petit ſervice, quoique ſûrs de recevoir une groſſe récompenſe. La crainte ne fait aucun effet ſur eux ; le reſpect n'en produit pas davantage, diſpoſition d'autant plus ſinguliere qu'on ne peut la changer par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui eſt à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette groſſiere ignorance ni à cette négligence inſouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voyage de Ulloa, tom. I, pag.* 335, 356. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités ſingulieres, *pag.* 336, 347. « L'inſenſibilité », dit M. de la Condamine, « fait la baſe du caractere des Américains. Je laiſſe à décider ſi on la doit honorer du nom » d'apathie, ou l'avilir par celui de ſtupidité. Elle naît ſans » doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs beſoins. Gloutons juſqu'à la voracité quand » ils ont de quoi la ſatisfaire ; ſobres quand la néceſſité les y » oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans paroître rien deſirer ; » puſilanimes & poltrons à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les tranſ-

» porte pas; ennemis du travail; indifférens à tous motifs » de gloire, d'honneur & de reconnoiſſance; uniquement oc- » cupés de l'objet préſent, & toujours déterminés par lui, » ſans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance & » de réflexion; ſe livrant quand rien ne les gêne à une joie » puérile, qu'ils manifeſtent par des ſauts & des éclats de » rire immodérés, ſans objet & ſans deſſein; ils paſſent leur » vie ſans penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir de l'enfance » dont ils conſervent tous les défauts. Si ces reproches ne re- » gardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, » auxquels il ne manque que le nom d'eſclaves, on pourroit » croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la ſervile dé- » pendance où ils vivent; l'exemple des Grecs modernes » prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre à dégrader les » hommes; mais les Indiens des miſſions & les Sauvages qui » jouiſſent de leur liberté, étant pour le moins auſſi bornés, » pour ne pas dire auſſi ſtupides que les autres, on ne peut » voir ſans humiliation combien l'homme abandonné à la » ſimple nature, privé d'éducation & de ſociété, differe peu » de la bête ». *Relation abrégée d'un voyage, &c. pag.* 52, 53. M. de Chanvalon, obſervateur intelligent & philoſophe, qui ſe rendit à la Martinique en 1751, & qui y réſida pendant ſix ans, a fait des Caraïbes le portrait ſuivant. « Ce n'eſt pas la » couleur rougeâtre de leur teint, ce ne ſont pas leurs traits » différens des nôtres, qui mettent une ſi grande différence » entr'eux & nous : c'eſt leur exceſſive ſimplicité; ce ſont les » bornes de leur conception. Leur raiſon n'eſt pas plus éclai- » rée ni plus prévoyante que l'inſtinct des bêtes. Celle des » gens de la campagne les plus groſſiers, celle même des ne- » gres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du

» commerce,

» commerce, laiſſe entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroiſſement. Celle des Caraïbes ne paroît preſque pas en être ſuſceptible. Si la ſaine philoſophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres; » ſi l'on ſe décidoit par les premieres impulſions de l'eſprit, » on ſeroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas à la même eſpece humaine que nous. Leurs yeux » ſtupides ſont le vrai miroir de leur ame; elle paroît ſans » fonctions; leur indolence eſt extrême. Jamais de ſoucis pour » le moment qui doit ſuccéder au moment préſent ». *Voyage à la Martinique*, *pag.* 44, 45, 51. M. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. « Les marques caractériſtiques des Californiens », dit le Pere Venegas, « de » même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & » l'inſenſibilité; le défaut de connoiſſance & de réflexion; l'inconſtance, l'impétuoſité & un appétit aveugle; une pareſſe » exceſſive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelqu'inſipides & groſſiers qu'ils ſoient; la puſſillanimité & le découragement; en » un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue » l'homme & le rend raiſonnable, inventif, traitable, utile à » lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens » qui ne ſont pas ſortis de leurs pays, de ſe former une juſte » idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation » auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps » que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va » pas au-delà de ce qu'ils voient: les idées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée, » de maniere qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs pre-

» mieres idées ; encore font-elles fauffes & imparfaites. On a
» beau leur faire fentir les avantages qu'ils peuvent fe procu-
» rer en agiffant de telle ou telle façon, ou en s'abftenant de
» ce qui les flatte, on ne gagne rien fur eux ; ils ne peuvent
» comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les
» fins ; ils ne favent ce que c'eft que de s'occuper à fe procu-
» rer un bien ou à fe garantir d'un mal dont ils font menacés.
» Leur volonté eft proportionnée à leurs facultés, & toutes
» leurs paffions n'agiffent que dans une fphere très-bornée. Ils
» n'ont abfolument point d'ambition, & ils font infiniment
» plus jaloux de paffer pour robuftes que pour vaillans. Ils ne
» connoiffent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni
» les poftes, ni les diftinctions de fupériorité ; de maniere que
» l'ambition, ce puiffant reffort des actions humaines, qui
» caufe tant de biens apparens & tant de maux réels dans le
» monde, n'a aucun pouvoir fur eux. Cette difpofition d'ef-
» prit les rend non-feulement pareffeux, indolens, inactifs &
» ennemis du travail, mais leur fait encore faifir avec empref-
» fement le premier objet qui fe préfente devant eux pour
» peu qu'il leur plaife. Ils regardent avec indifférence les fer-
» vices qu'on leur rend, & n'en confervent aucune reconnoif-
» fance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en
» qui la raifon n'eft pas encore développée. C'eft proprement
» une nation chez qui aucun individu ne parvient à l'âge
» viril ». *Hift. nat. & civile de la Californie*, *tom. I*, *pag.* 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconféquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudfon. *Voyage*, *pag.* 194, 195.

Les Américains font fi ftupides que tous les negres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre

les différentes choses qu'on veut leur enseigner, & dont il leur est impossible de saisir l'idée ; c'est pourquoi les negres, quoiqu'esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, notic. Americ. pag.* 322, 323.

NOTE LI, *pag.* 333.

J'ai remarqué, *pag.* 306, que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou malfaits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, & ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. *Arriaga, extirpac. de la Idolat. del Péru, pag.* 32, 33.

NOTE LII, *pag.* 337.

La quantité de poisson qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite quelque attention. Le P. Acugna dit, « qu'il y a une si grande » quantité de poisson dans le Maragnon, qu'on peut le » prendre avec la main sans employer aucun artifice » : *pag.* 138. « L'Orénoque », dit le P. Gumilla, » produit une

» si grande quantité de tortues, que je ne saurois trouver des » termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui » liront ce que je vais dire, ne m'accusent d'exagérer la chose; » mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter » que de compter le sable des rivages de l'Orénoque. On peut » juger de leur quantité par la consommation extraordinaire » qu'il s'en fait; car toutes les nations & tous les peuples voi- » sins de ce fleuve, & même ceux qui en sont éloignés s'y » rendent avec leurs familles pour en faire la récolte; & non- » seulement ils s'en nourrissent tout le tems qu'elle dure, mais » ils en font même sécher pour les emporter chez eux, y joi- » gnant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont » fait cuire au feu, &c ». *Hist. de l'Orénoque*, *tom. II*, *chap.* 22, *pag.* 56, 60. M. de la Condamine confirme ces récits; *pag.* 159.

NOTE LIII, *pag.* 337.

Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo.* Il est singulier que quoiqu'elles operent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso*, *lib. IV*, *cap.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarrée*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. hist. of Guiana*, *pag.* 106.

NOTE LIV, *pag.* 340.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine.

Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Eſpagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute eſpece d'agriculture, & dont la nourriture étoit auſſi mauvaiſe que précaire. « Ils » vivent principalement », dit-il, « des racines des plantes, » qu'ils ne ſe procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant » de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un » peu de gibier ou prennent du poiſſon, mais en ſi petite » quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des » œufs de fourmis, des vers, des lézards, des ſerpens & une » eſpece de terre onctueuſe; je ſuis même perſuadé que s'il ſe » trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. » Ils gardent les arêtes de poiſſon & de ſerpent, qu'ils réduiſent en poudre pour les manger. La ſeule ſaiſon pendant » laquelle ils ne ſouffrent point de la famine eſt celle où ſe » mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas* ». *Naufragias*, *cap.* 18, *pag.* 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils ſont ſouvent réduits à paſſer deux ou trois jours ſans manger. *C.* 24, *pag.* 27.

NOTE LV, *pag.* 342.

M. Fermin a donné une deſcription exacte des deux eſpeces de manioc, avec un détail ſur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour ſe convaincre des qualités veneneuſes du ſuc, extrait de l'eſpece qu'il appelle *caſſave amere*, connue parmi les Eſpagnols ſous le nom de *Yuca-brava. Deſcript. de Surinam, tom. I, pag.* 66.

NOTE LVI, *pag.* 342.

On trouve le plantain en Aſie & en Afrique auſſi bien qu'en

Amérique. Oviedo prétend que ce n'eſt point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hiſpaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit priſe aux iſles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales : *Oviedo, lib. VIII, cap.* 1. Cependant l'opinion d'Acoſta & d'autres naturaliſtes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée. *Acoſta, hiſt. nat. lib. IV.* 21. Elle étoit cultivée par des peuples ſauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Eſpagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, pag.* 186. *Voyage de Wafer, pag.* 87.

NOTE LVII, *pag.* 343.

Il eſt ſurprenant qu'Acoſta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inſtruits ſur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les iſles, où l'on ne mangeoit que du pain de caſſave : *Hiſt. nat. lib. IV, cap.* 16. Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le premier retour du voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *pag.* 7. Gomera aſſure auſſi qu'ils connoiſſent la culture du maïs : *hiſt. génér. cap.* 28. Oviedo décrit le maïs ſans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hiſpaniola : *lib. VII, cap.* 1.

NOTE LVIII, *pag.* 350.

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois

que de nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligens, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixieme jusqu'au trente-huitieme degré de latitude septentrionale. Sa surface quarrée est plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins civilisé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitans sont en si petit nombre que le pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entierement nuds. Leurs habitations, leurs ustensiles, &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Américains. *Voy. &c. par Hawkesworth, tom. III, pag.* 104, *&c. in*-4°. La nouvelle Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitans avec celle des Américains, ne pourra manquer de former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

Note LIX, *pag.* 350.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligerent de se rendre de *Cascaskias*, village des Illinois à *Machilli-*

makinac, c'eſt-à-dire, à plus de trois cens lieues de-là, nous donne de ce pays la deſcription ſuivante. « Nous avons mar- » ché pendant douze jours ſans rencontrer une ſeule ame. » Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, » coupées de ruiſſeaux & de rivieres, ſans trouver aucun ſen- » tier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un paſ- » ſage à travers de forêts épaiſſes, au milieu de brouſſailles » remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à » paſſer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quel- » quefois juſqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant » le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit ſur l'herbe » ou ſur quelques feuillages, expoſés au vent, à la pluie & » aux injures de l'air » : *Lettres édifiantes*, *pag.* 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une courſe qu'il fit en 1730 de la Caroline ſeptentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours ſans rencontrer une ſeule créature humaine : *Nat. hiſt. of North Carolina*, *pag.* 389. Diego de Ordas qui voulut former un établiſſement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours ſans y trouver un ſeul habitant. *Herrera*, *Decad.* 5, *lib. I*, *cap.* 11.

NOTE LX, *pag.* 350.

Je ſuis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouiſſance commune des vivres ne ſont connues que des peuples chaſſeurs les plus ſauvages, & que l'idée du droit excluſif de propriété ſur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelque eſpece d'agriculture ou d'induſtrie réglée. Les détails que j'ai reçus ſur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. « L'idée des naturels du

» du Brésil touchant la propriété, est que si quelqu'un a cultivé un champ, lui seul doit jouir de son produit, sans qu'un autre y puisse prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais apperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse, ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelque idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune des biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, & qui étoit contraire aux idées antérieures des Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive, & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées ». *Manuscrit de M. le chevalier de Pinto, entre les mains de l'auteur.* « La possession actuelle », dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, « donne un droit sur un terrain; » mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter ». Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seu-

lement le terrain ſur lequel eſt bâtie une maiſon, mais encore un champ cultivé. « Si quelqu'un a préparé une piece de » terre pour y bâtir ou planter, perſonne n'a le droit de l'en » priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ſes tra- » vaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à ſa poſſeſſion; » mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de ceſſion » d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de » chaque canton ſont marquées; c'eſt-à-dire, qu'il leur eſt » permis de chaſſer juſqu'à telle riviere d'un côté & telle mon- » tagne de l'autre. Cet eſpace eſt occupé & cultivé par un » certain nombre de familles qui jouiſſent en particulier du » fruit de leur travail & du produit de leur chaſſe, ſans qu'il » ſoit permis à la communauté d'y prétendre ». *Manuſcrit de M. Gideon Hawley, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, *pag.* 352.

Cette différence entre le caractere des Américains & celui des negres eſt ſi frappante, qu'il eſt paſſé en proverbe dans les iſles Françoiſes, « que regarder un Sauvage de travers, » c'eſt le battre; le battre, c'eſt le tuer; battre un negre, c'eſt » le nourrir ». *Dutertre, tom. II, pag.* 490.

NOTE LXII, *pag.* 353.

La deſcription de l'état politique du peuple de Cinaloa reſſemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique ſeptentrionale. « Ils n'ont ni loix ni ſouverains pour punir » leurs crimes », dit un miſſionnaire qui a vécu long-tems parmi eux : « ils n'ont auſſi aucune eſpece d'autorité ou » de gouvernement politique, qui les contienne dans de » certaines bornes. Ils ont à la vérité des caciques qui ſont

» les chefs des familles ou des villages, mais leur autorité se » borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font » quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité » des caciques n'est pas héréditaire, & ils ne la doivent qu'à » leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir & au nombre » de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils ob- » tiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir » leurs propres exploits ». *Ribas, hist. de los triumf. &c. pag.* 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est à peu près le même. « Ils n'ont aucune forme réguliere de » gouvernement ou de société civile; mais sur les objets d'in- » térêt public ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils » suivent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas héré- » ditaire, & n'est accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne » regne parmi eux qu'une espece d'union imparfaite. Leur so- » ciété ressemble à une république sans chef, où chacun est » le maître de sa personne, & peut, sur le moindre dégoût, » se séparer de ceux avec qui il paroissoit le plus lié ». *Relac. historical de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, pag.* 32, 33. Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même état de société, quoiqu'habitant des climats fort différens, ont les mêmes institutions civiles & la même forme de gouvernement.

Note LXIII, *pag.* 366.

« J'ai connu des Indiens », dit un auteur fort instruit de leurs mœurs, « qui pour se venger ont fait mille lieues à tra- » vers des forêts, des montagnes & des marais de roseaux, » exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim & à la » soif. Leur desir de vengeance est si violent qu'il fait mépriser

» tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever
» la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi, afin d'appaiser
» les ombres irritées de leurs parens massacrés ». *Adair, hist. of Amer. Indians, pag.* 150.

NOTE LXIV, *pag.* 366.

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie, tom. I, pag.* 297, *&c. Colden's, hist. of five nations, pag.* 125.

NOTE LXV, *pag.* 369.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est souvent en danger, & il est toujours dégradé du rang qu'il avoit obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair, pag.* 388.

NOTE LXVI, *pag.* 369.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique septentrionale, est généralement connue, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un missionnaire judicieux nous a donné une description des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Presque tous
» ces Indiens sont antropophages, & n'ont d'autre occupation
» que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables
» aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, & plus
» encore par les stratagêmes qu'ils emploient pour les sur-

» prendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y » a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité » ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent » pendant une année entiere le moment de fondre sur eux » sans s'exposer; ils ont sans cesse des espions en campagne, » qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur » les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce » qui a fait croire à quelques Espagnols, que par des secrets » magiques ils prenoient la forme de quelque animal, pour » observer ce qui se passoit chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-» mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux qu'il » n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec éga-» lité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher » aux soldats les mieux armés ». *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano*, *pag.* 78. *Hist. génér. des voyages*, *tom. XIV*, *pag.* 75.

NOTE LXVII, *pag.* 371.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puissante du Brésil, nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces » peuples : « Ego cum gallo altero, *dit-il*, paulò curiosius, » magno nostro periculo (si enim ab hostibus capti aut lesi » fuissemus, devorationi fuissemus devoti), barbaros nostros » in militiam euntes comitari volui. Hi, numero 4000 capita, » cum hostibus ad littus decertârunt, tantâ ferocitate, ut vel » rabidos & furiosos quosque superarent. Cùm primùm hostes » conspexere, in magnos atque editos ululatus perruperunt. » Hæc gens adeò fera est & truculenta, ut tantisper dum vi-» rium vel tantillùm restat, continuò dimicent, fugamque

» nunquam capeſſant. Quod a naturâ illis inditum eſſe reor.
» Teſtor interea me, qui non ſemel, tum peditum tum equi-
» tum copias ingentes in aciem inſtructas hic conſpexi, tantâ
» nunquam voluptate videndis peditum legionibus armis ful-
» gentibus, quantâ tum pugnantibus iſtis, perſuſſum fuiſſe ».
Lery, hiſt. navigat. in Braſil, ap. de Bry, tom. III, pag. 207, 208, 209.

NOTE LXVIII, *pag.* 375.

Les Américains, ainſi que les autres peuples Sauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois juſqu'à une grande diſtance, ils ſe ſont contentés enſuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume ſoit plus en uſage dans l'Amérique ſeptentrionale, elle ne laiſſe pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano, pag.* 79.

NOTE LXIX, *pag.* 376.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. « Je vais en guerre venger
» la mort de mes freres: je tuerai, j'exterminerai, je ſacca-
» gerai, je brûlerai mes ennemis; j'amenerai des eſclaves, je
» mangerai leur cœur, je ferai ſécher leur chair, je boirai
» leur ſang, j'apporterai leur chevelure, & je me ſervirai de
» leurs crânes pour en faire des taſſes ». *Nouv. voyage aux Indes occidentales, par M. Boſſu, in-*12, *tom. I, pag.* 115, *note.*

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le

nombre des Indiens a considérablement diminué, ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces scenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires & des négocians qui ont demeuré long-tems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, *pag.* 376.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique, s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits, pour conserver leur propre vie, à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient; ce qui parut si révoltant aux Indiens accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. tom. II, pag.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, cap.* 14, *pag.* 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico, les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, conquist. de la nuev. Espagna, pag.* 156.

NOTE LXXI, *pag.* 378.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous

qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut ſouvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même deſtiné à ſubir le ſort cruel des autres priſonniers ; mais il ſauva ſa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adreſſe. *De Bry*, *tom. III*, *pag.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans ſon expédition au Bréſil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays, ſe trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonſtances. Il fut ſouvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Bréſil traitent leurs priſonniers : *de Bry*, *tom. III*, *pag.* 210. Un auteur Portugais en rapporte pluſieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont paſſées ſous ſilence. *Purch. Pilgr. tom. IV*, *pag.* 1294, *&c.*

NOTE LXXII, *pag.* 381.

Quoique j'aie ſuivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paroît être la plus raiſonnable & qui ſe trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus reſpectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes ſur ce ſujet. Don Antonio Ulloa, dans un voyage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la conſtitution phyſique des Américains les rend moins ſenſibles à la douleur que le reſte des hommes. Il s'en trouve pluſieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils ſouffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas*, *pag.* 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes obſervations dans le Bréſil. « Un Indien », diſent-ils, « ne ſe plaint jamais de la douleur, & ſouffre » l'amputation d'un bras ou d'une jambe ſans pouſſer le moin- » dre ſoupir ». *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE

NOTE LXXIII, *pag.* 383.

Cette idée eſt naturelle à tout peuple groſſier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un priſonnier, « tum deceſſiſſe videtur cùm captus eſt ». *Digeſt. lib. XLIX*, *tit.* 15, *cap.* 18. Dans la ſuite, lorſque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens ſur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de juriſprudence pour aſſurer la propriété, & pour permettre à un priſonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus poſtliminii. Heinecii*, *juris civ. ſec. ord. Pand. tom. II*, *pag.* 294. Les mêmes idées ſe trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un priſonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il eſt regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour ſa patrie & pour ſa famille. *Voyage du chevalier de Marchais*, *tom. I*, *pag.* 369.

NOTE LXXIV, *pag.* 384.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les pleuples Américains, ſont les ſeuls exceptés de cette obſervation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-ſeulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique ſeptentrionale puiſſent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils ſuivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur ſyſtême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili reſſemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Aſie. *Ovallès*, *relacion of*

Chili. Churchill's, coll. tom. III, pag. 71. *Lozano, hiſt. del Parag. tom. I, pag.* 144, 145.

NOTE LXXV, *pag.* 387.

Herrera nous en a donné un exemple ſingulier. A Yucatan les hommes ſont ſi ſoigneux de leur parure, qu'ils portent partout des miroirs, qui ſans doute ſont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*Decad.* 4, *lib. III, cap.* 8), & dans leſquels ils aiment beaucoup à ſe regarder; mais les femmes n'en font jamais uſage: *Decad.* 4, *lib. X, cap.* 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers diſtingués à qui il ſoit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes: *Decad.* 7, *lib. IX, cap.* 4. Quoique le royaume du Pérou fût très-civiliſé, il y avoit des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du ſoin de la culture & des travaux domeſtiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens, dont les hommes ſe paroient avec complaiſance. *Zarate, hiſt. de Péru, tom. I, pag.* 15, 16.

NOTE LXXVI, *pag.* 387.

J'ai hazardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne ſortent jamais de leurs maiſons s'ils ne ſont oints depuis les pieds juſqu'à la tête, & ils s'excuſent de ſortir en diſant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils ſont nuds. *Gumilla, hiſt. de l'Orénoque, tom. I, pag.* 191.

NOTE LXXVII, *pag.* 388.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroiſſent vivre dans un état de ſociété, quoiqu'on puiſſe les compter parmi les nations les plus groſſieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne ſement jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chaſſe, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres ſuppléent au reſte par les différentes productions ſpontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils raſſemblent des roſeaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur ſervir d'eſpece de capuchon, qui ſemblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant pluſieurs heures. Dans les tems chauds, ils ſe forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du ſoleil. Pour ſe préſerver du froid ils font de grands feux autour deſquels ils dorment en plein air. *Hiſtoria de los triumfos de Nueſtra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Ribas, pag. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, *pag.* 390.

Ces maiſons reſſemblent à des granges. Nous en avons meſuré qui avoient cent cinquante pas de long ſur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent perſonnes habitent enſemblent. *Wilſon's account of Guiana. Purch. Pilgr. vol. IV, pag.* 1263, *ibid.* 1291. « Les maiſons des Indiens », dit M. Barrere, « ont l'air d'une extrême pauvreté, & ſont une » image parfaite des premiers tems. . . . Toutes ces caſes » ou huttes, qui ſont ordinairement bâties ou ſur une hauteur

» ou au bord de quelque riviere, pêle-mêle & ſans aucun » ordre, forment un aſpect des plus triſtes & des plus déſa» gréables. On n'y voit rien que de hideux & de ſauvage. Le » payſage n'a rien de riant. Le ſilence même qui regne dans » tous ces endroits, & qui n'eſt interrompu quelquefois que » par le bruit déſagréable des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt » capable d'inſpirer que de la frayeur » *Nouvelle relat. de la France équin. pag.* 146, 147.

NOTE LXXIX, *pag.* 391.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande diſtance & avec une force extraordinaire, ſans ſe ſervir d'arcs. « Ils font uſage » d'une *ſarbacane* par le moyen de laquelle ils ſoufflent une » fleche à plus de cent vingt pas. Cet inſtrument eſt fait d'un » roſeau naturel & creux, long de neuf à dix pieds, de la » groſſeur d'un bon pouce; & pour que la fleche puiſſe at» teindre à un ſi grand éloignement, à cauſe de ſa grande » légéreté, ils en enveloppent le gros bout de coton non » filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *ſar*» *bacane*, ce qui comprimant l'air la fait ſortir avec une ra» pidité ſurprenante, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de la » faire traverſer un ſi grand eſpace. Ces petites fleches ſont » toujours empoiſonnées ». *Fermin, deſcript. de Surinam, tom. I, pag.* 55. *Bancroft's, hiſt. of Guiana, pag.* 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand uſage de cette ſarbacane.

NOTE LXXX, *pag.* 392.

Je pourrois en produire pluſieurs exemples, mais je me

bornerai à en citer un ſeul pris chez les Eſquimaux. « Leurs » arcs ſont d'une conſtruction fort ingénieuſe », dit M. Ellis ». « Ils ſont ordinairement compoſés de trois morceaux de bois, » qu'ils ſavent joindre très-proprement & avec un art admi- » rable. C'eſt du ſapin ou du meleſe, que les Anglois nom- » ment en ce pays genevrier, qu'ils emploient communément » pour cet uſage, & comme ces bois ne ſont ni forts ni élaſ- » tiques, ils ſuppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur » arc par derriere, avec une eſpece de bande faite de nerfs ou » tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont ſoin de mettre ſou- » vent leurs arcs dans l'eau, ce qui faiſant rétrécir les cordes » leur donne par-là plus d'élaſticité & les fait porter plus » loin qu'ils ne feroient autrement. Ils ſont habitués à cet » exercice depuis leur jeuneſſe, & ils tirent avec une dexté- » rité inconcevable ». *Voyage de la baie d'Hudſon*, *tom. II*, *pag.* 27, 28.

NOTE LXXXI, *pag.* 393.

Le beſoin eſt le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité ſi grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont ſi fort devancé les autres, quoique dans des circonſtances preſque ſemblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur hiſtoire ou à quelque cauſe particuliere de leur ſituation phyſique que nous ignorons. Les habitans de l'iſle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du ſud, ſurpaſſent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoiſſance des arts d'induſtrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vaſe dans lequel ils puſſent la contenir & la ſoumettre à l'action du

feu : ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voyages autour du monde*, *rédigés par Hawkesworth*, *tom. II*, *pag.* 132, 155, *in*-4°.

NOTE LXXXII, *pag.* 393.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres. *Gosnol*, *relat. des voyages de la Virginie*, *rec. de voy. au nord*, *tom. V. pag.* 403.

NOTE LXXXIII, *pag.* 395.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs » fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, » & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à » prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque » fois, & à y faire ensuite passer la trame ; de sorte que pour » fabriquer une piece de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient » jusqu'à deux ans ou même davantage ». *Voyage au Pérou*, *tom. I*, *pag.* 336. Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane : *pag.* 255. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité : *pag.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas*, *tom. III*, *pag.* 1106, des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid. pag.* 423.

NOTE, LXXXIV, *pag.* 397.

Le P. Lafitau, dans ses *Mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages fastidieuses *in*-4°. pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, *pag.* 399.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa, s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs » années », dit-il, « que je résidai parmi ces peuples, je fus » très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme » idolâtres, & je puis assurer avec vérité, que quoiqu'on » trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres » n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de » quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage » formel à l'Être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peu- » vent se former aucune idée de la providence d'un créateur de » qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de » leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assem- » blent jamais en public pour exercer aucun acte de religion ». *Ribas, triumphos, &c. pag.* 16.

NOTE LXXXVI, *pag.* 400.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé du tonnere, qui est fréquent & terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la divinité, étoit celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso*

de Medec. Brasil. pag. 8. *Nieuhoff. Church. collect. tom. II, pag.* 132.

NOTE LXXXVII, *pag.* 407.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchoient à éviter leur sort & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane, tom. I, pag.* 227.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 414.

Ils sont très-licencieux en plusieurs occasions, sur-tout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie, hist. &c. tom. II, pag.* 42. *Charlevoix, hist. de la nouvelle France, tom. III, pag.* 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, *pag.* 416.

Les *Othomaques* qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violens, quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla, tom. I, pag.* 286.

NOTE

Note XC, *pag.* 418.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hist. of Guiana, pag.* 275.

Note XCI, *pag.* 423.

On trouve de ces circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant « qu'il y va de tout pour un » plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'élo- » quence; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut » qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un » coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est » pas même hors de danger quand il a évité la premiere sur- » prise; il doit s'attendre à être poursuivi & à être brûlé s'il » est pris ». *Hist. de la nouv. France, tom. III, pag.* 257. Des hommes capables de supporter de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît im-

poſſible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, *pag.* 425.

Tacite dit des Germains : « *gaudens muneribus, ſed nec data* » *imputant, nec acceptis obligantur* ». *De mor. Germ. cap.* 21. Un auteur qui s'eſt trouvé à portée d'obſerver le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoiſſance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainſi leur idée à ce ſujet. » Si vous » m'avez donné ceci », diſent-ils, « c'eſt que vous n'en aviez » pas beſoin vous-même ; quant à moi, je ne donne jamais » ce que je crois pouvoir m'être néceſſaire ». *Mémoire ſur les Galibis. Hiſt. des plantes de la Guiane Françoiſe, par M. Aubert, tom. II, pag.* 110.

NOTE XCIII, *pag.* 438.

And. Bernaldes, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres hiſtoriens de ce tems n'ont pas parlé. « Un canot Caraïbe où il y avoit quatre hommes, deux femmes » & un enfant, ſe trouva un jour, ſans le ſavoir, au milieu » de la flotte de Colomb, lorſqu'à ſon ſecond voyage il paſ- » ſoit entre leurs iſles. Ils reſterent d'abord dans un étonne- » ment ſtupide à la vue d'un pareil ſpectacle, & ne ſortirent » preſque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une » barque Eſpagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança » vers eux & la flotte même les entoura peu à peu juſqu'à » leur couper toute communication avec la côte. Lorſqu'ils » s'apperçurent », dit l'hiſtorien, « qu'il leur étoit impoſſible

» de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage in-
» trépide, & commencerent l'attaque. Je dis *avec un courage*
» *intrépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils
» voyoient une grande multitude prête à les assaillir. Ils blef-
» ferent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des bou-
» cliers & d'autres armes défensives. Lors même que le canot
» eût chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de dan-
» ger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessoient de
» défendre & de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'a-
» dresse, quoique nageant en pleine mer ». *Hist. de D. Fern. y D. Ysab. manusc. cap.* 119.

NOTE XCIV, *pag.* 432.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes isles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particuliere. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins, habitans des grandes isles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des isles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort*, *pag.* 384. *Dutertre*, *pag.* 360. C'est pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer : *Labat*, *tom. IV*, *pag.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particuliere aux hommes & l'autre aux femmes : *Dutertre*, *pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes isles, mais l'idiôme des femmes y ressemble beaucoup : *Labat*, *pag.* 129 ; ce qui confirme

encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes penſent qu'ils ſont une colonie de *Galibis*, nation puiſſante de la Guiane dans l'Amérique méridionale : *Dutertre, pag.* 361. *Rochefort, pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale, que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il eſt à croire qu'ils deſcendent plutôt des premiers que des autres : *Labat, pag.* 128, *&c. Herrera, Decad.* 1, *lib. IX, cap.* 4. Dans leurs guerres ils conſervent encore l'ancien uſage de détruire tous les mâles & de ne laiſſer la vie qu'aux perſonnes de l'autre ſexe pour leur ſervir d'eſclaves ou de femmes.

Fin des Notes du premier Volume.





TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume de l'Histoire de l'Amérique.

A

B

C

D

E

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

X

Y

Z

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

